


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



Le Sage –
Edition Originale

8.500
85 NF

2 parties 2 tomes
1 vol

J. B. P. Tardieu Sculp
Résidant à Malines

LA VALISE TROUVÉE.

Cet ouvrage est de Le Sage
(édition originale)
La gravure a été ajoutée —
elle appartient à l'édition
de 1776 —

LA
VALISE
TROUVÉE.

PREMIERE PARTIE.



M. DCC. XL.





LA VALISE TROUVÉE.

PREMIERE PARTIE.

UN jeune Marquis de Normandie, marié depuis peu de temps à une des plus riches & des plus aimables personnes de cette Province, sortit un matin de son Château, pour aller à la chasse avec un Chevalier de ses amis; tous deux archi-petits-maîtres, & montés sur de bons chevaux, de même que quelques valets qu'ils avoient à leur suite. Après avoir fait environ une lieuë, ils entrerent dans une Forêt, où bien-tôt ils aperçûrent trois Loups qui dévoroient une proïe dont ils étoient saisis, & qui

prirent la fuite à leur approche. Nos Chasseurs, dans le moment s'étant avancés au galop de ce côté-là, trouverent que c'étoit les restes d'un cadavre que ces bêtes carnacieres avoient déterré, & qu'elles achevoient de manger.

Ce misérable corps, dit le Marquis, est apparemment celui de quelque Voyageur que des brigands ont assassiné & enterré dans cette Forêt. Mais, que vois-je, ajouta-t-il, en considérant une fosse d'où le cadavre paroissoit avoir été tiré par les loups. Voilà, ce me semble une Valise. Oui, vraiment, dit le Chevalier; c'en est une qui aura sans doute été mise en terre avec le malheureux mortel à qui elle appartenoit: examinons-la bien attentivement. Aussi-tôt les valets descendirent de cheval, & déterrerent entierement la Valise, qui parut enflée & fermée d'un pe-

fit cadenat. Parbleu ! s'écria le Marquis, voici, à-peu-près, l'avanture de Don Quichotte & de Sancho dans la Montagne noire : Voyons un peu si cette Valise renferme autant d'écus que celle de Cardenio. Comme ils n'avoient pas la clef du cadenat, ils firent avec un couteau de chasse une large ouverture à la Valise, qui se trouva remplie de papiers pliés en forme de Lettres & bien cachetés

Oh ! oh ! dit le Chevalier, c'est une malle de Courrier ! Le pauvre diable, en faisant sa route, aura près d'ici rencontré des voleurs qui lui auront pris son argent, & creusé un tombeau dans cette Forêt, pour mieux cacher la connoissance de leur crime.

Quoiqu'il en soit, reprit le Marquis, après avoir regardé une des Lettres de la Valise, & reconnu la marque du Bureau de Paris, sçais-

tu bien quel usage je suis d'avis que nous fassions de ces paperasses? Faisons porter cette malle au Château, nous passerons cette après-dînée à lire une partie des Lettres qu'elle contient; ce passe-temps divertira nos Dames: qu'en dis-tu? J'approuve ton idée, répondit le Chevalier; je t'avoûrai même que je serai ravi d'entendre cette lecture; je suis assuré qu'elle nous réjouira. Je n'en doute point, repliqua le Marquis; la diversité des stiles & des matieres nous promet un plaisir certain. Il est vrai, ajouta-t-il, que dans une si grande quantité de Lettres, il est impossible qu'il n'y en ait pas beaucoup de plattes & de mal écrites. Tant mieux, repartit le Chevalier; celles-là nous divertiront plus que les autres: plus elles seront ridicules, plus elles me feront de plaisir: enfin, je m'attens à un pot pourri des plus plaisans

Des personnes moins vives que ces deux jeunes Seigneurs, auroient pû se faire un scrupule d'ouvrir ces Lettres ; mais, pour eux, s'étourdissant sur les consequences, ils s'en firent un jeu. Ils abandonnerent aux Loups les restes du Courrier infortuné ; après quoi renonçant à la chasse pour ce jour-là, ils retournerent au Château avec la Valise.

Ils y trouverent bonne compagnie. Il y avoit avec, la Marquise, une Comtesse & une autre Dame du voisinage, un vieux Baron & le Curé du Village, tous gens d'esprit & de belle humeur. Le Marquis leur conta l'avanture de la Valise trouvée, & son récit causa d'abord quelque terreur ; mais, comme on n'aime point à s'entretenir long-temps de choses tristes, & que d'ailleurs on ne s'intéressoit gueres pour le Courrier, on se con-

tenta de le plaindre un moment. On ne parla plus que de la Valise, dont chacun parut curieux de voir les Lettres. Les Dames sur tout en témoignerent une si vive impatience, qu'il fallut, pour les satisfaire, en commencer la lecture immédiatement après le dîner. En vain le Curé, homme sage & prudent, voulut se mettre en frais de remontrances, & représenter à la compagnie qu'il y avoit quelque chose de répréhensible à sa curiosité, qu'elle ne pouvoit contenter, sans s'exposer indiscrettement à découvrir le secret des familles, qui devoit être inviolable & sacré: mais, quoique ce bon Prêtre parlât fort sensément, on lui coupa la parole; on se moqua de ses représentations, & même on exigea de lui qu'il servît de lecteur; ce qu'il fut obligé de faire malgré la répugnance qu'il y avoit, le Mar-

quis étant un de ces Seigneurs de Village, qui ne veulent essuyer aucune contradiction.

Le Pasteur y consentit donc par pure complaisance, à condition que, lorsqu'il seroit las de lire, un autre prendroit sa place. Cela étant ainsi reglé, tout le monde prêta une oreille attentive au Curé, qui mit la main dans la malle, comme dans une roue de loterie, & en tira une Lettre au hasard. Il la décacheta; & après l'avoir parcourue un moment des yeux, il en fit la lecture à-peu-près du même ton dont il avoit coutume de débiter ses Prônes.

LETTRE PREMIERE.

D'un Auteur Dramatique, qui a donné une Piece nouvelle au Théatre François, & qui se plaint à son ami du mauvais succès qu'elle a eu.

MON CHER AMI,

DAns la fureur qui me possede, je ne sçai par où commencer. Le croiriez-vous? Ma Comédie, qui, sans vanité, est bien écrite, & dans le goût de nos meilleures Pieces, en un mot, cette même Comédie qui vous plut tant, s'il vous en souvient, lorsque je vous en fis la lecture avant votre départ de Paris, & dans laquelle vous trouvâtes ce qu'on appelle *vis comica*, fut hier represen-

tée ſur le redoutable Théatre du Fauxbourg Saint Germain, & ſifflée à double carillon; cela n'eſt pas concevable! Le Parterre, qui, comme vous ſçavez, n'eſt pas composé de gens triés, ſe déchaîna contr'elle ſans l'écouter, ainſi que cela lui arrive quelquefois, & fit un horrible tapage. Je crois encore entendre le bruit des ſifflets & des huées: l'effroïable ſymphonie pour les oreilles d'un Auteur! M. Dacier a bien raiſon de dire qu'il s'étonne qu'il y ait des Poëtes & des Proſateurs aſſez téméraires, pour braver l'ignorance de la multitude. Ceux qui le font ne méritent pas qu'on les plaigne, quand ils éprouvent le malheur qui m'eſt arrivé. Mais c'en eſt fait, j'abandonne pour jamais la Scéne Françoiſe; je ne veux plus être le jouet du Public. O malheureux Auteurs Comiques! vous, qui nourris de la lectu-

re des Plaute & des Terence, vous flattez de faire revivre ces grands Maîtres en les imitant, vous êtes dans l'erreur. C'est vainement que Moliere, leur disciple & leur rival, vous offre ses leçons ; vous ne réussirez point. Le goût est corrompu : il n'y a plus de comique dans les Comédies ; tout y est sérieux. Les Auteurs nouveaux ont banni les ris pour y admettre les pleurs ; & cela, pour se conformer au génie des femmes ; elles ne se contentent pas de larmoyer aux Tragédies, elles veulent aussi que les Piéces comiques produisent le même effet ; elles demandent par tout du tendre & du pathétique ; ce qui fait souvent naître des monstres, dont on ne découvre toute la laideur qu'après l'impression ; car sur la Scéne on peut s'y méprendre : le son touchant de la voix d'une Actrice, ou sa figure sé-

duisante, jettent de la poudre aux yeux des spectateurs, qui se laissent aller au plaisir de s'attendrir & de pleurer, sans songer qu'ils ne sont venus à la Comédie que pour rire.

Mais, Monsieur le partisan des vieilles Piéces, me dira quelque esprit gâté, ces Comédies à la mode contre lesquelles vous déclamez tant, quoiqu'elles ne vous paroissent pas comme à moi une *nouvelle lumiere propre à nous éclairer*, plaisent fort aujourd'hui ; on y court en foule quand on les représente : que n'en faites-vous de pareilles ? Est-ce que cela vous paroît trop difficile ? Non, parbleu, lui répondrai-je ; un verbiage d'amour, des tirades de morale, des portraits *ab hoc & ab hac*, & de faux brillans, qu'on applaudit parce qu'on ne les entend point ; tout cela coûte beaucoup moins que

vous ne pensez. Ce n'est donc pas la difficulté du travail qui m'empêche de disputer aux Novateurs l'honneur de faire pleurer les Dames, c'est le respect que j'ai pour le vrai bon ; & pour tout dire en deux mots, j'aime mieux être sifflé en marchant sur les pas de nos grands modeles, que d'être applaudi en dépit du bon sens : Au reste, mon cher ami, quelque mauvais succès qu'ait eu ma Comédie, j'en serai bien-tôt consolé, en faisant réflexion que c'est le sort de tous les Auteurs Dramatiques, sans exception, de faire le naufrage dont je suis encore tout humide. Les admirables Auteurs, même des Cinna & des Tartuffe, ont quelquefois entendu succéder des sifflets à leurs applaudissemens. Adieu, mon cher ami, estimé ou méprisé du Parterre. Je suis & serai toujours, Votre, &c.

Voilà un Auteur bien piqué, s'écria la Marquise : Selon toutes les apparences, le Théatre François va le perdre. Oh que non, Madame, dit le Chevalier ; connoissez mieux les Auteurs Dramatiques. Ils ressemblent aux Matelots, qui, dégoutés de la mer après un naufrage, jurent de ne plus s'embarquer ; ou bien, si vous voulez, aux femmes, qui, après avoir été trompées, font serment de ne plus aimer. Il faut convenir, dit la Comtesse en riant, que Monsieur le Chevalier est riche en comparaisons. Il alloit répliquer à la Dame, mais le Curé le fit taire en lisant la Lettre suivante.



LETTRE II.

D'une Fille des Chœurs de l'Opera de Paris, à sa mere qui demeure en Province.

JE vous demande mille pardons, ma chere Maman, de ne vous avoir point écrit depuis que je vous mandai ma réception dans les Chœurs de l'Opéra. Je vous dirai, pour m'excuser, que j'ai voulu vous épargner le chagrin d'apprendre que j'étois fort mal dans mes affaires. Je connois votre bon cœur & vos petites facultés; vous auriez partagé mes peines sans pouvoir les soulager. Quel sujet d'affliction pour une tendre mere de voir sa fille tirer le Diable par la queue! Effectivement j'étois réduite à vivre de mes gages

de Théatre, extrémité fâcheuse pour un Serin de l'Academie Roïale de Musique; mais, grace au Ciel, depuis deux mois ma fortune a bien changé de face. J'ai suivi l'exemple de mes Compagnes; je me suis fait des amis, & je me trouve à present fort à mon aise; j'occupe un grand appartement meublé tout au mieux; j'ai un buffet rempli de belle & bonne argenterie, avec un Contrat de rente, dont m'a fait present un riche & généreux Seigneur du Cercle de Franconie. Je roule, pour ainsi dire, sur l'or & sur l'argent: Je vous donne cet avis, ma chere mere, afin que vous en profitiez. Vendez incessamment vos effets, & venez me joindre à Paris par le coche; vous m'y serez d'une grande utilité, en m'aidant de vos bons conseils dans les conjonctures embarrassantes où nous nous trou-

vons nous autres quelquefois. J'aurois, par exemple, aujourd'hui besoin de votre prudence dans le cas où je suis : Mon Allemand est sur le point de s'en retourner dans son Païs, & il s'agit de prononcer entre deux concurrens qui se disputent sa survivance ; l'un est un gros Prieur bien renté, & l'autre un enfant de famille, qui commence à dévorer une riche succession qu'un pere avare vient de lui laisser. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous feriez à ma place ; mais pesez bien auparavant tous les avantages qui peuvent me revenir des deux côtés. J'attens votre réponse pour me déterminer. En attendant, ma chere Maman, je vous embrasse mille fois. Votre tendre fille, CATIN.

Le gros Prieur l'emportera, s'écria le Baron, grand railleur de son naturel,

naturel. Je n'en ſçai rien, dit le Chevalier; Mademoiſelle Catin pourra bien lui préferer le jeune homme qui eſt en train de ſe ruiner. Paix, Meſſieurs, interrompit le Curé, après avoir décacheté une nouvelle Lettre, écoutez celle-ci; elle eſt, ſi je ne me trompe, d'un Procureur à un de ſes Cliens. A la bonne heure, dit alors le Marquis; j'en ſuis bien aiſe: car j'aime à la folie le ſtile épiſtolaire de ces Meſſieurs-là.



LETTRE III.

D'un Procureur à un de ses Cliens.

MONSIEUR,

J'Ai reçû votre missive, en datte du dixiéme du courant ; & pour réponse, j'aurai l'honneur de vous dire premiérement, que la bonne veuve dont vous m'avez procuré la pratique, ne m'a pas encore envoïé une obole, aussi son Procès va-t-il comme il plaît à Dieu. A l'égard du vôtre, Monsieur, qui est bon, tant dans la forme que dans le fonds, le succès n'en est pas incertain, j'oserois vous en répondre ; & c'est aussi le sentiment du sçavant Avocat qui a fait vos Causes & moïens d'appel. Je m'en fie bien à lui ; il a plus emploïé de

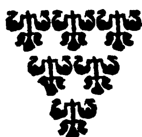
latin dans votre Procédure, qu'il n'y en a dans vingt autres.

Quant à ce qui concerne mon petit miniſtere, je m'en acquitte avec une ardeur incroïable. J'ai mis vos Piéces au Greffe; & outre plus, j'ai composé un Inventaire de production, lequel, ſans vanité, peut paſſer pour un chef-d'œuvre. Ce n'eſt pas tout: il faut avec cela que je faſſe un Mémoire que nous fournirons pour contredit; car on ne ſçauroit trop bien défendre une Cauſe, pour bonne qu'elle puiſſe être. J'en chargerai mon fils Nicaiſe, l'Avocat, qui ſe fait tous les jours joli garçon; j'eſpere, Dieu aidant, qu'il fera bien-tôt du bruit au Palais. Il plaida la ſemaine paſſée une Cauſe, qu'il perdit à la vérité, mais qui lui fit bien de l'honneur: tout le monde fut très-content de ſon Plaidoïer. Enfin, Monſieur, je vais pouſſer vo-

tre affaire avec toute la vigeur possible. De votre côté, pour seconder mon activité, envoyez-moi incessamment deux cens écus, tant pour payer ledit Avocat, que pour satisfaire à mes frais, salaires & débourses journaliers, sauf à répéter en définitif. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
RAPIN, Procureur au Parlement.

J'aurois été bien étonné, dit le vieux Baron, si Monsieur Rapin n'eût pas parlé d'argent dans sa lettre; car ces animaux-là n'écrivent à leurs Cliens que pour leur en demander; ils ressemblent aux Fiacres, ils ne sont jamais contens. Messieurs, s'écria le Pasteur, en tirant de la malle une petite Lettre sans envelope, faut-il lire celle-ci? Elle a tout l'air de ne contenir que des choses peu dignes de vo-

tre attention. Lisez, lisez-la toujours à bon compte, répondit le Chevalier; elle nous réjouira peut-être. Allons, réprit le Curé, je vais vous satisfaire.



LETTRE IV.

D'une Fille Normande qui sert à Paris, à son Oncle auprès de Falaise.

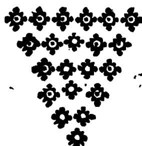
MON BON ONCLE,

CEs lignes sont pour sçavoir l'état de votre santé ; Dieu veuille qu'elle ne soit pas plus mauvaise que la mienne, car je me porte comme un charme. Quant à ma condition, je vous dirai qu'il y a bien du changement : Je ne sers plus chez Monsieur Droguet, le Marchand de Drap ; j'en suis sortie rapport à ses deux grands garçons de boutique, qui me faisoient endêver toute la journée, tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Oh Dame ! je n'aime point qu'on s'é-

mancipe avec moi. J'ai quitté cette maison, &, grace au Seigneur, j'en ai trouvé une autre où je suis comme le poisson dans l'eau. Je demeure à present dans la rue de la Harpe, chez Monsieur Bontour, Procureur au Châtelet ; il n'a qu'un Clerc, qui est bien le meilleur enfant qu'on puisse voir ; c'est un garçon sage, doux & si honnête, que, lorsque je lui rends le moindre service, il me fait cent politesses.

Le Lecteur, à ces paroles, fut obligé de s'arrêter pour laisser rire la compagnie à son aise de l'ingénuité de cette servante. Pour Monsieur le Baron, il n'auroit pas été content, s'il n'eût pas un peu glosé là-dessus. Voilà, s'écria-t-il, ce qui s'appelle tomber de fiévre en chaud-mal : la pauvre fille ne connoît point encore les Clercs. Qu'en sçavez-vous, lui dit le Che-

valier ? Depuis le jour que cette Lettre a été écrite, l'honnête Clerc de Monsieur Bontour ne peut-il pas avoir dégourdi l'innocente ? Doucement, Messieurs, dit la Marquise ; halte là ; s'il vous plaît ; gardez pour de meilleures occasions vos commentaires sur le texte. Monsieur le Curé, ajouta-t-elle, remettez promptement la main dans la Valise, & passons à une autre Lettre ; puisse-t-elle fournir à ces rieurs des réflexions plus sérieuses. Le Pasteur se hâta d'obéir à la Marquise.



LETTRE V.

LETTRE V.

D'un Militaire qui mande à une Dame de ses amies comment une Maîtresse infidelle s'est raccommodée avec son Amant qui ne vouloit plus la voir.

MADAME,

QUand j'ai l'honneur de vous écrire, je suis charmé d'avoir à vous mander des choses que je croi propres à vous divertir ; & l'avanture que contient cette Lettre, m'en paroît une à devoir vous réjouir, vous qui êtes une rieuse disposée à vous moquer impitoïablement des hommes à qui l'Amour fait faire des extravagances. Le Heros de cette avanture est un Commandeur sexagenaire, ce

qui ne lui fera point trouver grace auprès de vous. Il est, depuis dix-huit mois, épris de Cidalise, jeune veuve, belle & prude ; il va la voir tous les jours, & l'accable de présens. La bonne Dame, de son côté, pour resserrer encore davantage les nœuds qui l'attachent à elle, méne une vie retirée, & semble se borner à lui plaire. On admire une si belle union; mais peu s'en est fallu qu'elle n'ait été détruite ces jours passés par un incident bien malheureux: Le Commandeur alla chez Cidalise à une heure où il n'étoit point attendu; il trouva la mignonne qui faisoit la méridienne avec la Violette son laquais, grand garçon fort bien fait; & il fut tellement étourdi de ce spectacle, qu'il se retira chez lui sans avoir la force de faire des reproches à son infidelle, qu'il résolut de ne revoir jamais.

D'une autre part, Cidaliſe au déſeſpoir de ce contre-temps, & jugeant qu'elle alloit perdre un Seigneur dont le commerce lui étoit fort utile, s'affligea d'abord ſans modération; néanmoins, connoiſſant le Commandeur pour un bon-homme, elle eſpera qu'il le ſeroit aſſez pour lui paſſer cette petite écliſpe de fidélité: Dans cette eſpérance, elle lui écrivit ce Billet.

Je ne ſuis point aſſez hardie, pour entreprendre de me juſtifier. Je ſuis coupable, je l'avoue, puiſque je vous ai donné lieu de ſoupçonner ma fidelité; auſſi, loin d'implorer votre clémence, je vous écris pour vous animer contre moi, ſi, par un reſte d'amour, vous vouliez me pardonner. N'écoutez ni la pitié, ni votre bonté naturelle; abandonnez Cidaliſe à ſes remords; ils vous vengeront bien. Je

ne veux plus paroître dans le monde; je vais m'enfermer dans une retraite, pour y pleurer, le reſte de mes jours, la trahiſon que je vous ai faite. Ne vous imaginez pas, au moins, que ce ſoit une façon de parler. Non, Commandeur, je veux me punir moi-même; & pour vous faire voir que mon repentir eſt ſincere, j'ai fait couper mes cheveux, dont vous ſçavez que j'étois idolâtre, & je vous les envoye; vous verrez par ce ſacrifice que je reconnois ma faute.

Cidaliſe, après avoir écrit cette lettre, fit effectivement couper ſes cheveux, & les envoya au vieux Commandeur, dont la colere ne fut point à l'épreuve d'un billet où on témoignoit tant de regret de l'avoir offenſé. Sa fureur s'évanouit; & n'écoutant que ſon amour, il ſe rendit ſur le champ chez la Dame, qu'il trouva dans

un négligé convenable à une femme plongée dans la tristesse, & qui pourtant ne faisoit aucun tort à sa beauté ; car ce cher intérêt ne peut s'oublier. Comme elle se doutoit bien qu'il seroit assez foible pour revenir à elle, l'artificieuse s'étoit préparée à le recevoir ; elle avoit étudié jusqu'à la maniere dont elle devoit pleurer devant lui. Elle s'attendoit à essuyer des reproches ; mais, ce bon Seigneur, au lieu de lui en faire, l'aborda d'un air attendri, ou plûtôt la larme à l'œil, & faisant éclater toute sa foiblesse: Ah ! Cidalise, lui dit-il ; qu'avez-vous fait ? Vous ne deviez pas couper vos beaux cheveux. Puisque vous vous repentez de votre faute, hélas ! je vous l'aurois pardonnée. Ah ! Falloit-il couper vos cheveux ?

Vous jugez bien, Madame, que la jeune veuve, à ces paroles, con-

noissant à qui elle avoit affaire, ne joua pas mal son personnage dans cette scéne. Elle répandit des pleurs abondamment, en témoignant au Vieillard une vive douleur de l'avoir si mal trompé, & en lui faisant mille protestations d'une plus exacte fidélité. Ils se raccommoderent enfin tous deux, & ils vivent actuellement dans une parfaite intelligence. La catastrophe est tombée toute entiere sur le pauvre la Violette, qui a été mis à la porte; & Cidalise a un nouveau laquais de la main du Commandeur.

Le Curé n'eut pas achevé ces derniers mots, que le Chevalier apostrophant dans ces termes le viellard amoureux de Cidalise : Ah! Commandeur de mon ame, s'écria-t-il avec vivacité, que vous êtes doucereux! Vous méritez

bien, ma foi, d'être la dupe d'une *Signora* pour votre argent. A votre place, j'aurois rossé Cidalise; & l'aurois planté là. Vous êtes trop chaud & trop bouillant, dit la Marquise au Chevalier; le Commandeur est plus posé que vous. Il est vrai qu'il n'est plus dans un âge à devoir exiger d'une maîtresse une fidélité scrupuleuse; il a raison d'être indulgent : Qu'en dit Monsieur le Baron? Madame, répondit celui-ci, je suis de votre sentiment; tout galant suranné doit souffrir sans murmure un substitut. Tandis que les interlocuteurs s'égaïoient de cette sorte, le Lecteur se préparoit à leur lire une Lettre dont voici la teneur.



LETTRE VI.

D'un Bourgeois de Paris à un de ses amis en Province.

MONSIEUR,

NOtre ancienne amitié ne me permet pas de vous faire un mystére d'un évenement arrivé dans ma famille depuis que vous êtes absent. Il est assez singulier : J'avois dessein de marier mon fils, & j'avois jetté les yeux sur une fille majeure, belle, riche & de très-bonnes mœurs: ajoutez à cela qu'elle a beaucoup d'esprit. Elle étoit, je ne vous dirai pas pourquoi, si prévenue contre le mariage, qu'elle rejettoit indifféremment tous les partis qu'on lui pro-

poſoit, en diſant qu'elle vouloit toujours conſerver ſa liberté. Cependant mon fils, après lui avoir fait l'amour aſſez long-temps, eut le bonheur de vaincre ſa prévention. Vous le connoiſſez : c'eſt un gaillard bien découplé ; il n'a qu'un défaut : il eſt vif & badin juſqu'à l'étourderie. Vous me direz qu'il y a des femmes qui ne haïſſent pas les jeunes gens qui ſont de ce caractere ; auſſi plut-il à la fille en queſtion ; elle reçut ſa foi en lui donnant la ſienne : voilà donc un mariage arrêté ; on en fait les préparatifs, & l'on en fixe la journée. Ce jour venu, mon fils va, d'un air galant & empreſſé, prendre la future pour la conduire à l'Autel, où déja le Prêtre les attendoit tous deux, pour les attacher au joug du mariage ; mais, mon malheureux fils, chemin faiſant, s'aviſa, pour ſes pechés, de

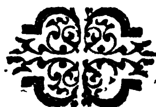
lui dire en plaisantant : *Sangaride, ce jour est un grand jour pour moi. Je vous méne à l'Eglise en amant soumis & respectueux, & je vous en ramenerai en maître.*

Ces derniers mots, quoiqu'échapés pour divertir la Future, produisirent un effet contraire; elles les prit de travers; elle crut qu'ils lui promettoient un infaillible esclavage; & dès ce moment, ne voïant plus qu'un tyran dans mon fils, elle feignit de se trouver mal. Elle se fit remener chez elle; & là, s'adressant à son Prétendu : *Monsieur* lui dit-elle, *allez chercher ailleurs une esclave, je ne veux point de maître.* Il eut beau protester qu'il n'avoit point parlé sérieusement, il ne put lui faire entendre raison. Ce mariage a donc été rompu de cette maniere; mais, Dieu merci, la Ville est bonne; je ne manquerai

pas de Brus. Je vous dirai même que j'en ai déja une en vûe; c'est une maîtresse fille que celle-là : si mon fils l'épouse, il trouvera à qui parler; il pourra bien n'être pas tout-à-fait le maître chez lui. Je suis, Monsieur, Votre, &c.

Belle leçon, s'écria la Comtesse! Belle leçon pour les jeunes gens qui ont une intempérance de langue! Le fils de ce *Bourgeois*, par son babil indiscret, a perdu l'occasion de s'établir avantageusement. Fi donc, Madame, dit le Chevalier; vous moquez-vous? Loin de le plaindre, je le trouve heureux de n'avoir pas épousé une folle. Madame la Comtesse a toujours raison de le blâmer, dit le Baron, d'avoir hasardé une plaisanterie si déplacée. Silence, Messieurs, silence, in-

terrompit le Curé ; voici la Lettre d'un Académicien : écoutez-la de toutes vos oreilles.



LETTRE VII.

D'un Académicien de Paris, à une Dame de Valogne.

JE ne puis, Madame, me laſſer d'admirer l'élégance & la pureté de votre ſtile; s'il a beaucoup de douceur, il n'a pas moins de force; & vos penſées les plus communes ſont exprimées ſi noblement, qu'on peut dire que votre proſe eſt ſuperieure même à nos morceaux les plus *ſoignés*: c'eſt une vérité dont les eſprits *déprévenus* conviendront unanimement. J'ai lû dans une de nos conférences la derniere Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & tous mes Confreres en ont été charmés; quelques-uns même, pour enchérir ſur les louan-

ges des autres, l'ont fort ſpirituellement comparé au menuet parfaitement danſé, ce qui fait bien l'éloge de votre proſe; car vous ſçavez que le menuet eſt la plus belles de toutes les danſes. La comparaiſon, Madame, eſt bien flatteuſe : permettez-moi de partager avec vous le plaiſir qu'elle doit vous faire : vous n'ignorez pas que perſonne ne s'intéreſſe plus que moi à votre gloire; ſi vous en doutiez, j'en ſerois *inconſolablement* affligé. J'ai l'honneur d'être, &c.

La comparaiſon de la proſe au menuet, réjouit infiniment la Compagnie, qui peut-être l'auroit trouvée un peu ridicule, ſi elle n'eût pas été enfantée par un Académicien; mais cette conſidération tint tout le monde en reſpect, à l'exception du Chevalier, qui ne

pouvant laisser échapper aucune occasion de polissonner, dit au Curé : Monsieur le Pasteur, je croi que tous vos Prônes sont autant de menuets bien dansés. L'Ecclésiastique, au lieu de répondre à cette mauvaise plaisanterie, se mit à lire sur nouveaux frais.



LETTRE VIII.

D'un vieux Auditeur des Comptes, à un Sénéchal de Province, ſon ancien ami.

VOus avez exigé de moi, Monſieur, que j'euſſe l'œil ſur la conduite de votre fils, & c'eſt un ſoin dont je me ſuis chargé volontiers à cauſe de notre ancienne amitié. Outre que le ſujet mérite par lui-même qu'on s'intereſſe pour lui, ce garçon promet infiniment; mais comme vous le deſtinez à remplir votre charge de Sénéchal après vous, je ſouhaiterois qu'il fît ſon Droit avec plus d'exactitude. Vous l'entretenez très-propremeut; vous lui donnez Maîtres à Danſer, Maître à chanter; je ne trouve point à

redire à cela, quoi-qu'une pareille éducation ait ſon bon & ſon mauvais côté; car enfin, ſi la Danſe & la Muſique contribuent à former un joli homme, elles ſont auſſi capables de le déranger, en lui inſpirant du goût pour les plaiſirs. Je ne vous parle pas ainſi ſans raiſon. Votre fils, qui a la voix fort agréable, & qui danſe parfaitement, ne laiſſe pas, je vous aſſure, ces deux talents inutiles. Pour les cultiver, il va regulierement toutes les ſemaines chez un Procureur; oui, chez un Procureur, qui eſt une façon de Petit-maître, & dont la maiſon retentit ſans ceſſe du ſon de quelque inſtrument de muſique, où il y a concert & quelque fois bal, & où s'aſſemble une brillante jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe; ce qui peut donner lieu à de tendres & dangereux engagemens.

Mais il faut bien, me direz-vous, que les jeunes gens se divertissent. N'avons-nous pas aussi employé nos beaux jours à courtiser les Dames ? Vous avez raison ; chaque chose doit avoir son tems. Je me souviens que dans notre jeunesse nous étions, vous & moi, deux comperes : En un mot, nous avons bien fait des nôtres autrefois, & nous n'en sommes pas aujourd'hui moins honnêtes gens. Esperons qu'il en sera de même de votre cher fils. Je vous dirai même, que, depuis quinze jours qu'il s'est mis en pension chez une veuve, avec laquelle il a fait depuis peu connoissance, il paroît disposé à changer de conduite. Il devient plus rangé qu'il n'étoit ; il est plus exact à se trouver aux heures du dîner & du souper ; il y a plus de huit jours qu'il n'a été aux Concerts du Procureur. Je

ſuis, Monſieur, Votre, &c.

Ce changement, dit le Baron d'un ton goguenard, eſt ſans doute l'ouvrage de la bonne veuve. Le fils de Monſieur le Sénéchal lui aura bien de l'obligation; c'eſt pour lui une eſpece de mere que cette Hôteſſe-là. Il y a, comme cela, de maîtreſſes femmes, qui ſçavent redreſſer la Jeuneſſe, quand elle prend un mauvais pli. Monſieur le Baron, s'écria la Comteſſe, de quel air malin vous dites les choſes? Vous ne vous déferez jamais de la vicieuſe habitude que vous avez d'empoiſonner tout ce que vous entendez dire. Oh! pour le coup, Madame, lui répondit-il, j'en atreſte la compagnie; vous avez tort de me faire une ſemblable *inculpation*. Inculpation! interrompit la Marquiſe, en faiſant un éclat de rire, Monſieur le Ba-

ron, à ce que je vois, veut enrichir aussi notre langue ! C'est ce qui vous trompe, Madame, dit le Chevalier; il y a déja long-temps qu'elle est enrichie de ce terme-là ; vous n'en douteriez pas, si vous aviez lu certaines observations sur cetaines remarques grammaticales. Je suis curieux, moi, de lire les grands Ecrivains, qui, persuadés qu'ils ont assez d'autorité pour faire passer tous les mots qu'ils inventent, rendent de jour en jour la Langue Françoise plus riche & plus abondante. Louanges éternelles, par exemple, soient données au fameux Historien, qui, pour dire bassesse d'ame, vient d'imaginer si heureusement le terme de *servilité*.

Cette saillie du Chevalier renouvella les ris de l'assemblée, & fit tomber la conversation sur les Néologiens, qui n'eurent pas beau

jeu avec ces Interlocuteurs, qui, n'aimant que les façons de parler les plus naturelles, se moquerent à l'envi, des Prosateurs, qui avoient un stile précieux & recherché. Le Lecteur de la compagnie s'étant saisi dans cet endroit d'une grosse dépêche, dit aux Dames: Je ne sçai si je suis prévenu d'un faux pressentiment, mais je m'imagine qu'il y a là dedans quelque chose digne de votre attention.



LETTRE IX.

D'un homme de Lettres de Paris, à un Academicien de Caën.

VOus me demandez conseil, Monsieur, sur ce que vous devez faire du Livre de Morale que vous avez composé. Vous voudriez, je le vois bien, le faire imprimer, mais une chose vous retient : vous vous défiez des Libraires de Paris. Vous les croyez capables de vous tromper. Rendez-leur plus de justice. Ce sont aujourd'hui des Gens de bonne-foi. Il est vrai que jadis ils ne se piquoient pas d'une probité scrupuleuse. Ce qui se passa il y a quarante ans entre un Auteur & un fameux Libraire du Palais, que je ne veux pas nommer, par cha-

rité pour sa mémoire, en est une preuve démonstrative. Vous n'avez jamais sans doute entendu parler de cette avanture ; vous serez bien-aise de la sçavoir : La voici.

Un Auteur, c'étoit un Abbé, ayant composé un Livre intitulé : *Voyages des Terres Australes*, en alla proposer l'impression à un Libraire du Palais. Ce Livre étoit un amas de fictions extraordinaires & prodigieuses. Le Libraire, qui n'imprimoit que des Romans, jugeant que la Marchandise seroit de défaite dans sa Boutique, demanda à l'Auteur combien il vouloit vendre son Manuscrit. Cinquante Pistoles, lui répondit l'Abbé. Je ne croi pas que je surfasse. Non vraiment, Monsieur, répliqua le Marchand, en faisant l'homme de bien, quoique je n'aye pas lû votre copie, j'en conçois sur le

seul titre une si bonne opinion ; qu'en vous prenant au mot je croirois être un fripon ; car en conscience il me semble que votre Livre vaut davantage. Un autre à ma place ne vous parleroit pas ainsi à cœur ouvert ; mais c'est ma façon d'agir à moi. Bien-loin de vouloir, comme la plûpart de mes Confreres, avoir les copies pour rien ; je suis ravi que mes Auteurs fassent leurs petites affaires avec moi. Voulez-vous m'en croire, poursuivit-il ? laissez-moi me charger de tout. J'obtiendrai le Privilege. Je ferai toute la dépense de l'impression, d'une maniere digne de l'ouvrage, & les frais prélevés, nous partagerons tous deux le reste fraternellement.

Cette espece de franchise & de sincerité gagna notre Auteur, qui lâcha son Manuscrit sans défiance. Le Libraire aussi-tôt le mit sous la

la Presse, & quand l'Edition fut achevée, il en commença la vente; mais quoiqu'il en débitât chaque jour un assez grand nombre d'exemplaires, il disoit à Monsieur l'Abbé qu'il n'en vendoit point. Ce pauvre diable d'Auteur avoit beau trouver son Livre dans toutes les Maisons particulieres où il alloit; lorsqu'il retournoit au Palais, on lui tenoit toûjours le même langage, en faisant semblant de le plaindre: Monsieur, lui disoit le Libraire d'un air affectueux, il faut que vous ayez bien du malheur; enfin votre *Voyage des Terres Australes* est charmant. Je ne puis me lasser de le lire, & quelques personnes d'esprit m'ont dit qu'il n'y avoit point de Livre plus amusant. Donnons-nous patience, continuoit-il, le Public est capricieux. Il y a comme cela d'excellens ouvrages qu'il est lent à saisir; mais

ce qui doit vous consoler, c'est que tôt ou tard il rend justice aux bons Livres.

Quoique le débit du *Voyage des Terres Australes* démentît le Libraire, l'Auteur avec tout son esprit, en fut long-temps la duppe sans s'en apercevoir. Il ouvrit enfin les yeux & résolut de s'en venger; ce qu'il fit d'une maniere supérieure aux tours les plus ingénieux de *Guzman d'Alfarache*. Vous allez en convenir: notre Abbé croqua un Roman, qu'il intitula *Siroës & Mirame*, Histoire Persanne. Il se contenta d'en bien écrire les huit ou dix premieres pages. Il négligea tout le reste, ou pour mieux dire, il affecta d'en faire un Ouvrage détestable. Ce qu'il n'eut pas de peine à executer. Quand sa copie fut mise au net, il communiqua son projet de vengeance à deux ou trois de ses Amis, tous Auteurs

comme lui, & par conséquent disposés à flatter son ressentiment. Ils firent plus : ils s'offrirent à lui prêter la main. Il accepta leur offre, & vous allez voir de quelle façon ils conduisirent leur entreprise.

Il parut d'abord dans la Boutique de notre Libraire, un Laquais qui portoit la livrée de la Maison de Boüillon, & qui s'adressant au Marchand, lui dit : Monsieur, Madame la Duchesse de Boüillon est en peine de sçavoir si vous imprimez *Siroës & Mirame*, Histoire Persanne? C'est un Livre dit-on, qui fait un grand bruit à la Cour. Mon Enfant, lui répondit le Libraire, je n'ai point encore entendu parler de ce Roman-là. Je ne sçai ce que c'est.

Le Laquais fut à peine sorti de la Boutique, qu'il y entra une espece de Valet de Chambre, qui demanda si l'Histoire de *Siroës &*

Mirame, s'imprimoit, disant que Madame la Princesse de Conti lui avoit donné ordre de s'en informer de lui, comme étant le Libraire à la mode, & celui qui vrai-semblablement devoit l'imprimer. Monsieur, lui dit le Marchand, je n'ai aucune connoissance de cet Ouvrage. En nomme-t'on l'Auteur ? Non, répondit le Valet de Chambre; & tout ce que je puis vous dire, c'est que ce Livre est dans une haute estime à l'Hôtel de Conti.

Une heure après la retraite du Valet de Chambre, il arriva un homme fort proprement vêtu, & qui se donnant pour un Officier de Madame la Duchesse d'Orleans, dit au Libraire : Son Altesse Royale, m'envoye ici pour vous demander dans quel tems, à peu-près, paroîtra l'Histoire de *Siroës & Mirame*. Monsieur, répondit le

Marchand, je ne connois point cette Hiſtoire, & ſi elle eſt ſous la Preſſe, ce n'eſt pas dans mon Imprimerie. J'en ſuis fâché pour vous, répliqua l'Officier, car c'eſt, à ce qu'on dit, un Roman très-délicat, & qu'on met au-deſſus de *la Princeſſe de Cléves.* Auſſi l'attribuë-t'on à une Dame de la Cour, dont le nom, à ce qu'on aſſure, fait l'éloge du Livre.

L'Officier, par ce diſcours, agita terriblement leſprit de notre Libraire : Quel eſt donc, dit-il en lui-même, ce Livre qui met toute la Cour en mouvement ? Il faut que ce ſoit l'Ouvrage de quelque Dame connuë dans le monde pour une perſonne dont l'eſprit égale la naiſſance. Un pareil manuſcrit doit être regardé comme une fortune pour ſon Imprimeur. N'épargnons donc rien pour l'avoir. En effet, il parcourut tout le Palais,

en demandant de Boutique en Boutique, à ses Confreres, si quelqu'un, par hasard, n'étoit pas venu leur presenter *Siroës & Mirame*, Histoire Persanne. Non, lui répondoient-ils tous ; qu'est-ce que c'est que ce *Siroës ?* Ce n'est rien, ce n'est rien, leur disoit-il, sans s'arrêter, & comme s'il eût craint en s'expliquant, de perdre le manuscrit après lequel il couroit.

Il passa vingt-quatre heures dans la plus cruelle inquiétude, tantôt s'imaginant qu'un Confrere alloit lui souffler la précieuse Copie qu'il desiroit, & tantôt craignant que la Dame qu'il en croyoit l'Auteur ne s'avisât de ne vouloir plus la rendre publique. Au bout de ce temps-là, il se présenta devant lui un homme, qui avoit sur le nez un manteau qui lui cachoit la moitié du visage, & qui s'approchant d'un air mysterieux, lui dit tout bas : je

voudrois bien vous parler en particulier, & vous montrer un manuſcrit que vous ne ſerez pas faché de voir.

A ce mot de manuſcrit, notre Libraire ſe flatant que c'étoit celui qu'il avoit tant d'envie d'avoir, en fit promptement monter le Porteur dans une Chambre, où ce dernier ſe débarraſſant de ſon manteau, tira de ſa poche la copie en queſtion. Notre Libraire la prit avec tranſport, & voyant ſur la premiere page, les mots chéris de *Siroës & Mirame*, peu s'en fallut qu'il ne s'évanoüît de joye: Monſieur, s'écria-t'il tout hors de lui, combien veut-on vendre ce manuſcrit? Il n'eſt point à vendre, lui répondit le Porteur. La Dame qui l'a compoſé ne travaille point pour de l'argent. Elle veut vous le donner en pur don. Elle exige ſeulement de vous, que vous faſſiez

un petit present de Quatre cens écus à ses Filles de Chambre, pour leurs épingles. Notre Marchand, à ces dernieres paroles, ne put s'empêcher de faire la grimace. Ce que le Porteur de *Siroës & Mirame*, ayant remarqué, lui dit froidement : Monsieur, consultez-vous bien. Si ce que je vous propose ne vous convient pas, il n'y a rien de fait encore. On n'est point en peine de trouver des Imprimeurs, & l'on ne vouloit vous préferer aux autres que pour vous faire plaisir.

Le Libraire, qui malgré les épingles n'étoit pas homme à laisser échapper une si précieuse copie, dit au Porteur en soûriant : Monsieur, vous êtes bien vif. Je ne refuse point de vous donner pour votre manuscrit les Douze cens livres que vous demandez, mais je vous dirai confidemment que je ne suis pas en état à l'heure

qu'il eſt de vous compter toute la ſomme. Je ne puis vous en livrer que la moitié, & vous faire de l'autre un Billet à ordre, payable dans quinze jours. Cela vous convient-il ? Parfaitement répondit le Porteur. Oh ! vous n'avez pas affaire à des Juifs, & l'on ne prétend pas que vous vous incommodiez. D'ailleurs, on vous connoît : on ſçait bien que vos Billets ſont de l'or en barre. Le marché fut donc conclu. Le Libraire demeura maître de *Siroës & Mirame*, & le Porteur emporta l'argent du Libraire, avec un Billet dudit Sieur de deux cens écus.

Dès que notre Marchand ſe vit ſeul, il ſe mit à compter les feüillets du manuſcrit ; & jugeant qu'il y auroit aſſez de copie pour deux Volumes *in-douze*, il s'applaudit d'avoir fait une ſi bonne affaire. Je vais, diſoit-il, faiſant le compte

du Pot-au-lait, faire tirer hardiment deux mille Exemplaires de ce Livre, qui ne sera pas si-tôt en vente, qu'il faudra que je le fasse réïmprimer. Sept ou huit mois après, tout au plus, je serai obligé de recommencer : car quand une fois la délicatesse de l'Ouvrage sera connuë, on ne manquera pas d'y courir comme au feu. Heureux ceux de mes Confreres entre les mains de qui tombent de pareils Chef-d'œuvres ! C'est le moyen d'être bien-tôt Propriétaire d'une belle Maison de Campagne. En se repaissant ainsi de la plus avide espérance, il lisoit avec volupté le manuscrit, en s'écriant de temps en temps : que cela est beau ! Quoique je ne sois pas le plus grand génie du monde, je ne laisse pas de sentir que ce stile est divin. On voit bien que ce n'est pas un Auteur de profession qui a composé

ce Roman. Ma foi, il faut convenir que les Gens de qualité écrivent bien noblement.

Tandis qu'il étoit si satisfait de son emplette, il arriva un bel-Esprit de ses Amis, qu'il consultoit ordinairement sur les Ouvrages qu'il vouloit imprimer: car un Libraire a toujours quelque homme de Lettres, pour sur-Intendant de ses manuscrits: Ah! Monsieur, lui dit notre Marchand, vous venez ici fort à propos pour me féliciter sur l'acquisition de cette Copie, qui est, à ce qu'on m'a dit, de la composition d'une femme de la Cour. Ce que je n'ai pas de peine à croire, tant j'en trouve le style coulant. Voyons, lui répondit le bel-Esprit en voyant le Roman, voyons si vous avez raison d'être si prévenu en faveur de ce manuscrit. Il en lut le commencement, lequel étant bien travaillé, ainsi

que je l'ai dit, ne manqua pas de lui plaire. Il en fut même ſi content qu'il ne put s'empêcher de dire : voilà une belle & bonne proſe ; ſi la matiere répond au ſtyle, vous n'avez point fait un mauvais marché. Le début m'a intereſſé & je ſuis curieux de lire tout l'ouvrage. Hè bien, lui dit le Libraire, emportez-le avec vous, & vous me le rapporterez, s'il vous plaît, demain.

Le jour ſuivant, notre Libraire attendoit dans ſa Boutique impatiemment ſon bel-Eſprit, qui parut, & qui lui remettant ſa Copie, lui dit : je ſuis très-mortifié d'avoir une fort mauvaiſe nouvelle à vous apprendre ; mais il faut bien que vous la ſçachiez. On vous a trompé, notre ami. Votre Hiſtoire Perſanne eſt déteſtable, ou plûtôt c'eſt un tour que quelqu'un vous a joüé. Il a d'abord affecté d'écrire

avec élegance. Les premieres pages sont charmantes, mais tombant bientôt dans la derniere platitude, il continuë sur ce ton là jusqu'à la fin! Je vous dirai de plus, que les évenemens ne sont que des échos de *Pharamond & de Cléopatre*. En un mot, c'est l'Ouvrage du ressentiment de quelque Auteur qui croit avoir sujet de se plaindre de vous. Examinez-vous bien. N'auriez-vous point, par hasard, mécontenté quelqu'un de ces Messieurs? C'est une question qu'on vous peut faire à vous autres. Non, répondit le Marchand, je ne croi pas avoir lieu de soupçonner aucun Auteur de m'avoir fait cette piéce, à moins que ce ne soit certain petit Abbé boiteux, dont j'ai imprimé un Livre à mes frais & dépens, & qui devant partager avec moi le profit, s'imagine que je ne lui tiens pas un compte fidéle des exemplaires que je débite,

Voilà justement l'encloüeure, s'écria le bel-Esprit. Ne cherchez point ailleurs l'Auteur de *Siroës & Mirame.* Mais pourquoi avez-vous acheté ce manuscrit sans me l'avoir fait lire auparavant ? Il falloit en demander la communication du moins pour quelques heures. Vous n'auriez pas été trompé. J'ai tort, il est vrai, j'ai tort, lui répondit notre Libraire. J'avouë qu'on peut me taxer d'imprudence & d'étourderie. On m'a fait accroire que cet Ouvrage étoit d'une Dame de qualité. J'ai donné là-dedans comme un sot. Cependant, poursuivit-il, puisque la faute en est faite, n'en parlons plus. Gardez-moi le secret ; car si mes Confreres apprenoient cette avanture, ils seroient les premiers à me tourner en ridicule. Je payerai mon Billet sans dire mot, & je mettrai incessamment sous Presse *Siroës &*

Mirame : ce ne sera pas le premier mauvais Livre que j'aurai fait imprimer, ni, s'il plaît à Dieu, le dernier ; & j'en retirerai pour le moins ce qu'il m'a coûté, puisque les Ouvrages les plus pitoyables trouvent des sots qui les achetent.

L'Histoire que je viens de vous conter, Monsieur, est peut-être plus propre à vous rendre la bonne-foi des Libraires suspect, qu'à vous prévenir en leur faveur ; mais ces Messieurs, comme je vous l'ai déja dit, sont aujourd'hui d'honnêtes gens, qui n'ont en vûë que le bien des Auteurs. Je suis, Monsieur, en attendant de vos nouvelles,

Votre, &c.

Un Libraire & un Auteur, dit le Baron, sont deux especes de filoux, qui ne peuvent, l'un sans l'autre attraper l'argent du Public. Aussi s'associent-ils ensemble pour

cet effet ; mais dans cette Societé l'Auteur n'a pour sa part que le sol pour livre. Je croi, dit la Marquise, que Monsieur le Baron ne se laisse guére filouter par ces gens-là? Ma foi, non, Madame, répondit-il, je n'ai de ma vie acheté que le Cuisinier François & quelques Livres de Pratique. C'est tout ce que j'ai dans ma Bibliotheque. Je n'aime point à lire. La lecture m'ennuye. A peine le Baron eut-il achevé ces mots, que le Curé commença la Lecture d'une dépêche nouvelle qui étoit conçûë dans ces termes.



LETTRE

LETTRE X.

D'un Provincial qui est à Paris pour Procès, à un de ses Parens, à Saint Lo.

VOus me demandez, Cousin, comment je vis à Paris, depuis que j'y poursuis le Procès qui m'y retient. Pour contenter votre curiosité, je vous dirai que j'y passe le tems fort agréablement. J'employe toute la matinée à faire ma cour à mon Procureur & à ses Clercs. Ensuite je reviens dîner à mon Auberge avec deux vieux Plaideurs, Mançeaux, dont l'entretien est très-instructif pour un jeune Normand, qui s'affectionne à la Procedure. Après un repas de la derniere frugalité, je vais au Caffé, qui est un lieu fort convenable à tout Provincial qui n'a

point de connoissance à Paris. Vous qui n'êtes jamais sorti de l'enceinte de Saint Lo, vous ne sauriez avoir une idée juste de ces sortes d'endroits. Je vais vous faire une peinture fidelle de deux célébres Caffés que je frequente, vous pourrez juger par-là des autres.

Dans l'un, vous voyez dans une vaste Salle ornée de lustres & de glaces, une vingtaine de graves Personnages, qui joüent aux Dames ou aux Echecs sur des Tables de Marbres, & qui sont entourés de Spectateurs attentifs à les voir joüer. Les uns & les autres gardent un si profond silence, qu'on n'entend dans la Salle aucun bruit que celui que font les joüeurs en remuant leurs piéces. Il me semble qu'on pourroit justement appeller un pareil Caffé, le Caffé d'Harpocrate. Véritablement c'est un endroit où l'on peut dire qu'on est

comme dans une solitude, quoique l'on soit avec soixante personnes.

Il y a tout au contraire un autre Caffé où l'on entend plus de bruit que dans la grand'Salle du Palais. C'est un flux & reflux de gens de toutes conditions. Ce sont des Nobles & des Roturiers, des Adolescents bienfaits & des figures plates, de beaux-esprits & des sots, pêle-mêle, qui s'entretiennent ensemble, chacun à proportion de son intelligence. La premiere fois que j'entrai dans ce dernier Caffé, je fus extrêmement étonné de voir ce que j'y vis & des discours qui frapperent mes oreilles.

Je m'approchai d'abord d'une table, autour de laquelle trois ou quatre hommes parloient avec beaucoup de vivacité. C'étoient des Philosophes qui commen-

çoient à disputer, & qui avoient déja l'air furieux. Hé, Monsieur l'Abbé, disoit un d'entre eux à un petit Abbé bossu, qui étoit du nombre des Interlocuteurs, avec votre permission, je soûtiens qu'il y a des propositions dont l'évidence est telle qu'on ne peut s'y méprendre. Celle-ci, par exemple : *le tout est plus grand que sa partie.* Qui peut douter de cette vérité ? Moi, répondit le petit bossu. Pour affirmer que le tout est plus grand que sa partie, il faudroit que vous eussiez l'idée du tout, & que vous fussiez sûr que le tout à des parties. Or je suis prêt, poursuivit-il, à vous démontrer que vous n'avez point l'idée d'un tout, & que le tout n'a point de parties. Là-dessus, comme si l'Abbé eût dit une impertinence, son Antagoniste lui rit au nez, en disant d'un air ironique à la Compagnie: Mes-

ſieurs, il faut avoüer que Monſieur l'Abbé a plus d'eſprit qu'il n'eſt gros. A ces paroles, notre petit Boſſu, qui étoit un mortel des plus pétulans, le traita de Bourique ; & les diſputeurs ſe prirent au colet.

Tandis que des perſonnes plus charitables que moi, s'empreſſoient à les décharpir, j'allai loin de-là m'aſſeoir à une table où pluſieurs Nouvelliſtes s'entretenoient avec gravité. Il y en avoit un principalement qui parloit plus haut que les autres, & que chacun écoutoit comme un Oracle, quoiqu'il ſçût aſſez mal la Carte, & l'interêt des Princes. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cet original vouloit paroître n'ignorer aucune nouvelle, & s'il en entendoit débiter une qu'il n'eût point encore appriſe, il interrompoit incivilement la perſonne qui l'annonçoit,

& la faisoit taire, en lui disant : Vous n'en avez pas les gants. J'ai dit cela ici ce matin. Ou bien, si quelqu'un devant lui s'avisoit de tirer de sa poche une Lettre, dans laquelle il fût fait mention d'une victoire, par exemple, remportée en Hongrie sur les Turcs, il s'écrioit aussi-tôt à pleine tête : La date ? & si on lui répondoit ; du quatorze de ce mois, il ne manquoit pas de repliquer : Cela est vieux. Nous avons des nouvelles du vingt qui assurent le contraire.

J'admirois l'air imposant de ce Nouvelliste, & j'en riois en moi-même, lorsqu'il arriva deux Poëtes Dramatiques ; car on diroit qu'il en pleut aujourd'hui dans tous les Caffés de Paris. Les voilà qui commencent à parler d'une Tragédie nouvelle. L'un avance qu'elle est excellente, & l'autre soutient qu'elle est détestable. Cha-

cun dit ses raisons. Des raisons ils passent aux injures les plus grossieres, suivant l'usage établi depuis peu par les Gens de Lettres; & des injures enfin ils en viennent aux voyes de fait. Ils voulûrent mettre l'épée à la main, & firent d'autant plus les mauvais garçons, qu'ils étoient assurés qu'on les sépareroit.

Telles sont les scénes qui se passent ordinairement dans les Caffés; mais faut tout dire, s'il vient dans ces lieux-là beaucoup d'Originaux, en récompense on y trouve quelquefois des personnes de mérite avec qui l'on fait connoissance, & dont on gagne l'amitié. Ce qui pourtant est fort rare; puisqu'on peut dire des amis de Caffé, ce qu'on dit des Moines & des Comédiens, que le hazard les assemble, qu'ils se voyent sans s'aimer, & se quittent sans

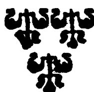
regret. Au reste, les Caffés sont propres à déniaiser la jeunesse, qui peut se corriger de ses défauts, en remarquant ceux d'autrui. Adieu, Cousin, comme vous devez bientôt venir à Paris, vous pourrez juger par vous-même du bon & du mauvais de ces endroits-là.

Aprés cette derniere Lettre, qui parut avoir fait quelque plaisir à la Compagnie, on en tira tout de suite cinq ou six autres, dont on fut fort mal affecté. Le Chevalier même dégouté de leur platitude, & de leur ridicule, bien qu'il s'en fût fait fête, convenoit que le Marquis & lui avoient procuré aux Dames un assez mauvais divertissement. En effet, dit la Marquise, il n'y a pas moyen de continuer cette lecture, & je suis d'avis que nous fassions une chose : Joüons au Quadrille, & pendant

dant ce temps-là, Monsieur le Curé prendra la peine de lire des Lettres, & d'en mettre à part celles qu'il jugera dignes de nous être lûës. On suivit le sentiment de la Marquise; & tandis que le jeu dura, le Pasteur ne cessa d'ouvrir des Lettres, & de les parcourir des yeux. Il en rebuta un grand nombre, comme trop triviales. Il n'en conserva qu'une vingtaine, parmi lesquelles il se trouva un paquet qui contenoit une Nouvelle Espagnole. Ce que les Dames n'eurent pas si-tôt appris, qu'elles en témoignerent beaucoup de joye, disant qu'elles aimoient à la folie ces sortes de Nouvelles. La Marquise & la Comtesse auroient volontiers sur le champ quitté le jeu pour les entendre lire; mais comme il étoit heure de souper, on remit la lecture de la Nouvelle

& des Lettres, à l'après-dînée du jour suivant.

Le lendemain donc, la même Compagnie s'étant rassemblée au Château, dîna très-joyeusement. Après quoi le Lecteur se disposant à faire son office, dit : Je croi que ce seroit mal répondre à l'impatience de ces Dames, que de ne pas commencer par la Nouvelle Espagnole. En même temps il prit un paquet qui contenoit environ cent pages nouvellement imprimées, avec une petite Lettre qui leur servoit d'Avant-propos.



LETTRE XI.

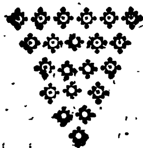
D'un Libraire de Paris à une Dame de Caën, avec laquelle il est en commerce de Lettres.

MADAME,

ME faisant un devoir de vous envoyer toutes les nouveautés litteraires, dès qu'on les met au jour, j'ai l'honneur de vous adresser une Nouvelle Espagnole qui sort de dessous la Presse, & qui est de la composition de Don Alonso de Castillo-Solorzano, célébre Auteur Castillan. Je ne sçai point encore le nom du Prosateur qui l'a traduite en François, car il se cache ; mais il se découvrira ; & d'abord que je le

sçaurai, je ne manquerai pas, Madame, de vous en informer. En attendant je suis avec un profond respect,

Votre, &c.





LA VENGEANCE TROMPÉE PAR L'AMOUR.

NOUVELLE.

AVant la réunion de la Castille & de l'Arragon, il s'éleva une dispute entre les Castillans & les Arragonois, à l'occasion de leurs limites. Ces deux Peuples ne s'accordant pas là-dessus, commençoient à s'échauffer, & déja même il se commettoit de part & d'autre des hostilités qui sembloient présager une Guerre inévitable. Pour la prévenir, le Roi de Castille, Monarque débonnaire, & ami de la paix, résolut d'envoyer à Saragoce un Ambassadeur; mais il honora de cette commission le Seigneur de sa Cour le moins propre

à s'en bien acquitter ; c'étoit le Comte de Lara. Ce Castillan, bien loin de ressembler au Grand Scipion, qui dans ses Négociations ne perdoit jamais son sang-froid, quelques contradictions qu'il eût à essuïer, il étoit d'un caractere tout opposé ; il n'avoit pas besoin d'être contredit pour se laisser enflâmer de colere ; son humeur altiere & violente se déclaroit même dans le temps qu'il s'efforçoit de montrer de la politesse & de la douceur.

Le Roi d'Arragon ne fut pas plûtôt averti de l'arrivée de cet Ambassadeur à Saragoce, qu'il lui donna audience à la tête des Grands de sa Cour. Parmi les Seigneurs qui formoient cette auguste assemblée, brilloit l'illustre Dom Henrique, Comte de Ribagore, le Chevalier le mieux fait & le plus accompli de son temps. Quoiqu'il

n'eût pas encore vingt-six ans, il avoit déja cueilli des lauriers dans les champs de Mars, & il n'étoit pas moins aimé du Peuple que des Grands.

Notre Ambassadeur Castillan, au lieu d'exposer le sujet de sa mission, d'une maniere qui fût propre à gagner les esprits, ne fit que les irriter, en parlant avec hauteur, & dans des termes si peu mesurés, qu'il sembloit plûtôt faire des menaces, que proposer un accommodement : Enfin, il révolta contre lui toute l'assemblée, & principalement le jeune Dom Henrique de Ribagore, qui, ne pouvant souffrir plus long-temps ses insolens discours, lui demanda s'il venoit pour déclarer la Guerre aux Arragois, ou pour convenir avec eux des moïens de terminer à l'amiable le differend qu'ils avoient avec les Castillans ; car, ajouta-t-il, on

diroit, à vous entendre, que vous n'êtes venu ici que pour nous insulter : Mais, quelque dessein qui vous améne, vous oubliez le respect qui est dû à la présence du Roi, & vous ne songez pas que vous abusez de la considération que Sa Majesté a pour votre caractere.

Ces paroles ne rendirent pas l'Ambassadeur plus retenu. Il continua de parler fort librement ; il apostropha même le Comte de Ribagore, qui lui répondit de façon, que le Roi, pour empêcher les choses d'aller plus loin, fut obligé d'interposer son autorité. Il leur imposa silence à l'un & à l'autre ; & remettant à un autre jour la décision de l'affaire des limites, il sortit de l'assemblée ; après quoi les Seigneurs se retirerent chez eux ; & le Castillan, plein de fureur, regagna son Hôtel.

A peine ce Seigneur s'y fut-il rendu, que s'imaginant ne pouvoir, sans passer pour un lâche, se dispenser de faire un appel au jeune Ribagore, il lui écrivit ce billet.

Comte, je ne meriterois pas d'être du nombre des Seigneurs de Castille, dont je puis me vanter de n'être pas des derniers, si je ne faisois voir aux téméraires qui m'osent parler fierement, que je sçai rabaisser leur fierté. Ainsi, me dépouillant de la qualité d'Ambassadeur, j'irai vous attendre cette nuit sur les bords de l'Ebre avec un seul valet & mon épée; je vous crois trop rigide observateur des regles de l'honneur, pour vous trouver avec d'autres armes au rendez-vous.

LE COMTE DE LARA.

Ce ne fut pas sans une extrême mortification, que Dom Henrique lut ce cartel, qui le mit dans un

grand embarras. Il se représenta que s'il acceptoit le défi, il perdroit infailliblement la confiance & les bonnes graces du Roi, dont il étoit le favori, étant persuadé que ce Monarque, dont il connoissoit la séverité, ne lui pardonneroit jamais d'avoir eu l'audace d'en venir aux voyes de fait avec un Ambassadeur, quoiqu'il eût en main de quoi prouver qu'il avoit été appellé en duel par ce Ministre. Il ne sçavoit à quoi se résoudre. Il eut d'abord envie d'aller montrer le Billet à sa Majesté, mais faisant réfléxion que le Castillan pourroit de-là prendre occasion de l'accuser de lâcheté, il changea de pensée ; & jugeant qu'il ne pouvoit, sans se deshonorer, éviter le combat, il aima mieux courir risque de déplaire à son Maître, que d'exposer sa réputation à recevoir une atteinte.

Il se détermina donc à répondre au Comte de Lara, & à lui faire sçavoir qu'il ne manqueroit pas d'être sur le bord de l'Ebre à minuit, accompagné, comme lui, d'un Valet, & armé de sa seule épée. Cette réponse de Don Henrique irrita l'impatience qu'avoit le superbe Castillan, de se voir aux prises avec lui ; & l'Arragonois de son côté, n'étoit pas dans une autre disposition. Celui-ci arriva le premier au rendez-vous ; & l'Ambassadeur ne se fit pas longtemps attendre.

Ils s'abordent tous deux fort civilement, tels que des amis qui se rencontrent par hazard : Seigneur Cavalier, dit le Comte de Lara, vous n'avez pas dû être étonné de l'appel que je vous ai fait. Vous auriez bien mauvaise opinion de mon courage, si je ne vous demandois pas raison de l'of-

fense que vous m'avez faite en m'interrompant. Cette impolitesse vous convenoit encore moins qu'aux vieux Seigneurs de l'Assemblée, que leur âge même n'eût pas rendus excusables, s'ils l'avoient commise. Et vous convenoit-il mieux à vous, répondit Don Henrique, de tenir les discours audacieux que vous avez tenus devant le Roi & les Grands? Je vois bien, repliqua le Castillan, que nous ne sommes pas venus ici pour excuser nos fautes, & que nous croyons tous deux avoir raison. Ne consumons donc point le temps en raisonnemens frivoles.

En parlant de cette sorte, il tira son épée, & Ribagore en fit autant. Ils fondirent l'un sur l'autre avec impetuosité. Pendant qu'ils se battoient avec une égale fureur, il parut sur le rivage plu-

sieurs hommes à cheval, qui portoient des flambeaux, & s'avançoient au galop vers les combattans. C'étoit le Capitaine des Gardes du Roi, qui venoit avec trente ou quarante Cavaliers se saisir de la personne de Don Henrique, sa Majesté ayant été informée que ce Seigneur devoit se battre cette nuit sur les bords de l'Ebre, avec l'Ambassadeur de Castille. Mais quand les Gardes arriverent, le combat étoit fini; car ils trouverent le Comte de Lara étendu par terre, & dangereusement blessé. Pour Ribagore, il n'avoit reçû qu'une legere blessure.

Le Capitaine s'adressant à ce dernier: Comte, lui dit-il, je suis trop votre ami, pour n'être pas fort mortifié de vous voir dans l'embarras où vous vous êtes imprudemment jetté. Le Roi est

dans une furieuſe colere contre vous ; & vous lui paroiſſez plus coupable qu'un autre, d'avoir violé le droit des gens, & oſé attaquer une vie qui devoit être ſacrée pour vous. Je me ſens vivement touché de ce malheur, & plus encore de l'ordre dont je ſuis chargé. Le Roi veut que je vous arrête, & vous enferme dans une Tour. Il ordonne que vous y ſoyez gardé à vûë, & ſervi par un ſeul de vos Domeſtiques. Donnez-moi votre épée, ajoûta-t-il, & pardonnez, ſi dévoüé aux volontés de mon Maître, je contribuë à vous punir. Vous pouvez voir par cet appel, répondit D. Henrique, en lui donnant le Billet du Caſtillan, que c'eſt l'Ambaſſadeur qui m'a défié lui-même ; & j'ai crû, je vous l'avouërai, que l'interêt de ma réputation me mettoit dans la néceſſité d'accepter le dé-

si. Mais coupable ou non coupable, je n'entreprends point de me justifier. Faites votre devoir. Voilà mon épée. Rendez compte au Roi de mon obéïssance. Le Capitaine conduisit Ribagore à une Tour, & son Lieûtenant fit porter l'Ambassadeur à son Hôtel, où le Roi envoya ses Chirurgiens dès qu'il eut appris ce qui venoit de se passer. Ils visiterent la blessure du Seigneur Castillan, & la trouverent très-dangereuse. Ce qu'ils n'eurent pas si-tôt rapporté au Monarque, qu'il se mit en colere contre le Comte de Ribagore, à un point, que sans écouter l'amitié qu'il avoit pour lui, il jura de le faire mourir, quand même l'Ambassadeur ne perdroit pas la vie. Tous les Grands qui étoient alors avec le Roi, le voyant si irrité, n'oserent interceder pour le prisonnier, quoiqu'ils fussent

tous de ses amis. Ils jugerent qu'il falloit, avant que de parler pour lui, que ce Prince eût l'esprit dans un état moins violent. Ce qui arriva dès le lendemain, quand les Chirurgiens eurent décidé que la blessure de l'Ambassadeur n'étoit pas mortelle. Ils le declarerent encore le jour suivant, & assurerent qu'il n'y avoit rien à craindre, s'il ne survenoit aucun accident. Sur cette assurance, le Roi alla voir le blessé, qui parut très-sensible à cet honneur, & qui fut assez généreux pour vouloir excuser Don Henrique, en avoüant que c'étoit lui qui avoit appellé ce Seigneur en combat singulier. Cet aveu modera la colere du Monarque, qui conserva pourtant toûjours un visage irrité, mais qui se contenta de laisser en prison son favori jusqu'à nouvel ordre.

Il y avoit déja quinze jours que ce malheureux Courtisan vivoit dans sa Tour, sans avoir la liberté de voir ni ses parens, ni ses amis, lorsque Don Pedre de Villasan, ancien guerrier de réputation, vint à Sarragoce. Après avoir rendu de grands services à l'Etat, il s'étoit retiré dans un Château qu'il avoit sur les frontieres de Castille; & là il s'étoit donné tout entier à l'éducation de D. Helena sa fille unique. La voyant parvenuë à l'âge de dix-huit ans, il l'amenoit à la Cour, dans le dessein de la faire recevoir parmi les Dames de la Princesse Leonor, fille unique du Roi. Don Pedre esperoit qu'il n'auroit pas le chagrin d'avoir infructueusement formé ce projet. Il ne se flatta point en effet d'une vaine esperance; sitôt qu'Helene de Villasan parut devant le Roi & les Seigneurs de sa

Cour, elle éblouït & charma tous les yeux. Le Roi lui-même admira sa beauté ; & lorsqu'elle s'avança pour lui baiser la main, ce Prince lui dit des choses flateuses, & l'honora d'un accüeil tout gracieux. La Princesse d'Arragon, aussi surprise que le Roi son pere, de voir une personne si ravissante, lui fit mille caresses, & la prit en affection. La fille de Don Pedre de son côté, remarquant qu'elle avoit le bonheur d'être agréable à cette Princesse, en fut si transportée de joye, qu'elle la pria de trouver bon qu'elle eût l'honneur de grossir le nombre des Dames de sa suite, & sa demande lui fut accordée sur le champ.

Voilà donc Dona Helena bien établie à la Cour, & fort cherie de la Princesse Leonor, qui sentant de jour en jour augmenter son amitié pour elle, lui donna

bien-tôt toute sa confiance. Ce qui fit bien des jalousies. On aura, je croi, peu de peine à croire que plusieurs Seigneurs Arragonois ne virent pas long-tems la belle Helene de Villasan, sans en devenir amoureux, & veritablement il n'étoit guéres possible de s'en défendre. Par tout où elle portoit ses pas, on la suivoit pour l'admirer; & tous les Peintres tant François, que Flamands & Italiens qui étoient alors à Saragoce, s'empressoient à la peindre; de sorte qu'il se répandit bien-tôt dans la Ville une infinité de copies de ce charmant original. Il se trouvoit des gens qui par pure curiosité les achetoient, étant bien-aises d'avoir chez eux l'image d'une si ravissante personne.

Un ami du Comte de Ribagore, voulant que ce prisonnier eût du moins le plaisir d'avoir le Portrait

d'une beauté si rare, puisqu'il ne pouvoit la voir elle-même, trouva moyen de lui en faire tenir un. D. Henrique, après avoir contemplé cette miniature assez longtemps, jugea que c'étoit plutôt l'ouvrage d'un Peintre flatteur, que la fidelle image d'une Dame. Non, disoit-il, non, il n'est pas possible qu'il y ait un visage si piquant & si beau. Cependant s'il en faut croire l'ami qui m'envoye ce Portrait, l'original a des graces que le pinceau ne peut rendre parfaitement. Si cela est, la fille de Don Pedre de Villasan est donc un prodige. Mais qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas ces agrémens qu'on prétend que le Peintre n'a pû attraper, ce Portrait, tel qu'il est, m'enchante. Ah! divine Helene, pourquoi ne suis-je pas libre en ce moment? J'irois vous disputer aux Seigneurs qui sont dé-

ja dans vos fers, & qui se flattent de la gloire de vous plaire. Quoique je n'aye pas, comme eux, joüi du plaisir de voir votre beauté céleste, je sens que je suis leur rival. En parlant de cette façon, il devoroit des yeux cette peinture, qui faisoit sur lui la même impression qu'eût pû faire l'objet qu'elle représentoit. Il ne pouvoit, enfin, se lasser de la considerer, & ce nouveau Pigmalion lui adressoit vingt fois le jour des discours tendres & passionnés.

Peu de temps après l'arrivée de la belle Helene à la Cour, Don Gaspard de Peralte y parut tout à coup, comme un homme envoyé par l'Amour. Il revenoit en Arragon avec une suite nombreuse, & un magnifique équipage, après avoir parcouru tous les Royaumes d'Espagne. Il fut reçû d'autant plus gracieusement du Roi,

guéri de sa blessure, n'avoit pas manqué un seul jour de lui parler en sa faveur ; mais qu'on n'avoit pû obtenir son élargissement : Que sa Majesté le condamnoit encore à trois mois de prison, & à se retirer ensuite pour deux ans à sa Terre de la Tortuera, avec défense de s'en écarter de plus d'une lieuë. Le Roi voulant par cet arrêt rigoureux, faire connoître à ses Sujets que sa justice n'épargnoit pas même ceux qu'il chérissoit le plus, quand ils méritoient d'être punis.

Cette excessive sévérité mortifia extrêmement Don Henrique ; mais ce qui faisoit sa plus grande peine, c'étoit de se voir par cet arrêt obligé de renoncer à Dona Helena, en laissant le champ libre à Don Gaspard. Il ne doutoit pas que cette Dame, si elle n'étoit pas encore sensible aux soupirs

pirs d'un concurrent si dangereux, ne le fût infailliblement bientôt; & cette pensée lui causoit de mortelles allarmes. Il n'avoit pas tort d'en concevoir : Peralte plut, & avança si bien ses affaires, qu'en moins d'un mois il devint l'heureux époux de la belle Helene de Villasan. Ce mariage fut celebré par des Fêtes magnifiques, après lesquelles, avec l'agrément du Roi & de la Princesse d'Aragon, Don Gaspard emmena sa jeune épouse à son Château de Belchite, éloigné de Saragoce de sept petites lieuës.

Revenons à l'infortuné Ribagore. S'il eut la force de résister au regret d'avoir perdu son Helene, il en fut redevable à ses amis; car comme il ne lui étoit plus alors défendu de recevoir leurs visites, il y en avoit toujours quelquelques-uns qui l'alloient voir

dans sa prison pour le consoler. Ils l'exhortoient à prendre patience, en lui representant qu'il étoit peut-être sur le point de voir finir ses peines, & de rentrer dans les bonnes graces du Roi. Ils ne lui parloient point d'autre chose. Ils ignoroient son amour pour la femme de Don Gaspard; le prisonnier s'étant bien gardé de leur faire confidence d'une passion chimerique. Loin de l'avoüer, quand leur conversation venoit à tomber sur D. Helena, il affectoit de paroître entendre d'un air froid & indifferent, l'éloge qu'on faisoit de sa beauté. Mais s'il se trahissoit jusques-là avec ses amis, il laissoit en récompense éclater son amoureuse ardeur, lorsqu'il étoit seul avec Melchior, son Valet de Chambre, & l'unique dépositaire de ses pensées. Il regardoit sans cesse le portrait d'Helene en sou-

pirant, & il s'attendrissoit jusqu'à répandre des pleurs : Monsieur, lui disoit quelquefois Melchior, se peut-il que malgré le bon esprit que vous avez, une peinture ait sur vous tant d'empire ? De grace, rappellez votre raison égarée, & pour perdre le souvenir d'un objet qui ne peut être à vous, ne regardez plus son portrait qui ne sert qu'à nourrir un malheureux amour : Mon Ami, lui répondoit son Maître, je sçai bien qu'il y a du ridicule, & de la folie même dans mes sentimens ; mais songe qu'ils ne sont pas volontaires. Je suis dominé par une puissance superieure, qui ne me permet pas d'écouter la raison.

Cependant le temps s'écouloit ; & le jour que le prisonnier devoit être remis en liberté, arriva. On s'imaginoit que le Roi, satisfait de trois mois de prison, lui feroit gra-

ce du reste, & le rappelleroit à la Cour ; mais on se trompoit. Sa Majesté persistant à vouloir qu'il subît toute la rigueur de l'arrêt prononcé, lui défendit de paroître à Saragoce, & lui ordonna de se rendre incessamment au lieu de son exil. Il fallut obéir, & le Comte de Ribagore fut bien-tôt avec son fidele Melchior au Château de la Tortuera.

Ce n'est pas un endroit fort agréable. Il est environné de montagnes, & ne presente à la vûë qu'un affreux désert. Aussi le Monarque l'avoit-il relegué-là pour le priver du plaisir qu'il auroit pû avoir dans un séjour plus gracieux. Néanmoins ce jeune Seigneur, entierement soumis aux volontés de son Souverain, devoroit, sans murmurer, toutes les mortifications qu'on vouloit lui donner. Malgré les désagrémens de sa solitude, il

s'y accoutuma peu à peu.

Il alloit presque tous les jours à la chasse avec les *Hidalgos* de Molina, de Hombrado, & des autres Villages voisins. Il les regaloit au retour, & s'amusoit avec eux, comme s'il eût pris plaisir à leur entretien. Sa politesse leur cachoit l'ennui que leur compagnie lui causoit quelquefois. Ce qui ravissoit Melchior, ce serviteur affectionné, c'étoit de voir de jour en jour, à ce qu'il lui sembloit, Don Henrique moins occupé de D. Helena. Ce Seigneur, en effet, commençoit à ne lui plus parler d'elle que rarement ; & s'il regardoit encore son portrait de temps en temps, c'étoit sans l'apostropher, comme il avoit coûtume de faire auparavant. Ce zelé Domestique avoit donc sujet de croire que son Maître se détachoit, à vûë d'œil, de la femme de Pe-

ralte, mais il reconnut bientôt son erreur ; & voici de quelle maniere.

Un Gentilhomme de Molina vint un jour dîner au Château de D. Henrique, & dit pendant le repas à la Compagnie : Messieurs, ces jours passés, en revenant de Saragoce où quelques affaires m'avoient appellé, je m'arrêtai à Belchite, pour y voir une Fête de Village très-divertissante. A ce mot de Belchite, le Comte de Ribagore fut un peu ému, & demanda au Cavalier qui venoit de le prononcer, ce que c'étoit que cette Fête : Seigneur, lui répondit l'*Hidalgo*, ayant fait à un habitant de Belchite la même question que vous me faites, j'appris de lui que les jeunes Villageois de l'un & de l'autre sexe, s'assembloient tous les Dimanches devant le Château, où ils formoient des danses pour

divertir le Seigneur & la Dame de leur Village. La curiosité de voir la Fête retint mes pas. Je m'attachai à regarder les danseurs & les danseuses ; mais quoiqu'ils dansassent à merveilles, ils n'attirerent pas pour long-temps mon attention. Je la donnai toute entiere à une Dame qui parut tout à coup à une fenêtre du Château, avec un Cavalier de très-bonne mine. Je demandai qui étoient cette Dame & ce Seigneur, & l'on me répondit : C'est D. Helena & Don Gaspard de Peralte son époux. Ce sont les Maîtres de ce Château. Lorsque je sçûs que c'étoit cette Helene de Villasan, dont j'avois tant entendu parler, je l'envisageai avec des yeux critiques, ne pouvant m'imaginer qu'elle fût aussi belle que je l'avois oui dire ; mais plus je la contemplois, plus je la trouvois char-

mante. Je ne m'étonne plus, disois-je en moi-même, que cette Beauté ait fait tant de bruit à Saragoce. Dans quel endroit du monde où il y a des hommes, ne seroit-elle point admirée? Veritablement je n'ai jamais rien vû de si ravissant que cette Dame. Aussi j'eus toûjours les yeux sur elle pendant qu'elle fut à la fenêtre; & vous le dirai-je, Messieurs? ajoûta-t-il, la friponne, en se retirant, emporta mon cœur avec elle.

Le Gentilhomme qui parla de cette sorte, ne borna point là l'éloge de la femme de Don Gaspard; il se répandit en discours qui acheverent de faire connoître qu'il étoit enchanté de cette Dame. Tous les Hidalgos qui étoient à table, ne pûrent s'empêcher de rire de ce qu'ils venoient d'entendre, Don Henrique seul

garda ſon férieux, ou plutôt il tomba dans une profonde rêverie. Ce qui fit juger à Melchior que le récit du Gentilhomme venoit de rallumer, dans ce moment, l'amour de ſon Maître. La conjecture de ce confident, n'étoit que trop vraye : Melchior, lui dit ce Seigneur, après la retraite des convives, as-tu bien entendu ce que cet Hidalgo nous a dit de D. Helena? Je te l'avoüerai, il a fait renaître en moi le deſir curieux que j'avois dans ma Tour, de voir cette dangereuſe Beauté ; & c'eſt une envie que je veux contenter : tant-pis, Seigneur, répondit Melchior ; la vûë de cette Dame ne manquera pas d'irriter vos feux. Vous me faites trembler. Raſſuretoi, mon ami, reprit le Comte de Ribagore, je ne ſuis plus ſi foible que je l'étois. Je te dirai même que D. Helena, depuis qu'elle eſt

devenuë femme, a perdu le droit de me charmer. Quand je me la represente au pouvoir d'un époux, cette idée revolte ma délicatesse ; & cela doit te répondre de ma fermeté. Ne t'oppose donc point au voyage que j'ai dessein de faire à Belchite. Nous nous déguiserons tous deux en païsans, & nous mêlant un Dimanche parmi les Villageois de ce Canton-là, nous verrons à notre aise l'épouse de Peralte. Je vois bien, mon cher Maître, dit le Confident, que je combattrois en vain votre resolution ; il faut vouloir tout ce que vous voulez. Partons, je suis prêt à vous suivre.

Dès le jour suivant, Don Henrique & Melchior se préparerent à se mettre en chemin. Ils se déguiserent en païsans : montés sur des Mules ils passerent les Montagnes qui masquent la Tortuera du

côté de la petite Riviere de Xiloa, & tirant toûjours vers l'Ebre, ils arriverent sur la fin de la seconde journée à Romana, gros Village à une lieuë du Château de Belchite. Ils coucherent à l'Hôtellerie; & le lendemain, qui étoit un Dimanche, ils se rendirent à pied, l'aprés-dînée, auprès du Château de Don Gaspard. Ils se mêlerent parmi les Villageois qui étoient déja devant, & dont le nombre grossissoit de moment en moment. Bien-tôt les Tambours de Basque se firent entendre, & la Fête commença. Don Henrique peu curieux de voir les danses des païsans, n'avoit des yeux que pour le Balcon où la Dame du Château devoit venir se placer. Elle ne tarda guére à se montrer, & elle parut aussi brillante que l'astre du jour.

Melchior, qui observoit son

Maître, remarquant qu'il se troubloit, lui dit tout bas: Hé bien, Seigneur, que pensez-vous de l'original? Dément-il la copie? Pour en bien juger, lui répondit Don Henrique, il faudroit que je visse de plus près D. Helena; mais quoique je me fusse préparé à soutenir sa vûë impunément, je te dirai de bonne foi que j'en suis vivement frappé. Je n'en doute pas, reprit le Confident; & si j'étois à votre place, j'en demeurerois-là. Je reprendrois tout à l'heure le chemin de mon Château où je ferois tous mes efforts pour oublier une femme dont, selon toute apparence, Don Gaspard possede le cœur. Mon enfant, dit le Comte, je prétends bien ne rien épargner pour la bannir de ma mémoire, & j'espere en venir à bout, quand j'aurai satisfait l'envie que j'ai de la contempler de

près. Il faut pour cela, continua-t-il, que tu parles à son Jardinier, & que tu l'engage par un present à nous cacher chez lui, & à nous procurer l'occasion de voir sa Maîtresse, sans qu'elle nous apperçoive. D. Henrique remarquant que cette proposition n'étoit pas du goût de Melchior, lui dit : Mon ami, de grace, ne me fais aucune representation, si tu veux me plaire. J'abuse peut-être de ton amitié ; mais je me flatte que tu voudras bien encore avoir pour moi cette complaisance. Le Confident aimoit trop son Maître pour refuser de lui obéir, quoiqu'il n'approuvât pas son dessein, & qu'il en conçût même un présage funeste : Seigneur, lui répondit-il, je vous ai voüé une obéïssance aveugle. Je vais m'informer de la demeure du Jardinier. J'aurai une conversation avec lui, & je

viendrai vous retrouver ici.

Melchior disparut donc à l'instant, & laissa Don Henrique devant le Château. Le plaisir que ce Seigneur prenoit à considerer son Helene, n'étoit pas sans amertume. Il avoit des observations à faire assez desagréables pour lui. Il voyoit auprès de cette Dame l'heureux Peralte, qui s'entretenoit avec elle d'un air tendre ; & ces deux époux lui paroissoient charmés l'un de l'autre. Ce spectacle lui perçoit le cœur. Il fut plus d'une fois tenté de se retirer, mais il n'en eut pas la force, & il demeura-là jusqu'à la fin de la Fête, à repaître ses yeux des marques de tendresse prodiguées à son rival.

Tous les Villageois s'en étoient déja retournés chez eux, & il n'y avoit plus devant le Château que le Comte, qui fut encore obligé

d'attendre long temps Melchior qui vint enfin le réjoindre : quelles nouvelles m'apportes-tu, lui dit D. Henrique ? de très-favorables, lui répondit le Confident. J'ai gagné le Jardinier, qui pour deux cent pistoles ma promis de nous recevoir, & de nous tenir cachés dans sa maison, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion de satisfaire la curiosité que je lui ai dit que nous avions de voir de près sa Maîtresse à notre aise. Cela étant, dit le Comte, je me flatte que je pourrai bien-tôt contenter mes desirs ; après quoi je te promets de nouveau que nous retournerons à la Tortuera.

Nos deux faux Villageois ne tarderent pas à se rendre chez le Jardinier, qui d'abord les introduisit dans les Jardins. Il les mena dans un cabinet de myrthes, où il y avoit, tout au tour, des lits de ga-

zon en dedans ; & là, il leur dit : Seigneurs Cavaliers, Madame a coutume de venir tous les jours dans cet endroit à l'issuë de son dîner, faire la sieste avec Rosaura sa Suivante favorite, qui jouë du Luth, & chante à ravir. Elles y passent ordinairement deux ou trois heures à s'entretenir. Vous pourrez non-seulement les voir, mais même les entendre en vous cachant derriere le cabinet. Ce qui parut effectivement au Comte & à Melchior une chose très-facile. Comme la nuit approchoit, le Jardinier les reconduisit à sa maison, & les mit dans une petite Chambre, où il les laissa reposer, après les avoir fait souper fort frugalement.

Le lendemain matin, il vint les réveiller, en leur disant : Bonnes nouvelles, mes chers Seigneurs ! vous aurez dès aujourd'hui la satisfaction

tisfaction que vous desirez. Le Seigneur D. Gaspard, notre Maître, vient de partir tout à l'heure pour aller á la chasse, & l'on dit qu'il ne doit revenir que dans trois jours. Don Henrique & Melchior apprirent cette nouvelle avec joye, s'imaginant qu'il y auroit pour eux moins à risquer ; & ils allerent sans crainte se poster derriere le cabinet de myrthes, dès que le Jardinier leur eut dit qu'il en étoit temps. Ils n'avoient point d'épées, leur déguisement ne leur permettant pas d'en porter ; mais ils s'étoient à tout évenement armés chacun d'un pistolet, qu'ils cachoient sous leurs habits de païsans.

Tout sembloit concourir à rendre le Comte de Ribagore content : sa belle Helene, ce jour-là descendit dans les Jardins de meilleure heure qu'à l'ordinaire, accompagnée de Rosaura qui tenoit



un Luth. Elles entrerent toutes deux dans le cabinet, & s'assirent sur un lit de gazon ; de maniere que nos Spectateurs pouvoient les voir facilement. Aussi Don Henrique profitant de cette facilité, considera la femme de Don Gaspard à loisir. Qu'il la trouva charmante ! Non, dit-il en lui-même, D. Helena n'a été peinte qu'au rabais de ses charmes ! Que dis-je ? son portrait n'est qu'une ébauche de sa beauté. Rien n'est comparable aux appas qui s'offrent à ma vûë en ce moment. Il se sentit si transporté d'amour, qu'il fut tenté de se montrer ; mais il n'osa faire une action si hardie, jugeant bien qu'un soudain châtiment puniroit sa témerité. Comme la voix de la Dame frappa son oreille ; il écouta, & entendit ces paroles : Non, ma chere Rosaura, je ne puis t'exprimer la peine que me

cause le départ de mon époux. J'ai beau me representer que trois jours seront bien-tôt écoulés ; qu'ils paroîtront longs à l'impatience que j'ai de le revoir ! Je n'ai presque point dormi cette nuit, & si quelquefois le sommeil a pû assoupir mes sens, des songes funestes m'ont aussi-tôt réveillée. Que te dirai-je enfin ? je suis plongée dans une mélancolie que tes talents seuls peuvent dissiper. Chante & accompagne de ton Luth quelque Chanson qui puisse me distraire des pensées affligeantes qui viennent sans cesse assieger mon esprit.

Madame, répondit Rosaura ; voulez-vous que je vous chante des couplets que je ne vous ai point encore chantés, quoique je les sçache depuis long-temps ; & que vous en ayez fourni la matiere sans le vouloir. Je vais m'ex-

pliquer plus clairement. Vous n'ignorez pas que vous avez été peinte par plusieurs Peintres. Un de vos portraits tomba, je ne sçai par quel hazard, entre les mains du Comte de Ribagore, dans le temps que ce Seigneur étoit enfermé dans une Tour par ordre du Roi. Et quoique cette peinture ne rendît pas toutes les graces que la nature vous a données, elle fit une si vive impression sur lui, qu'il en devint amoureux. On dit qu'il parloit à votre image comme il vous auroit parlé à vous-même. Une passion si singuliere est venuë à la connoissance d'un Poëte qui s'est égayé aux dépens du prisonnier. Si ce que tu me racontes est véritable, dit en souriant l'épouse de Peralte, il faut avoüer que rien n'est plus extraordinaire. Mais à propos du Comte de Ribagore, ajoûta-t-elle, je le trouve bien

malheureux. Le Roi, ce me semble, l'a traité un peu trop rigoureusement. Ce Seigneur auroit dû en être quitte pour un mois de prison. Quoique je ne l'aye jamais vû, je l'ai plaint. J'ai oüi dire tant de bien de lui chez la Princesse d'Aragon, que je n'ai pû m'empêcher de prendre part à son infortune.

La belle Helene ayant ainsi parlé, prêta silence à sa Confidente, qui joüa du Luth, & chanta; mais à peine eut-elle achevé le premier couplet de sa chanson, qu'elle fut interrompuë par un grand bruit qui se fit entendre. Ce bruit étoit causé par le retour inopiné de Don Gaspard, qui venant d'entrer dans les Jardins par la porte du Parc, arriva dans le cabinet de myrthes, où il jugeoit bien qu'il trouveroit son épouse avec Rolaura: Quoi, Seigneur,

s'écria cette Dame avec émotion, dès qu'elle l'apperçut, c'est vous ! Qui vous a si-tôt fait quitter la chasse ? un avis que j'ai reçû, répondit-il. J'ai rencontré en chemin un Exprès que mon oncle Don Thomas de Medianos, m'a dépêché pour m'avertir qu'il doit ce soir se rendre ici. C'est ce qui m'a fait revenir si promptement. Je suis bien-aise de vous aider à recevoir un oncle que j'aime tendrement. Et moi, reprit D. Helena, je suis ravie que vous me surpreniez si agréablement, car votre absence m'avoit déja jetté dans une tristesse que le Luth & la voix de Rosaura ne pouvoient dissiper. Peralte s'assit auprès de sa chere Helene, & ces deux tendres époux commencerent à s'entretenir sur le ton de deux Amans, dont l'hymen n'avoit pas encore eu le temps de rallentir l'ardeur.

Au milieu de leur converſation, Peralte crut entendre derriere lui quelque bruit. Il tourna la tête auſſi-tôt, & regardant au travers des branches de myrthes, il crut appercevoir deux figures d'hommes qui s'efforçoient de ſe cacher ſous un épais feüillage qui les couvroit. A cette vûë il devient furieux. Il ſort bruſquement du cabinet pour aller fondre ſur eux l'épée à la main, perſuadé que ce ſont des gens qui ne peuvent avoir que de mauvaiſes intentions. Que faites-vous ici, Traîtres, leur dit-il? Qui peut vous avoir introduits dans un lieu dont l'entrée eſt interdite à tout étranger? En achevant ces mots, il s'approcha du Comte, qui lui preſentant ſon piſtolet, lui répondit: Arrête, D. Gaſpard, & reconnois Don Henrique de Ribagore. Curieux de voir ton épouſe, & de juger par

mes yeux, si sa beauté est telle qu'on l'assure, je suis venu à Belchite; j'ai gagné ton Jardinier, qui m'a caché dans cet endroit pour satisfaire ma curiosité. Si je me suis travesti en païsan, poursuivit-il, c'est que le temps de mon exil dure encore, & que je ne puis trop prendre de précautions pour n'être pas reconnu. Je n'ai donc pas eu d'autre dessein que de contempler les charmes de D. Helena. Je te le jure, foi de Cavalier noble, & j'atteste le ciel que je te dis la verité.

Un homme moins violent & moins emporté que D. Gaspard, auroit écouté la raison, & sur la foi du serment que D. Henrique venoit de lui faire, l'auroit laissé sortir sans éclat, ou du moins eût demandé un plus ample éclaircissement; mais l'impétueux Peralte, possedé d'une fureur jalouse, & ne pouvant

pouvant croire qu'il se fût caché-là, sans avoir formé quelque entreprise contre son honneur, s'avança sur lui pour le percer. Le Comte le menaça de lui casser la tête d'un coup de pistolet; & voyant que malgré cette menace, cet époux furieux alloit lui passer son épée au travers du corps, il fit feu sur lui à bout portant, & l'étendit roide mort à ses pieds. Au bruit du coup, D. Helena éperduë, tomba évanoüie entre les bras de sa Confidente, qui poussa de grands cris, ausquels plusieurs Domestiques accoururent. Tandis que Rosaura les informoit du malheur qui venoit d'arriver, Don Henrique & Melchior regagnerent la maison du Jardinier, d'où ils se rendirent le plûtôt qu'il leur fut possible à l'Hôtellerie de Romana; & là, sans perdre un moment, ils re-

monterent sur leurs Mules ; puis ils reprirent avec précipitation la route de la Tortuera, laissant regner au Château de Belchite une consternation générale.

On porta D. Helena évanoüie dans son Appartement, où elle ne reprit ses esprits qu'après qu'on eut employé quatre heures entieres à la secourir. Qu'on s'imagine, s'il se peut, la douleur dont elle fut saisie lorsqu'elle apprit que son époux ne vivoit plus, car c'est ce qu'on ne sçauroit exprimer qu'imparfaitement. Elle fit retentir le Château de plaintes & de lamentations. Puis tantôt adressant la parole à son mari, elle lui tenoit des discours qui faisoient trembler pour sa raison, & tantôt s'abandonnant à l'excès de son affliction, elle faisoit craindre pour sa vie. Enfin cette Dame étoit dans un état si digne de pitié, que

tous les habitans de Belchite n'en étoient pas moins touchés, que de la fin tragique de leur Seigneur.

Lorsque la nouvelle de la mort de Petalte se répandit dans Saragoce, on en parla diversement. Ses amis disoient qu'il avoit été tué lâchement, & les partisans de Ribagore, qui étoient en plus grand nombre, soutenoient le contraire. Le Roi, qui n'avoit pas encore entierement oublié l'affaire du Comte de Lara, sentit rallumer sa colere contre D. Henrique, jusqu'au point de le faire chercher par tout, & de mettre même sa tête à prix. Il est constant que s'il eût eu alors ce Seigneur en son pouvoir, il l'auroit indubitablement fait mourir; mais le Comte avoit déja pourvû à sa sûreté. A son retour au Château de la Tortuera, il ne s'y étoit ar-

lui faire changer de sentiment ; il ne put en venir à bout, & il fut obligé de l'abandonner à sa douleur.

Don Henrique de son côté n'étoit guére moins à plaindre que D. Helena. Le souvenir de sa faveur passée, & le chagrin de se voir banni de son pays, & de vivre éloigné de ses amis, le mortifioient extrêmement. Neanmoins les bontés que le Roi de Castille avoit pour lui, ne laissoient pas de le consoler un peu. Ce Monarque lui permit de sortir de sa retraite, & de lui faire sa Cour. Ce que Ribagore fit, de façon qu'en peu de temps il se rendit agréable à ce Prince, & gagna l'amitié des Grands de Castille. Le Roi d'Arragon n'ignoroit pas ce qui se passoit à Tolede ; mais il feignoit de ne le pas sçavoir, soit qu'étant mieux instruit des circonstances

de la mort de Peralte, il fût moins en colere contre D. Henrique, soit qu'il fût convenu avec le Roi de Castille d'en user de cette sorte.

Quoiqu'il en puisse être, il y avoit déja près de deux ans que le Comte de Ribagore étoit à Tolede, lorsque sa Majesté Castillane résolut d'envoyer un Ambassadeur à Saragoce, pour traiter du mariage du Prince de Castille avec la Princesse d'Arragon. Il prit envie à Don Henrique de profiter de cette occasion pour aller revoir son païs *incognito*; ou, pour mieux dire, ne pouvant résister à la force de son étoile qui l'entraînoit, il demanda permission d'accompagner l'Ambassadeur, en promettant de revenir au plûtôt à Tolede. Ce qui lui fut accordé à cette condition.

Il partit donc avec l'Ambassadeur, & ils allerent ensemble jus-

qu'à la Ville de Daroca, où ils se séparerent. Le Ministre poursuivit son chemin vers Saragoce, & le Comte passa la petite Riviere de la Guerva pour se rendre à Ixar. Là, il dit à son Confident: Mon ami, nous ne sommes pas ici loin de Belchite: prends toute à l'heure la route de ce Village, & va t'informer de D. Helena. Seigneur, lui répondit Melchior, que vous importe de sçavoir de ses nouvelles? O Ciel! quelle étoit mon erreur. Je m'imaginois que vous aviez oublié cette Dame. Je le croyois moi-même, repliqua D. Henrique. Mais mon sort est de l'adorer toute ma vie, malgré la haine qu'elle doit avoir pour moi. Cependant ne pense pas que j'aye dessein d'aller offrir à sa vûë un visage odieux. Je veux seulement apprendre quelle est sa situation presente. Après cela je

prétends m'éloigner pour jamais de ce séjour ; retourner à Tolede, & consacrer le reste de mes jours au service de sa Majesté Castillane. Va donc à Belchite, & quand tu seras instruit de ce que je veux sçavoir, tu reviendras ici me joindre. Faisons mieux, reprit Melchior, approchons-nous du Château de Belchite. Allons coucher à Romana, dans la même Hôtellerie où nous logeâmes il y a deux ans. Peut-être nous dira-t-on dans cet endroit des nouvelles positives de D. Helena. Tu as raison, dit le Comte, mais je crains que l'Hôte de nous reconnoisse. Il ne nous reconnoîtra point, répondit le Confident, il ne nous a vûs qu'un moment sous des habits de Villageois ; & d'ailleurs, quand il nous remettroit, qu'en peut-il arriver ? dès demain nous disparoîtrons. Ribagore se laissa persuader ; de sorte que

Melchior & lui pousserent jusqu'à l'Hôtellerie de Romana, où ils arriverent avec la nuit.

L'Hôte ne les eut pas si-tôt envisagés, qu'il fut frappé de leurs traits, & débroüillant peu à peu l'idée confuse qu'il avoit de les avoir vûs quelque part ; il se les remit enfin ; mais il ne fit pas semblant de les reconnoître. Pendant qu'il leur apprêtoit à souper, ils lui firent des questions. Le Comte lui demanda si la Veuve de Don Gaspard de Peralte étoit remariée. Non, lui répondit l'Hôte, la bonne Dame aimoit tant son mari, qu'elle ne peut se consoler de sa perte. Elle est toujours enfermée dans son Château, où elle passe les jours & les nuits à pleurer. Elle ne veut voir personne que ses Filles de chambre ; & elle paroît aussi affligée que si elle n'étoit Veuve que d'hier. On n'a jamais vû une pareille femme.

Le Maître & le Valet, après avoir bien interrogé l'Hôte, se mirent à table pour souper; & pendant le repas, Melchior demanda au Comte, si ce que l'Hôte venoit de leur dire de D. Helena, ne suffisoit pas pour le déterminer à reprendre le chemin de Tolede. Pardonnez-moi, répondit Don Henrique, il ne m'en faut pas davantage. Ç'en est fait, cher Melchior, tu ne me reprocheras plus un amour insensé. Je vais m'éloigner d'Helene & de la Cour d'Arragon. Quelque peine que cela puisse me faire, je te réponds de ma fermeté. Le Confident fut ravi d'entendre parler ainsi le Comte: Seigneur, s'écria-t-il, je vous reconnois à cette résolution virile. Je me doutois bien que tôt ou tard votre bon esprit triompheroit d'une passion extravagante. Je suis charmé que vous ayez pris ce des-

ſein, & je voudrois déja être à demain pour vous en voir commencer l'execution. Là-deſſus, ayant beſoin de repos, ils acheverent de ſouper, & ſe retirerent enſuite dans de petites chambres ſeparées, ſans avoir le moindre ſoupçon du péril qui les menaçoit dans cette Hôtellerie.

A peine furent-ils couchés, que l'Hôte qui, comme il a été dit, les avoit reconnus, dit en lui-même : il y a ici un beau coup à faire : il faut que j'aille promptement à Belchite avertir la Dame du Village, que les meurtriers de ſon mari ſont venus loger chez moi, & qu'ils y ſont actuellement : Je ſuis ſûr qu'elle voudra ſe venger, & qu'elle me donnera une groſſe récompenſe pour lui avoir livré ſes ennemis. Je ſerois un grand ſot de ne pas profiter d'une ſi belle occaſion. Il la ſaiſit effectivement,

& partit sur le champ pour Belchite, monté sur le cheval même de D. Henrique, & s'applaudissant de la mauvaise action qu'il commettoit. Il arrive au Château, frappe à la porte, & demande à parler à la Maîtresse ; on lui répond qu'elle dort : Qu'on la réveille, s'écrie-t-il. Quand elle sçaura ce que j'ai à lui apprendre, elle ne trouvera pas mauvais qu'on ait troublé son repos. Les Suivantes de D. Helena jugeant qu'en effet il falloit qu'il eût quelque chose de la derniere importance à lui communiquer, pour vouloir au milieu de la nuit interrompre son sommeil, se déterminerent à réveiller leur Maîtresse, & lui presentant l'Hôte : Madame, lui dit Rosaura, voici le Maître de l'Hôtellerie d'un Village voisin, qu'une affaire de consequence améne ici, & dont il faut, dit-il, qu'il vous informe

tout à l'heure. Hé qu'est-ce que c'est que cette affaire, mon ami, s'écria la Veuve de Peralte avec quelque émotion? Madame, lui dit l'Hôte, je viens vous avertir que deux Cavaliers sont venus loger ce soir dans ma maison. Je les ai reconnus pour deux hommes qui vinrent coucher chez moi il y a deux ans, & qui assassinerent le Seigneur Don Gaspard votre époux. Que dites-vous, reprit la Dame avec précipitation? dois-je ajouter foi à votre rapport? Le Comte de Ribagore seroit actuellement chez vous? Oüi, Madame, repartit l'Hôte, il y est, aussi-bien que le Cavalier qui l'accompagnoit dans ce temps-là, & qui étoit déguisé, comme lui, en Villageois.

Cette nouvelle agita terriblement les esprits de D. Helena: Grace au Ciel, dit-elle, le plus

doux de mes vœux est donc exaucé ! Je souhaitois avec ardeur d'avoir en ma puissance l'assassin de Don Gaspard, & le voilà qui vient s'offrir à ma vengeance. Attends, cher époux, poursuivit-elle en apostrophant Peralte, je vais t'immoler l'ennemi qui t'a traîtreusement ôté la vie. Qu'on fasse vîte lever tous mes Domestiques. Qu'ils s'arment d'épées & de pistolets ! qu'ils épousent ma fureur, & s'apprêtent à la seconder. Vous, mon ami, continua-t-elle en adressant la parole à l'Hôte, conduisez-nous à votre Hôtellerie ; & nous livrez le Comte de Ribagore. Quand son sang répandu aura contenté mon ressentiment, soyez sûr que vous serez bien récompensé. En parlant de cette sorte, elle se leva brusquement ; & tandis que deux de ses femmes s'occupoient à l'habiller à la hâte,

» cet ennemi. Vous vous tiendrez
» vous autres à la porte avec vos
» armes ; & si j'ai besoin de votre
» secours, je vous appellerai. Telle
» est ma volonté. Que personne
» de vous ne me contredise, sous
» peine de me déplaire «.

Tous les Domestiques furent étonnés de la vigoureuse resolution de leur Maîtresse. Ils ne pouvoient la concilier avec la douceur naturelle & la beauté de cette Dame. Néanmoins ils se disposerent à lui obéir. L'Hôte la conduisit à la chambre où Don Henrique étoit couché ; il en ouvrit doucement la porte, & se retira, non sans avoir quelques remords d'être la cause du tragique évenement qui se préparoit dans sa maison. La vindicative Helene s'introduisit donc dans la chambre, tenant sa lanterne d'une main, & son poignard de l'autre. Comme

elle ne connoiſſoit pas Ribagore perſonnellement, & que la haine lui en avoit fait former une affreuſe idée, elle s'attendoit, ainſi que Pſiché, à voir une eſpece de monſtre ; & elle fut fort ſurpriſe, lorſqu'à la faveur de ſa lanterne, elle apperçut un jeune Cavalier de très-bonne mine, qui, les cheveux épars ſur ſa poitrine découverte, dormoit d'un profond ſommeil. Au lieu de ſe jetter promptement ſur lui, & de plonger ſon poignard dans ſon ſein, elle ne put ſe défendre d'arrêter ſes regards ſur ce jeune Seigneur ; & plus elle le conſideroit, plus elle ſentoit chanceler ſa fermeté. Enfin l'amour trahit ſa vengeance ; & tel fut le pouvoir de l'objet qu'elle contemploit, que perdant tout à coup l'envie de ſe venger, elle oublia la mort de ſon époux. Elle devint l'eſclave de ſon meur-

trier, ſans s'embarraſſer de ce qu'en pourroient dire ſes Domeſtiques, qui attendoient à la porte une cataſtrophe ſanglante, après le courage qu'elle avoit fait éclater. Elle parcourut des yeux aſſez long-temps Don Henrique, qui ſe réveilla par hazard, & qui, voyant de la lumiere ſi près de lui ſans appercevoir la perſonne qui la portoit, craignit quelque trahiſon. Il voulut prendre ſon épée, qu'il avoit miſe en ſe couchant au chevet de ſon lit; mais la Dame s'en étant bruſquement ſaiſie, appella ſes Domeſtiques, leur ordonna d'arrêter le Comte, & de le mener au Château de Belchite, avec ordre de le renfermer dans une Tour. Ce qui fut auſſi-tôt executé avec beaucoup de violence, & l'on fit le même traitement à Melchior, qui ne s'étoit pas plus que ſon Maître, attendu à un

réveil si désagréable.

La Veuve de Don Gaspard s'étant de cette sorte assurée de l'un & de l'autre, les fit charger de fers, leur donna des Gardes, & les laissa vivre à bon compte, quoiqu'elle feignît de ne respirer que leur mort. Si l'interêt de son nouvel amour l'excitoit secretement à faire grace à Don Henrique, le soin de sa réputation demandoit du moins qu'elle cachât sa foiblesse, après avoir témoigné un desir extrême de sacrifier ce Comte aux mânes de son époux. Elle ne parloit devant ses gens que du châtiment qu'elle prétendoit lui faire souffrir; & dans le fonds elle ne songeoit qu'aux moyens de le sauver, sans faire tort à son honneur.

Il y avoit déja huit jours que Ribagore, prêt à subir le sort qu'on lui préparoit, attendoit dans sa prison qu'on lui vînt annoncer

son arrêt, quand il apprit de l'un de ses gardes, que le Roi chassoit aux environs de Belchite, avec la Princesse Leonor, & qu'ils devoient ce jour-là venir souper au Château. Ce qui leur arrivoit toutes les fois qu'ils prenoient, dans ce canton, le divertissement de la chasse. D. Henrique n'apprit point cette nouvelle avec joye; au contraire, il en conçut un mauvais présage: Si le Roi, disoit-il en lui-même, est informé de mon retour clandestin dans ses Etats, il m'en fera un crime, qu'il me pardonnera moins encore que la mort de Peralte. D. Helena ne manquera point de l'en instruire, & de lui demander justice. C'est sans doute ce qu'elle a dessein de faire, puisqu'elle a, jusqu'à ce jour, suspendu mon supplice.

D'un autre part; cette Dame n'étoit pas moins embarrassée

Elle ne sçavoit si elle devoit faire un mystere au Roi de l'emprisonnement de Ribagore. Connoissant l'humeur violente du Monarque, elle craignoit que dans son premier mouvement il ne fist trancher la tête à ce Seigneur, dès qu'il apprendroit qu'il étoit au Château; au lieu qu'en le retenant prisonnier, elle pourroit le laisser échaper quand elle jugeroit à propos de le faire; car elle vouloit absolument lui conserver la vie, en paroissant son ennemie mortelle.

Cependant le Roi & la Princesse sa fille, étant arrivés le soir au Château, donnerent mille marques d'amitié à la Veuve de Don Gaspard, laquelle de son côté n'épargna rien pour leur témoigner combien elle étoit sensible à l'honneur de les posseder chez elle. Le Roi & la Princesse Leonor, pour

faire connoître l'affection particuliere qu'ils avoient pour leur Hôtesse, resolurent de demeurer le jour suivant à Belchite, & de ne retourner à Saragoce que le surlendemain. Pendant ce temps-là, Ribagore incertain de ce qu'il deviendroit, ou plutôt n'attendant qu'une funeste fin, gémissoit dans sa prison ; & vraisemblablement sa Majesté n'auroit point entendu parler de lui, sans un incident qui arriva, & que je vais détailler.

Le Connétable d'Arragon qui accompagnoit le Roi, étant le lendemain au levé de ce Monarque, lui dit : Sire, un des Domestiques de D. Helena, vient de reveler à un des miens, qui est son ami, un secret important : Le Comte de Ribagore est prisonnier dans ce Château. Le Roi surprit de cette nouvelle, en voulut sçavoir

voir toutes les circonstances. Ce que le Connétable lui apprit en homme qui étoit ami de D. Henrique, c'est-à-dire, en excusant ce Seigneur, & en donnant tout le tort à Peralte. Heureusement pour le prisonnier, le Roi n'étoit plus alors si fort irrité contre lui. Sa Majesté avoit pris pour lui des sentimens plus doux, grace au soin que le Connétable avoit toujours eu de saisir l'occasion de le justifier.

Lorsque le Monarque fut parfaitement informé de tout ce qui s'étoit passé, il voulut avoir un entretien particulier avec D. Helena : Madame, lui dit-il, dois-je ajouter foi au rapport qu'on m'a fait ? On assure que le Comte de Ribagore est prisonnier dans votre Château. Que prétendez-vous faire de ce malheureux joüet de la fortune ? Je sçai bien qu'il doit vous paroître coupable ; mais son

crime n'eſt pas indigne de pardon.

Peralte, en fondant ſur lui l'épée à la main, le mit dans la neceſſité de faire ce qu'il fit pour conſerver ſa vie. La belle Veuve, au fond de ſon cœur, ravie d'entendre le Roi parler dans ces termes, jugea qu'elle pouvoit joüer le rôlle de Chimene, & demander la tête de Don Henrique, bien aſſurée qu'elle ne l'obtiendroit pas. Ce qu'elle fit en répandant des pleurs de commande, & avec tant d'art, qu'on eût dit qu'elle deſiroit veritablement la mort de ce Seigneur. Mais ſa Majeſté, quoique touchée des larmes de la Dame, ordonna qu'on remît en liberté le priſonnier, & qu'on le lui amenât. Ce qui fut executé dans le moment.

Le Comte, bien qu'averti du changement de ſon Maître à ſon

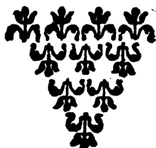
égard, ne se presenta devant lui qu'en tremblant : Rassurez-vous, Don Henrique, lui dit le Monarque, votre Roi n'est plus en colere contre vous. Il veut bien oublier le passé. Je vous rends, avec ma confiance & mon amitié, la place que vous occupiez près de moi.

Ribagore enchanté d'une reception à laquelle il ne se seroit jamais attendu, se jetta aux pieds du Roi, pour lui marquer sa reconnoissance ; mais ce Prince lui commanda de se relever ; & s'adressant à la Veuve de Peralte : D. Helena, lui dit-il, imitez-moi. J'étois irrité contre le Comte, & je viens de lui pardonner. Ne regardez plus la mort de D. Gaspard que comme un malheur qui ne doit être imputé qu'à lui-même. Faites plus : pour achever de triompher de votre ressentiment,

consentez que Ribagore devienne votre heureux époux. A ces mots, la jeune Veuve faisant semblant de se revolter contre cette proposition : Comment, Sire, s'écria-t-elle, pouvez-vous me proposer la main du meurtrier de mon mari! O Ciel! que diroient de moi les parens du défunt ? Madame, reprit le Monarque en souriant, je prends sur moi les reproches qu'ils pourront vous faire. La Princesse Leonor qui arriva sur ces entrefaites, acheva de la déterminer à ce mariage, qui se fit au Château sans éclat. Après quoi sa Majesté retourna le lendemain à Saragoce avec les nouveaux mariés, qui reprirent à la Cour le rang qu'ils y avoient tenu auparavant. Ainsi finit la nouvelle de *la Vengeance trahie par l'Amour.*

Le Curé ayant fait cette lectu-

re ; s'arrêta pour laisser aux Dames le loisir de faire leurs réfléxions sur ce qu'elles venoient d'entendre. Elles en parurent assez contentes. Mais le Baron & le Chevalier, qui n'aimoient pas les Nouvelles, demanderent des Lettres. Le Pasteur, pour les satisfaire, leur lut celle-ci.



LETTRE XII.

D'un Avocat au Conseil à une Dame de Lisieux de ses parentes.

MA COUSINE,

IL faut que je vous fasse part d'une Histoire assez singuliere, dont on me fit hier le récit, & que vous n'apprendrez pas sans plaisir. La voici.

Un vieux Marchand de la rue saint Denis, homme qui a été du monde dans sa jeunesse, s'est jetté depuis peu dans la devotion. Se voyant au bout de sa carriere, le souvenir de ses plaisirs passés commençoit à troubler son repos. Il alla voir l'autre jour son Directeur, qui est un bon Religieux de l'Ordre des Carmes Déchaussés :

Mon Reverend Pere, lui dit-il, j'ai dans le cœur un ver qui le ronge sans relâche. Mon cher Frere, lui répondit affectueusement le Moine, apprenez-moi ce qui vous fait de la peine; peut-être trouverai-je moyen de vous tranquilliser l'esprit. Je vais vous en instruire, lui dit le Marchand, & vous exposer l'état de ma conscience. Vous connoissez ma famille. Je suis veuf depuis vingt ans, & j'ai pour enfans deux filles avec trois garçons. De ces cinq enfans, il y en a deux qui ne sont pas légitimes. Je les ai eus autrefois d'une fille, dont je prenois soin secretement; & dans leur enfance j'ai si bien fait, que je les ai confondus avec les autres; de sorte qu'ils vivent tous ensemble sans avoir la moindre connoissance de ce mêlange criminel. Comme ils sont les uns & les autres, pour-

suivit-il, en âge d'être établis, & que j'ai deux cent cinquante mille francs de bien à leur laisser, je voudrois qu'ils les partageassent entre eux également.

Cela ne se peut faire, interrompit vivement le Directeur. Il n'est pas juste que les bâtards soient traités comme les légitimes, & vous n'avez qu'un parti à prendre. Declarez les deux enfans du crime, & leur donnez à chacun une legere somme pour s'établir. C'est tout ce qu'il vous est permis de faire en leur faveur. Là finit la conversation du Carme & du Bourgeois. Ce dernier s'en retournant au logis peu satisfait de son entretien avec sa Révérence, se mît à rêver lui-même aux moyens d'appaiser le trouble de sa conscience ; & il eut le bonheur d'en imaginer un qui lui parut victorieux. Il resolut de s'en servir. Si-

tôt qu'il fut rendu chez lui, il assembla ses garçons & ses filles, & leur tint ce discours :

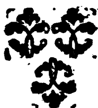
Mes chers enfans, j'ai un secret très-important pour vous & pour moi à vous réveler. Ecoutez-moi avec toute l'attention qu'il mérite. Il y a deux bâtards parmi vous : si je les fais connoître, je fais deux malheureux ; car outre la tache de bâtardise, ils ne partageront point avec les autres. Consultez-vous bien. Vous êtes dans un âge assez avancé pour connoître ce qui vous est le plus convenable. Voulez-vous qu'en nommant les trois enfans legitimes, je les rende plus riches ? ou bien aimez vous mieux en ignorant toujours quels sont les bâtards, vous contenter chacun d'un cinquiéme de mes biens ? Le fils aîné prit la parole, & répondit : Mon pere, je croi que nous sommes tous cinq du même

sentiment. Nous souhaitons que notre sort soit commun, parce que chacun de nous craint de n'être pas légitimes. Laissez-nous dans notre ignorance; & soyez là-dessus aussi discret que les meres qui, sçachant qu'il y a des bâtards dans leurs ménages, les laissent croire qu'ils sont légitimes. Les deux autres garçons, de même que les filles, furent de l'avis de l'aîné; de sorte que depuis ce temps-là, le pere a l'esprit en repos:

Je suis, ma chere Cousine, &c.

Les enfans de ce Bourgeois, dit la Comtesse, ont prit le bon parti dans cette affaire. Assurément, s'écria le Baron, & ce seroit une chose bien scandaleuse, si dans les familles où il y a plusieurs enfans, les meres faisoient connoître ceux qui sont de con-

trebande. Quel dérangement dans les maisons ! Courage, interrompit la Marquise, Monsieur le Baron est dans son élement ! Qu'il est aise quand il s'épanoüit la rate aux dépens de notre sexe ! Allons, Monsieur le Curé, ajoûta-t-elle, faites taire ce railleur. Ce que fit promptement le Pasteur, en lisant une autre dépêche.



LETTRE XIII.

D'un Cadet Gascon à son Pere, à Pezenas.

MONSIEUR MON PERE,

IL y a six mois, & plus, que je m'attends à recevoir de vous une Lettre de change qui ne vient point. Vous m'abandonnez trop à mon sçavoir faire. J'aurois bon besoin de quelques especes pour faire prendre patience à mon Aubergiste, qui commence à s'impatienter. Au reste, si je suis mal avec la fortune, je vous dirai que je suis bien avec l'Amour. Je couche en jouë une vieille Veuve qui a bien des écus. Il est vrai que j'ai pour rival un bas Normand des plus patelins ; mais, Cadedis, les Gascons ne sont pas plus sots que

les Normands. D'ailleurs j'ai sur lui l'avantage de la figure. Vous connoissez les femmes, vous sçavez que c'est la representation qui les détermine. Aussi la Mignone est-elle éprise de mon mérite, & nous sommes déja si bien ensemble, que je prétends lui faire un de ces matins une ouverture de cœur sur l'état present de mes affaires. Sandis! je veux être un fat, si je ne suis bien-tôt avec elle en communauté de biens. Adieu, notre cher Papa. Une petite Lettre de change, & comptez qu'au premier jour vous aurez un fils dans le grand monde.

J'admire la confiance de ce Cadet, s'écria la Marquise; voilà les Gascons. Il compte qu'il aura la préference sur son rival. Oüi, mais il compte peut-être sans son hôte, dit le Chevalier; un Nor-

mand patelin, vaut bien un Gascon. Tout au moins, dit le Marquis. Je me souviens d'avoir vû à Paris aux trousses d'une riche doüairiere, un Chevalier de la Garone des plus bruïans, & un Gentilhomme de Vire, le Normand l'emporta.



LETTRE XIV.

D'un homme de Lettre de Paris, à un de ses Confreres en Province.

J'Ai l'honneur de vous écrire, Monsieur, pour vous apprendre une triste nouvelle. M. l'Abbé M. . . . mon ami & le vôtre, n'est plus. Une fluxion de poitrine & les remedes de quatre Hipocrates l'ont emporté. Nous devons le regreter ; c'étoit un homme d'un grand mérite. Mais ce qui m'afflige plus que la perte de sa Machine, c'est qu'il est mort tout entier. Croiriez-vous bien qu'il n'a laissé après lui aucun ouvrage qui assure sa mémoire. Il y a un mois que je le rencontrai aux Tuilleries, où j'eus, avec lui, un entretien dont je croi devoir vous

rendre compte : Hé bien, Monsieur, lui dis-je, quand donnerez-vous enfin au Public votre Histoire de la Poësie, ce bel ouvrage que vous avez commencé il y a plus de vingt ans, & que vous retouchez encore tous les jours? Monsieur, me répondit-il, le Public ne le verra jamais. Pourquoi cela, lui repliquai-je, étonné de sa réponse? Quelle raison vous oblige à vouloir le priver d'une si belle production? Méprisez-vous l'honneur qu'un bon Livre fait à son Auteur? Au contraire, me repartit-il, j'y suis trop sensible. Un Ecrivain qui aspire à l'estime de nos Neveux, ne peut assez corriger ses Ecrits, ou pour mieux dire, il doit travailler tous les jours de sa vie, & employer le dernier à brûler tout ce qu'il a fait.

Quel sentiment! m'écriai-je à ces paroles, croyez-vous en parlant

lant ainsi, passer pour modeste? Non, répondit-il, je vous avoüerai de bonne foi que je suis aussi vain qu'un autre, & peut-être davantage. Sçavez-vous bien, poursuivit-il, ce qui m'est arrivé depuis trois semaines? Après avoir biien revû mon Histoire de la Poësie, je m'étois enfin déterminé à la mettre sous la Presse; mais un de mes amis me conseilla de la montrer auparavant à *un Erudit* qu'il me nomma, & qui veritablement est connu dans le monde litteraire pour un fort bon critique. Je suis son conseil; je la confie à cet Aristarque, qui vient chez moi huit jours après, suivi d'un crocheteur chargé de cinq ou six Volumes in folio: Monsieur, me dit-il; j'ai fait quelques remarques critiques. Vous les trouverez dans ces Livres. J'ai mis des signets qui vous les indiqueront. Je re-

merciai ce Sçavant ; & lorsqu'il fut hors de chez moi, j'examinai avec attention les endroits qu'il avoit marqués. Je l'avouë à ma honte, ils me firent connoître que je n'avois pas, à beaucoup près, fait un Livre qu'on ne pouvoit critiquer. J'en eus tant de dépit, que je jettai mon Histoire de la Poësie au feu ; & tandis que j'étois en train de brûler, j'abandonnai aux flammes tous mes papiers, en faisant serment de ne plus écrire. Au lieu d'applaudir à sa mauvaise humeur, je le blâmai : comment, lui dis-je, mon cher ami, sçavez-vous bien qu'il y a dans cette action un orgueil insupportable ? Quoi donc, prétendez-vous faire des ouvrages parfaits ? L'homme en est-il capable ? Apprenez que ceux où il y a le moins de fautes, sont les meilleurs que son esprit puisse produire.

Depuis cette conversation, je n'ai point revû Monsieur M. . . J'ai appris sa mort, & l'embrasement de ses écrits, dont quelques-uns, sans contredit, méritoient de passer à la posterité. Quelle perte pour la litterature !

Je suis, Monsieur, &c.



LETTRE XV.

D'un Garçon Barbier à son pere, Laboureur auprès de Domfront.

MON PERE,

IL y a bien des nouvelles. Mon Cousin Nicolas, après avoir été pendant près de vingt ans, Valet de M. de la Fosse, fameux Docteur en Medecine, vient de faire fortune tout d'un coup. Son Maître, qui étoit bien vieux, est mort, & lui a laissé par Testament tout son bien, au préjudice de ses parens, qu'il ne vouloit pas voir ; de sorte que le Cousin a herité de dix mille écus pour le moins. Dès que j'ai sçû que le drôle étoit devenu riche, j'ai été lui faire salamalec, suivant la coutume de

Normandie. Je lui ai conseillé d'acheter une Terre, & de s'y retirer, pour y mener une vie de Seigneur ; mais il m'a dit qu'il avoit en tête un autre dessein, & qu'il se disposoit à se faire passer Docteur en Medecine. Bon ! Cousin, lui ai-je dit, vous ne parlez pas serieusement. Est-ce qu'en servant un Medecin, vous auriais appris la Medecine ? Hé pardi, oüi, ce m'a-t-il fait. M. de la Fosse pendant soixante ans qu'il a exercé sa Profession, n'a fait que deux choses à ses Malades ; il leur a fait tirer du sang, & boire de l'eau chaude. C'étoit-là toute sa science. Est-ce que je n'en puis pas faire autant ? Nous allons donc, mon pere, avoir, s'il plaît à Dieu, un Medecin dans notre famille. Contez tout ça de bout en bour à nos parens, pour à celle fin qu'ils s'en réjoüissent. Jarnicoton ! si mon

oncle le Marêchal vivoit encore; qu'il seroit aise de voir son fils Docteur en Medecine! Adieu, cher pere, autre chose ne vous puis mander, sinon que M. Lesquipot, mon Maître, est bien content de moi. Je commence à raser fort joliment.

C'est une chose assez plaisante, s'écria la Marquise, qu'un Medecin fasse de son Valet son legataire universel. Et ce qui ne me paroît pas moins plaisant, dit le Baron, c'est de voir le fils d'un Marêchal devenir un membre de la Faculté.



LETTRE XVI.

D'un Abbé à un Académicien de Caën.

MONSIEUR,

PUiſque vous faites un Recüeil d'Hſtoriettes, vous voulez-bien que je vous en envoye une pour le groſſir. C'eſt une avanture arrivée le Lundi-gras dernier, une eſpieglerie de Laquais, un tour de Carnaval.

Un grand joüeur, nommé Clitandre, dit un matin à ſon Laquais: Romarin, va chez la Comteſſe de Sept-&-le-va, elle m'a dit que je pouvois t'envoyer chez elle chercher les cent piſtoles que je lui gagnai ſur ſa parole hier au ſoir au Pharaon. C'eſt de l'argent comp-

tant. En effet, le Laquais étant allé chez la Comtesse, toucha sur le champ la somme en beaux loüis d'or. Mais à peine les eut-il entre les mains, qu'il se mit à les regarder amoureusement ; ensuite il se dit à lui-même : Ah ! Romarin, mon ami, considere attentivement ces belles pieces. N'en es-tu pas charmé ? Que je te trouverois heureux si elles t'appartenoient ! Ne pourrois-tu point par quelque tour subtil t'en rendre le Maître ? C'est à quoi je te conseille de rêver. Il n'y manqua pas, & le Diable, toujours prêt à inspirer les fripons, lui suggera un ruse qu'il resolut de mettre en œuvre. Il ne porta point à Clitandre l'argent de la Comtesse ; il le garda toute la journée, & le soir s'étant masqué, il entra dans une maison où l'on joüoit gros jeu, & dans laquelle il sçavoit que son Maître

étoit

étoit ; & s'adressant à lui, un cornet à la main : Cent pistoles que je passe dix, lui dit-il. Cent pistoles que vous ne les passez pas, s'écria Clitandre, en tirant de sa poche une bourse où étoit cette somme. Romarin mit en même temps la sienne sur table, secoüa le cornet, & tira son coup ; mais il n'amena que six. Vous avez perdu, Masque, lui dit son Maître, cette bourse est à moi. Oh ! pour cela, oüi, Monsieur, s'écria le Laquais en ôtant son masque, elle est bien à vous assurément, puisque vous l'avez gagnée deux fois. Ah ! pendard, dit Clitandre, tu voulois m'escamoter cent pistoles. Fi donc, Monsieur, répondit Romarin, rendez-moi plus de justice. Je suis un garçon plein d'integrité. Je n'ai fait ce tour-là que pour vous divertir dans ces jours de réjoüissances ; & j'enrage de

n'avoir par gagné ; car je perds par-là l'occasion de vous faire connoître ma probité. L'honnête homme, reprit en souriant Clitandre ; si j'eusse perdu, tu aurois à bon compte emporté mes cent pistoles. Non, Monsieur, je vous le proteste, je me serois démasqué dans le moment, & je vous aurois remis les deux bourses comme un bien qu'en conscience je n'eusse pû retenir.

Voilà, Monsieur, l'avanture dont je voulois vous faire part. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira.

Je suis, &c.



LETTRE XVII.

D'un Quartenier de la Ville de Paris, à un Gentilhomme de Province de ses amis.

MONSIEUR,

VOus sçavez que naître roturier & mourir noble, ce n'est pas une chose fort extraordinaire. Moi-même, par exemple, quoique fils d'un pere qui, comme celui de Monsieur Jourdain, donnoit du drap à ses amis pour de l'argent, je compte bien sur l'honneur d'être un jour agregé à la Noblesse. Mais Monsieur Dorimon, un de nos plus riches Financiers, vient d'être ennobli d'une façon très-singuliere. C'est ce que je vais vous détailler.

Monsieur Dorimon, quoique millionnaire, n'étoit pas content. Le souvenir de son origine, qui n'est pas plus illustre que la mienne, offroit sans cesse à son esprit des images humiliantes. Il auroit voulu être Noble ; & ne l'étant pas, il ne pouvoit vivre heureux malgré ses richesses. Il n'ignoroit pas qu'il pouvoit facilement le devenir à la faveur d'une Charge ; mais il ne vouloit pas se servir de ce moyen-là pour se contenter. Il a mieux aimé profiter de l'occasion qu'il a trouvée d'entrer dans une Maison qui a trois cens ans de Noblesse. Voici comment il s'y est fourré.

Ayant découvert qu'il y avoit un Lieutenant d'Infanterie qui logeoit dans un Hôtel garni, & qui s'appelloit comme lui Dorimon ; il s'en informa particulierement. Il apprit que c'étoit un Gentil-

homme noble comme le Roi, mais que son bien ne répondoit pas à sa naissance. Le Financier ravi de cette découverte, monte un beau matin en Carrosse, & va chercher le Lieutenant à son Auberge. Il le demande, l'Officier se presente, ils se saluent fort poliment, & le Financier adresse ces paroles au Lieutenant : Monsieur, j'aurois quelque chose d'important pour vous & pour moi à vous communiquer, mais ce n'est point ici que je veux vous parler de cette affaire. Mon Carrosse est à la porte. Voulez-vous bien que je vous mene chez moi ? L'Officier y consent, le Financier le conduit à son Hôtel, & le fait monter à son Appartement. M. Dorimon le Lieutenant, traversa trois ou quatre pieces de plein-pied très-proprement meublées, & Monsieur Dorimon le Financier ou-

vrit un grand Cabinet où il le fit entrer. Ce Cabinet avoit une tapisserie assez rare, car elle étoit composée de sacs d'or & d'argent entassés les uns sur les autres, & qui s'élevant superbement jusqu'au plat-fond, presentoient à la vûë un tableau préferable à ceux de Michel-Ange, & de Raphaël.

Que dites-vous de cette tapisserie, Monsieur, dit le Financier? Seroit-elle de votre goût? Tout-à-fait, répondit le Lieutenant. Je l'aimerois mieux que les plus belles des Gobelins. Je suis ravi qu'elle vous plaise, reprit le Maître du logis; & il ne tiendra qu'à vous d'en avoir cinq ou six aulnes. Je suis prêt à vous faire ce present, si vous voulez m'en faire un autre. Vous badinez, Monsieur, dit l'Officier. Hé quel present un homme comme moi peut-il faire qui puisse égaler. . . . Connois-

ſez-vous mieux, interrompit le Financier, vous êtes plus riche que vous ne penſez. Faiſons le troc que j'ai à vous propoſer. Ecoutez-moi: Nous portons tous deux le même nom, mais nos familles ſont differentes. Vous avez de la naiſſance, & fort peu de bien; moi j'ai du bien, & point de naiſſance. Faiſons-nous part mutuellement de ce que nous avons de bon. Etant l'aîné de votre Maiſon, vous devez avoir vos Titres de Nobleſſe. Communiquez-les moi, & nous ferons travailler là-deſſus un Généalogiſte. De mon côté, je vous donnerai cent mille francs pour acheter une Terre, & encore autant pour vous mettre en équipage, & vous y aller établir. Hé bien, eſt-ce un marché fait? L'Officier demeura quelques momens incertain du parti qu'il devoit prendre,

mais la vûë de la tapisserie le détermina. Il communiqua ses Titres ; le Généalogiste y mit la main ; & depuis ce temps-là les deux Dorimon sont parents en dépit de la nature.

J'approuve assez ce troc, dit la Marquise ; une Maison qui tombe en ruine, a besoin d'être étayée. Je sçavois cette Histoire, s'écria le Baron. Il y a quatre jours qu'un Pere Capucin, qui vint en passant me demander un gîte, me la conta ; & il y ajouta une chose fort plaisante : Dorimon l'Officier, me dit-il, a un frere Cadet dans le Service. Un jour que ce Cadet dînoit à Paris dans une maison de qualité, la Maîtresse lui demanda s'il étoit parent de M. Dorimon le Financier. Non, Madame, lui répondit-il, je n'ai pas cét honneur-là, c'est mon frere.

LETTRE XVIII.

D'un Parisien à un jeune homme de ses amis en Province.

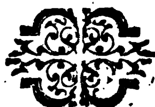
J'Ai trop d'impatience, cher ami, de vous conter une petite avanture qui arriva hier au soir à la Comedie Italienne, pour différer plus long-temps à vous la mander. Un Abbé qui avoit l'air d'un honnête homme, étoit sur le Theâtre, pêle-mêle avec des Militaires, & des Gens de Robe. Il écoutoit tranquillement la piéce qu'on representoit, quand tout-à-coup le Parterre capricieux, s'avisa de trouver mauvais qu'il fût-là. On entend aussi-tôt siffler & crier : *A bas, Monsieur l'Abbé, à bas.* Monsieur l'Abbé ne fit pas semblant de s'appercevoir que

c'étoit à lui qu'on en vouloit, & il eut la patience d'essuyer les huées des Badauts, sans perdre son sang froid. Il ne fit par-là que redoubler les sifflets & les risées, qui durerent pendant le premier Acte, après lequel notre Abbé se leva comme pour s'en aller. Le Parterre alors renouvella ses ris insolens, dans la pensée que l'Ecclesiastique n'y pouvant plus tenir, cédoit enfin à l'orage, & se disposoit à sortir ; mais il avoit bien une autre intention ; car au lieu de se retirer, il s'avança gravement sur le bord du Theâtre, & adressa ces paroles aux perturbateurs du Spectacle : *Messieurs, ne trouvez point mauvais que je sois sur le Theâtre : depuis qu'on m'a volé une Montre d'or en votre compagnie, j'aime mieux qu'il m'en coûte quatre francs, que d'être avec vous.* A ces mots, les huées se

changerent en applaudissemens, la Salle retentit de battemens de mains. L'Abbé alla reprendre sa place, & le Parterre se trouva sot.

Cette Lettre fit bien rire les Dames & les Cavaliers, qui jugerent que l'Abbé qui avoit parlé de cette sorte au Parterre, devoit être un homme d'esprit. Messieurs, dit alors le Lecteur, en prenant un fort gros paquet qu'il avoit mis à part, voici un Manuscrit qui sera, je croi, pour vous du fruit nouveau. Qu'est-ce que c'est donc que ce Manuscrit, dit le Marquis? Ce sont, répondit le Curé, des Lettres Grecques & Galantes, qui ont été nouvellement traduites en François. Si vous souhaitez d'en sçavoir davantage, ajouta-t-il, je n'ai qu'à vous lire une Lettre qui est à la tête du Ma-

nuſcrit ; elle vous inſtruira parfaitement de ce qu'il contient. Liſez, liſez, s'écria la Comteſſe : Voyons cette Lettre.



LETTRE XIX.

D'un vieil Auteur de Paris à une Dame d'Evreux de ses amies.

VOus sçavez, Madame, que j'ai toujours fait gloire de vous consulter sur mes ouvrages, avant que de les mettre au jour, & j'en fais un aveu public ; vous m'avez souvent donné des conseils, dont je me suis fort bien trouvé, ce qui ne doit surprendre personne. Vous avez beaucoup de délicatesse, d'esprit & de goût, & votre approbation est ordinairement suivie de celle du Public. J'espere que vous voudrez bien encore avoir la bonté de me mander votre sentiment sur le Manuscrit que je prends la liberté de vous envoyer. C'est une tradu-

Lettres. Sçachons un peu comme on faisoit l'amour de son tems. On s'en acquittoit aussi bien qu'à present, dit le Curé, vous en pourrez juger par la premiere Lettre de cet Auteur, qui écrit à un de ses amis, & lui fait le portrait de sa Maîtresse.

Fin de la premiere Partie.

LA
VALISE
TROUVÉE.

SECONDE PARTIE.



M. DCC. XL.



LES LETTRES D'ARISTENETE.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIERE.

ARISTENETE A PHILOCALUS.

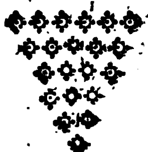
LA Nature, mon cher Philocalus, a pris plaisir à former ma Maîtresse. Laïs pourroit paroître sans honte parmi les Graces; ses yeux portent d'inévitables coups, & il n'y a point de cœur qui ne se rende à ses premiers regards. Quand les Peintres veulent representer Helene ou Psiché, ils empruntent les traits de ma Laïs. Je défierois Momus de

lui trouver le moindre défaut. Eh ! en a-t-elle, grands Dieux ! non, c'est la vivante image de Vénus. O Vénus, adorable Déesse, vous qui m'avez donné une Maîtresse si parfaite, par quelle action ai-je donc mérité que vous me fissiez cet honneur. Ce n'est point moi qui vous ai préferée à Junon & à Pallas. Comment pourrai-je reconnoître un si grand bienfait? Tous ceux qui voyent Laïs, l'admirent ; & je supplie les Dieux de vouloir empêcher que l'envie des autres femmes, & la malice de ses ennemis ne lui soient funestes. Les Vieillards même, malgré la glace de leur âge, en sont touchés, & ils se ressouviennent en la regardant, des folies agréables que l'amour autrefois leur a fait faire. O Ciel ! disent-ils en la considerant, pourquoi ne voyoit-on pas dans notre

temps des personnes aussi belles ? ou pourquoi ne sommes-nous pas encore dans la saison ? Enfin il ne faut pas s'étonner si tous les Grecs parlent avantageusement de ma Laïs, puisque les muets même la montrent au doigt, & font voir par leurs gestes qu'ils en sont enchantés. Ah, Laïs! divine Laïs! tout ce que je puis dire de votre mérite, ne sçauroit que foiblement l'exprimer. J'ai peut-être trop souvent repeté votre nom ; mais l'amour que j'ai pour vous, fait que je prends plaisir à le prononcer.

Les Dames furent si bien affectées de cette Lettre, qu'elles témoignerent un desir extrême d'entendre lire les autres, ne doutant pas, disoient-elles, qu'il n'y en eût de fort jolies : continuez, Monsieur le Curé, dit la Marquise au

Lecteur ; Aristenete me paroît un Auteur galant & poli ; & le cœur me dit que ses Lettres vont nous faire plaisir. Le Pasteur aussitôt en poursuivit ainsi la lecture.



LETTRE II.

PHILOPLATANUS A ANTHOCOME.

VOus attendez de moi, j'en suis sûr, un détail de la partie que je fis l'autre jour avec la belle Limona. Je vais remplir votre attente. Nous allâmes tous deux nous promener dans un Jardin qu'on peut appeller *le séjour des plaisirs*. La Nature y fait briller tout ce qu'elle a de plus admirable. On y voit au milieu un Plasne dont le feüillage épais fait une ombre fort agréable; & il y souffle un petit vent qui donne un air frais en Eté. Après nous être promenés quelque temps, nous nous assîmes sur le gazon, dans un endroit où nous étions environnés d'arbres

fruitiers, & de fleurs qui répandoient de toutes parts une odeur délicieuse. Il s'élevoit près de nous un Cyprès, qu'un long rameau de vigne tenoit étroitement embrassé. Nous apperçûmes des muscats, dont le jaune ambré nous invitoit à les cueillir. Nous remarquâmes des grapes qui commençoient d'entrer en maturité, & d'autres qui étoient encore vertes. Outre que les zéphirs nous faisoient respirer un air des plus doux, & emportoient une partie des odeurs des arbres & des fleurs, le chant des Cigales & des Rossignols, & le ramage de mille autres oiseaux attiroient notre attention, & sembloient nous inviter à demeurer toûjours dans ce Jardin. Je croi voir encore ces petits oiseaux, les uns se rouler sur la fougere, les autres se baigner dans un ruisseau qui rouloit au-

tour de nous. Ses eaux transparentes sur un gazon émaillé de toutes sortes de fleurs : celui-ci sécouë une aîle qu'il vient de moüiller ; celui-là cherche au bord de l'eau quelque chose qu'il puisse emporter. Imaginez-vous que charmés l'un & l'autre, Limona & moi, nous n'osions parler de peur de les effaroucher, & de troubler un spectacle si amusant. Je ne sçai si vous concevez le plaisir que nous prenions ; mais je n'ai pas tout dit : Je fis uue couronne de fleurs pour Limona, & j'eus avec cette charmante personne un entretien que je n'oublierai jamais. Je vous exhorte, mon cher, à suivre mon exemple ; allez vous promener dans ce beau Jardin, avec votre bonne amie Myrtala, vous y goûterez mille innocens plaisirs.

La promenade de Philoplatas

nus, dit le Baron, reſſemble beaucoup à nos parties de Guinguette. Il eſt vrai, s'écria le Chevalier; mais lorſqu'un Amant François eſt à la Guinguette avec ſa Maîtreſſe, ils ne s'amuſent guére tous deux à prêter l'oreille au chant des Cigales. O, s'il vous plaît, Meſſieurs, interrompit la Comteſſe, taiſez-vous l'un & l'autre, vous n'êtes que des libertins.



LETTRE

LETTRE III.

PARTHENIS A HARPEDONA.

AH ! ma chere Harpedona, j'aime ; ma passion m'entraîne, & rien n'en sçauroit rallentir l'ardeur. Mon Amant a tout ce qui peut donner du prix à un jeune homme : quand il chante on est charmé de sa voix, & il touche le Luth avec une délicatesse surprenante. Achille n'avoit pas plus de mérite qu'il en a ; & ce fameux concurrent de Chiron, n'a jamais mieux joüé que lui de toutes sortes d'Instrumens. Peut-on le voir & ne l'aimer pas ? cela me paroît impossible. Il ne sçait point encore les favorables sentimens que j'ai pour lui, parce qu'il ne m'a point encore entretenuë. Je me

trouble quand je le vois, je crains, je soupire, & sa vûe me cause du plaisir & de la douleur. Hélas! je ne sçai comment cela se fait, quelquefois j'éprouve de mortels ennuis; malgré-moi je verse des larmes, & j'ai mille inquiétudes. Je sens que c'est l'amour qui m'enflame, & que rien n'en peut diminuer la violence. Amour! faut-il que tous les cœurs te rendent un tribut; & personne n'est-il excepté de cette loi commune? Que ne te contentes-tu des soûpirs de ceux qui te consacrent toute leur vie? Pourquoi viens-tu tirannifer un jeune cœur qui n'a pas la liberté de s'abandonner au doux penchant que tu lui donnes? En effet, ma chere Amie, je suis comme une captive, je ne sors jamais sans être accompagnée de quelque Argus, qui a toujours l'œil sur moi, & je ne fais pas une

démarche qui ne soit observée. Heureuse la fille qui peut vivre sans amour, & dont l'esprit n'est occupé que des ouvrages innocens à quoi ses mains sont employées ! J'ai honte de me voir dans l'état où je me trouve. Je renferme en mon sein une malheureuse flamme que je n'ose découvrir à personne ; je me défie de mes filles ; je ne sçai à quoi me résoudre ; je ne vois rien qui puisse me soulager.

Mon Amant, d'un autre côté, m'assiége, & continue de me donner toutes les marques d'une passion violente. Les airs qu'il chante, & les paroles de ses Chansons, expriment si bien, & d'une maniere si touchante, le desespoir où il est de ne me pouvoir parler, que je ne sçai ce que je dois faire pour me tirer de cet embarras. Je n'ai jamais aimé, & j'ignore les ruses

LETTRE IV.

DIONYSIODORE à l'inconstante AMPELIDES.

AUx dépens de votre gloire, au mépris de tous les soins que je vous ai rendus, éblouïe par de fausses apparences; ah, volage, vous m'avez donc abandonné! Mais, hélas! qu'avez-vous fait? Sçavez-vous les malheurs que vous assemblez sur vous? Je crains que les Dieux ennemis du parjure, ne vous punissent d'avoir violé vos sermens. Je tremble pour vous, ingrate. Oüi, quoique vous n'ayez plus pour moi que de l'indifference, mon cœur l'interesse encore pour vous; & je souhaite que le Ciel ne veüille pas me venger. Si je n'ai pû vous rendre fidelle, je

ne m'en prends qu'à mon malheureux sort ; & malgré votre injustice, je ne cesserai point de prier les Immortels de vous pardonner les maux que vous me faites souffrir. Quelques ennuis que votre perte me cause, je demande aux Dieux qu'ils vous préservent des malheurs attachés au parjure. O Jupiter ! quel Amant mérita moins que moi une destinée si rigoureuse !

Ah, quel Jocrisse, s'écria le Chevalier ! quel animal que ce Dionysiodore ! Je le trouve encore plus fade que le vieux Commandeur qui aimoit la Maîtresse de la Violette. Je pense tout autrement que M. le Chevalier, dit la Marquise. Je suis charmée du caractere de cet Amant Grec. C'est de cette maniere qu'un Cavalier amoureux que sa Maîtresse

abandonne, doit se plaindre d'elle. Madame la Comtesse n'est-elle pas de mon sentiment? Pardonnez-moi, répondit cette Dame; il faut toujours qu'un Amant se montre soumis & respectueux. Cela produit souvent un bon effet: la Belle touchée d'une plainte tendre, rentre en elle-même, & se raccommode avec lui.



LETTRE V.

PHILOPINAX A CHROMATION.

VOus aurez de la peine à croire ce que je vais vous dire, & cependant rien n'eſt plus veritable. Après m'être formé l'idée d'une belle fille, j'ai travaillé ſur cette idée avec toute l'habileté dont je ſuis capable ; & le portrait que j'en ai fait, m'a paru ſi charmant, que j'en ſuis devenu amoureux. Oüi, mon ami, c'eſt un fait conſtant. Cette peinture a excité dans mon ame les mêmes mouvemens qu'auroit pû produire une beauté animée. Ce n'eſt point Vénus qui a cauſé le deſordre où je me trouve, c'eſt l'ouvrage de mon Art, c'eſt ma propre main qui m'a percé le cœur. Hélas!

pour mon malheur, je ne suis que trop habile. Si j'eusse fait un Tableau moins ravissant, il n'auroit pas fait sur moi de si éttanges impressions. On admira le Portrait en me plaignant dans mon infortune. Mais n'a-t-on jamais vû de passion aussi bizarre que la mienne? Narcisse en se regardant dans une Fontaine, ne fut-il pas enchanté de sa propre image? Je suis plus heureux que lui, car il ne se voyoit plus quand il troubloit l'eau, & moi, je vois toujours l'objet de mon amour. Je puis le toucher sans qu'il disparoisse. Je vois une belle fille qui me sourit agréablement, & qui semble me vouloir parler. J'ai souvent été assez fou pour m'imaginer qu'elle répondoit aux discours que je lui adressois. Combien de fois l'ai-je entretenuë de la violence de mes feux; mais j'avois beau l'appro-

cher de mon sein ; au lieu de me soulager, je sentois qu'elle redoubloit ma flâme. Elle a la plus belle bouche du monde ; quel dommage qu'elle ne rende pas les baisers qu'on lui donne. Elle est toujours muette. Si je pleure, elle voit couler mes larmes d'un visage riant. Toujours insensible à ma douleur, comme à ma joye, elle me fait pousser de vains soupirs. Petits Amours, c'est à vous que je m'adresse ; vous devriez l'animer, pour achever mon ouvrage, pour satisfaire ma passion, & pour la gloire de votre Empire !

Qu'un homme, dit la Marquise, devienne amoureux d'une belle femme en voyant son Portrait, la chose me semble fort possible ; mais je ne comprends pas qu'il puisse concevoir un fol amour pour son Portrait même, pour de-

la toile & des couleurs. Madame, s'écria le Chevalier, vous ne faites pas réfléxion que le Seigneur Philopinax est un Peintre, & par consequent un homme qui a l'imagination assez forte pour s'entêter follement d'une fille de son pinceau. Le Chevalier a raison, dit le Marquis, un Peintre peut être capable d'une pareille extravagance.



LETTRE VI.

ERATOCLEA A DIONYSIDUS.

JE ne sçai si vous avez entendu parler de Cydipe, dont la beauté fut l'admiration de son Siécle. Ses traits étoient si piquans, qu'on ne voyoit, en la regardant, que des Amours & des Graces, & Vénus ne lui refusa que sa ceinture. Vous jugez bien qu'une fille de ce mérite ne manqua pas d'Amans; mais parmi ceux qui se disputoient son cœur, brilloit principalement un jeune homme appellé Acontius, que le Ciel sembloit avoir fait pour elle. Toutes les belles qualités qui sont dispersées dans les hommes, paroissoient rassemblées dans celui-là. Quand il alloit à ses exercices, tout le

monde prénoit plaisir à le voir. Il étoit naturellement si timide, qu'il n'osoit déclarer sa passion à Cydipe, de peur de lui déplaire, en précipitant un aveu qui devoit décider de son bonheur ou de son malheur. L'Amour qui avoit entrepris de le rendre heureux, lui inspira un dessein assez bizarre : Acontius alla cueillir dans le Jardin de Vénus, le plus beau citron qu'il put trouver, & autour duquel il écrivit les paroles que je vous dirai dans la suite. Après quoi il courut au Temple de Diane où étoit sa Maîtresse. Il s'approcha d'elle, & roula le citron fort adroitement jusqu'à ses pieds. Une des filles de Cydipe l'ayant apperçu, le prit, dans la pensée que quelqu'une de ses Compagnes l'avoit laissé tomber par hazard. Ce fruit, dit-elle en le ramassant, ne seroit-il pas misté:

rieux ? Que veulent dire ces lettres ? Voilà, Madame, poursuivit-elle en le presentant à Cydipe, le plus beau Citron que j'aye vû de ma vie. Cydipe admira la beauté de ce fruit fatal, & lut à haute voix ces mots qui étoient écrits autour : *Je jure par Diane que je me marirai à Acontius.* Elle se troubla en achevant ces paroles ; & il parut sur ses jouës un incarnat qui charma tout le monde. Cette chaste fille eut honte d'avoir, sans y penser, fait un serment, & prononcé le mot de *mariage*, qui fait ordinairement rougir les filles vertueuses. Elle se plaignit à Diane en désavoüant le serment qui venoit de lui échaper, & en implorant son assistance. La Déesse l'écouta, & promit de la sauver des poursuites d'Acontius.

Que devint cet Amant, lors-

qu'il vit que Diane s'oppofoit à fon bonheur ? Il eft auffi difficile d'exprimer le defefpoir d'un homme amoureux, que de décrire la violence d'une tempête. Qu'il paffa de triftes nuits ! Son teint perdit fa couleur, & il tomba dans une melancolie qui avoit quelque chofe de funefte. Il évitoit fon pere, de peur d'être obligé de lui découvrir un mal qu'il croyoit fans remede, & il étoit prefque toujours à la campagne. Ce qui fit croire aux femmes qu'il n'aimoit que l'Agriculture ; mais les plaifirs champêtres n'avoient aucuns charmes pour lui. Les Hêtres & les Pins l'arrêtoient pourtant quelquefois ; & fous leur feüillage il pleuroit fes ennuis. Un jour s'adreffant à ces arbres, il leur parla de cette forte : Plût au Ciel que vous fuffiez fenfibles, & que vous euffiez l'ufage de la parole,

parole, je vous conjurerois de repeter à tous momens, que ma Cydipe est la personne du monde la plus parfaite. Ah! que ne puisje graver sur vos écorces, qu'il me sera permis de lui dire un jour: Ma chere Cydipe, vous n'êtes pas moins fidelle à vos promesses, que vous êtes belle. Vous n'avez point violé vos sermens. Que Diane, moins contraire à mon amour, ne vous punisse pas de m'avoir rendu heureux! Mais que fais-je, miserable? au lieu de vous faire craindre la colere de cette Déesse, je dois plûtôt vous dire qu'elle est la vengeresse des sermens violés. Au reste, s'il faut punir quelqu'un, ce n'est point vous; c'est le malheureux qui vous a fait faire un parjure. O vous, chers arbres! qui donnez un sûr asyle aux oiseaux amoureux, n'y a-t-il que vous dans la Nature qui ne sen-

tiez point le penchant de l'amour ? Ce Ciprès aime peut-être ce Pin ; cet arbre peut en aimer un autre ; mais, non, je jure par Jupiter, que je ne le croi pas ; car enfin, ne perdriez-vous que vos feüilles ? vous n'en seriez pas quittes pour cela. L'Amour ne se contenteroit pas de vous les ôter, il pénétreroit jusqu'à vôtre tronc, & vos racines ; & vous ressentiriez d'une maniere plus rigoureuse son tirannique pouvoir. C'étoient-là les discours ordinaires d'Acontius, qui souffrant comme une ame condamnée par Minos à d'éternels supplices, attendoit la mort avec une patience que le Ciel, sans doute, lui inspiroit.

D'un autre côté, on préparoit les nôces de Cydipe, avec un autre qu'Acontius ; & devant la porte de la maison nuptiale, on voyoit

une troupe de jeunes filles assemblées, pour chanter le bonheur de cet Amant. Mais à peine eut-on commencé à se réjoüir, qu'on se trouva réduit à verser des larmes. Cydipe, tout-à-coup, se sent saisir d'un mal violent, dont on ignore la cause ; elle perd l'usage de la voix ; & son pous sans mouvement fait craindre pour sa vie. On croit qu'on va changer l'appareil des nôces, en celui des funerailles. Cydipe, toutefois, revient de sa foiblesse ; & reprend ses forces aussi promptement qu'elle les avoit perduës. On veut recommencer les réjoüissances ; elle retombe dans le même état. Son pere explique ces accidens, comme un ordre secret des Dieux qui s'opposent à cet hymen. Il envoye consulter Apollon, qui révele tout le mistere ; l'amour d'Acontius, le citron, le serment

de Cydipe, & la colere de Diane ; ajoûtant qu'il falloit que le serment fût gardé. D'ailleurs, dit Apollon, quand vous unirez Acontius & Cydipe, vous ne mêlerez pas le plomb avec l'or, mais l'or avec l'or.

Cet Oracle fut exactement suivi. Acontius se presenta devant Cydipe, qui, après l'avoir attentivement consideré, ne fut point fâchée d'être obligée d'accomplir sa promesse. Et sans differer on proceda à la célebration du mariage, qui ne fut pas menacé de la colere des Dieux. La mariée n'eut point de vapeurs apoplectiques, & se porta le mieux du monde. Les filles recommencerent à chanter, & leurs concerts ne furent plus troublés. Les deux Epoux étoient si satisfaits, qu'ils n'auroient pas voulu changer de destinée pour tout l'or de Midas.

Les réjoüissances de ce mariage furent magnifiques ; on alluma une infinité de torches, & l'on brûla beaucoup d'encens. Jamais union ne fut plus parfaite, que celle de Cydipe & d'Acontius.

La Marquise & la Comtesse applaudirent à cette Lettre. Elles y trouvoient un caractere de galanterie, qui leur plaisoit fort, & qui ne leur donnoit pas peu d'envie d'entendre les autres Lettres d'Aristenete.



LETTRE VII.

PHILOSTRATE A EVAGORA.

UNe femme aimoit éperduëment un jeune homme, & n'avoit pas de plus grand plaisir que celui de le voir ou d'en entendre parler : Que penses-tu de mon Amant, disoit-elle un jour à sa Suivante ? pour moi, je te l'avouërai, je le trouve incomparable ; mais l'amour que j'ai pour lui m'aveugle peut-être, & m'empêche de remarquer ses défauts. Parles-moi franchement. Quand les femmes le voyent passer, comment en sont-elles affectées ? Ne disent-elles pas qu'il est bien fait ? Leur paroît-il enfin tel qu'il me paroît à moi ? La Suivante qui ne vouloit pas déplaire à sa Maîtresse, &

qui naturellement étoit fort flateuse, lui répondit : Madame, j'atteste ici Diane, que j'ai entendu parler de lui à mille femmes ; elles en sont aussi folles que vous. Regardez, disent-elles, ce jeune homme, qu'il est beau ! Qu'il se met bien, & qu'il a bon air ! C'est comme lui, & non comme Alcibiade, qu'on auroit dû peindre Mercure. Quels yeux ! quelle taille ! Cette aimable fiereté, & ce port majestueux m'enchantent. Il n'a point encore de barbe. Qu'une femme seroit heureuse de pouvoir s'attacher un pareil Amant ! Que vous dirai-je, Madame, ajoûta la Soubrette, toutes les femmes vous le voyent avec envie, mais vous les valez bien ; & si vous entendiez l'éloge que les hommes font de votre mérite, vous verriez qu'ils n'envient pas moins le sort de votre

Amant, que les femmes envient le vôtre. Jugez du plaisir que ces paroles firent à la Dame amoureuse. Elle changea plus d'une fois de couleur. Elle se crut aimée du plus aimable des galans, & elle s'en estima davantage; car la vanité est si naturelle aux femmes, qu'il suffit de leur dire par politesse qu'elles sont charmantes, pour le leur persuader pour toujours.



LETTRE

LETTRE VIII.

EUTICOBULUS A ACESTODORUS.

UN Vieillard nommé Policlès, élevoit chez lui une jeune fille, dans le dessein de l'épouser. Cariclès son fils unique, quoiqu'à peine parvenu à sa quinziéme année, conçut pour cette fille une passion violente, & s'y abandonna ; mais par respect pour son pere, il condamna son amour à un éternel silence. La contrainte qu'il s'imposoit, le changea de façon que Policlès, ignorant la cause de ce changement, souffroit à le voir dans cet état. Il fit venir Panucius, le plus fameux Médecin qui fût alors, & lui dit : Docteur, je n'ai qu'un fils, que j'aime avec la derniere tendresse. Il est atteint

d'un mal qui le consume à vûë d'œil. Faut-il donc que je le perde dans le printemps de son âge? Employez, de grace, tout le pouvoir de votre Art, pour prévenir ce malheur. Vous qui voyez le corps d'un malade, comme dans un miroir, apprenez-moi ce qu'il a, & n'épargnez rien pour le tirer de la situation languissante où il est depuis quelque temps. Là-dessus Panucius tâta le pous de Chariclès, observa le mouvement de ses yeux, & n'y découvrant point la cause du mal, il ne sçavoit que penser. Il alloit dire, sans doute, quelque impertinence, lorsque la fortune le secourut. La Maîtresse de Policlès passa dans ce moment devant le malade, qui se troubla dès qu'il la vit. L'émotion où cette vûë mit son pous, & ses yeux, par leur desordre, firent soupçonner au Medecin que l'amour

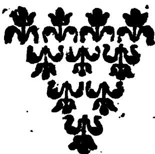
pouvoit avoir part à la maladie de ce jeune homme. Le Docteur, ravi de cette découverte, qu'il devoit plûtôt au hazard, qu'aux lumieres de son Art, ne fit pas semblant d'avoir fait cette observation; & pour s'assûrer parfaitement de la verité, il fit passer, comme en revûe, devant le malade, plusieurs filles, & tandis qu'elles passoient, il avoit les yeux attachés sur Chariclès, qui ne lui parut se troubler qu'à la vûe de la Maîtresse du Vieillard. Notre Médecin ne doutant plus qu'il ne fût au fait, sortit, sous prétexte d'aller préparer les remedes convenables, promettant de revenir le lendemain, & de guérir radicalement le malade.

On attendoit tout d'un si habile homme, qui revint le jour suivant. Le pere le reçut le plus gracieusement du monde, en l'ap-

pellant le liberateur de son fils ; mais Panucius, au lieu de répondre à ses politesses, fit toutes les démonstrations d'un homme en colere, & declara brusquement que la maladie de Chariclès étoit incurable. Policlès étonné, le pria de lui dire, pourquoi il désesperoit de la guérison de son fils. Comment, répondit le Docteur d'un air irrité ! votre fils a un mal contre lequel toute la Médecine n'a point de remede. Il a vû par hazard ma femme, qui est jeune & jolie, & il en est devenu amoureux. Le pere ne consulta que la tendresse qu'il avoit pour Chariclès, embrassa le Médecin, se jetta même à ses pieds, & le conjura d'avoir pitié de l'appui de sa vieillesse, en lui disant, la larme à l'œil, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût capable de faire pour un fils qu'il aimoit : que s'il vouloit permettre que sa

femme. . . . Je suis votre serviteur ; interrompit, Panucius, feignant d'être offensé de la proposition qu'on alloit lui faire ; pouvez-vous demander à un homme de ma profession, à un homme d'honneur, qu'il trafique avec vous de la vertu de son épouse ? D'ailleurs, quand ce ne seroit pas une chose honteuse pour moi, je ne pourrois jamais me résoudre à partager avec un autre, une femme que j'aime passionnément. Parlons de bonne foi, poursuivit-il, quelque amitié qu'on ait pour un homme, peut-on être capable d'un pareil partage ? Mettez-vous à ma place : si Chariclès aimoit votre Maîtresse, & qu'il n'y eût pas d'autre moyen de le sauver, qu'en la lui cedant ; feriez-vous ce grand sacrifice ? Je le ferois de tout mon cœur, s'écria le Vieillard. Plût aux Immortels que cela

fût. Hé bien, reprit le Médecin; cessez donc de craindre pour votre fils. Il aime votre Maîtresse, & c'est-là tout son mal. S'il vous sembloit raisonnable que je partageasse ma femme avec lui pour le guérir, je croi qu'il est bien plus juste de lui céder votre Maîtresse. Policlès, après avoir balancé quelque temps, se rendit aux raisons du Docteur.



LETTRE IX.

XENOPITHÈS A DEMARCHUS.

DAphné eſt la plus cruelle perſonne qui fût jamais. Son humeur eſt inſupportable. De toutes les Belles que j'ai ſervies, il n'y en a point dont j'aye ſujet de me plaindre comme de Daphné. Je me ſuis piqué de conſtance, tant que je n'ai eu que de la fierté à combattre ; mais enfin les caprices de Daphné ont fatigué mon amour. Que Zenopithès l'adore, je laiſſe un champ libre à ſes ſoupirs ; qu'il eſſaye d'attendrir l'inhumaine ; qu'il ſouffre ſans ſe plaindre toutes ſes bizarreries, encore une fois, je ne puis comprendre l'humeur de Daphné. Elle recevra bien un homme qui

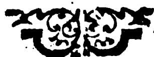
lui plaira, & lui fera même des avances ; mais si cet homme en devient amoureux, elle change de conduite, & n'a plus que du mépris pour lui. Les soins assidus, les paroles flatteuses ne gagnent rien sur son cœur. Il est insensible aux plaintes & aux soupirs. C'est un esprit que la raison ne gouverne point. Si elle rit, ce n'est jamais de bon cœur. Je ne pus m'empêcher de lui dire l'autre jour : Pourquoi, Madame, vous rider le front, puisque vous êtes belle ? Pourquoi faites-vous des grimaces ? Quand vous prenez un visage terrible, croyez-vous en être plus jolie ? Remontrances inutiles ! tout ce que je lui dis, ne fait aucune impression sur elle. C'en est trop, tout m'exhorte à rompre un engagement incompatible avec mon repos. Cependant, si cette capricieuse pouvoit se corriger, je sens

que j'oublierois facilement les maux qu'elle m'a fait souffrir. Quoiqu'il en soit, allons jusqu'au bout ; ma gloire est interessée à m'en faire aimer. Opposons à sa cruauté une constance inébranlable ; l'eau perce insensiblement le rocher le plus dur. Poussons donc des soupirs sur nouveaux frais, & redoublons nos soins. Ah ! si je puis une fois la rendre attentive à mes discours, peut être aurai-je l'avantage de pouvoir lui reprocher quelques mouvemens tendres, que j'aurai excités dans son ame. Quoique cette entreprise soit difficile à executer, ma perseverance peut en venir à bout. L'Amour se plaît à rencontrer des obstacles. Il veut quelquefois qu'on attaque long-tems un cœur, avant que l'on puisse le surprendre. Plus la possession en a coûté de peines, plus elle est charmante.

honnête homme, s'il est sexagenaire, eût-il tous les trésors de Tantale, seroit pour vous un objet de mépris & d'horreur ; & un jeune Galant beau & bien fait ne sçauroit vous déplaire. La jeunesse enfin est accompagnée d'un je ne sçai quoi qui vous charme. Vous honorez de votre estime tous les Adolescens qui vont chez vous : vous donnez à leurs défauts des noms favorables. Ce petit homme, dites-vous, est d'une taille commune, mais bien prise. Ce Noir, est un brunet qui vous paroît avoir une beauté mâle. Les Blondins, vous les appellez les fils des Dieux ; & ceux de vos soupirans qui sont pâles & défaits, vous dites qu'ils sont les plus amoureux. En un mot, pourvû que vos Amans soient jeunes, vous ne manquez point de raisons pour les conserver. Tels sont, à

peu près, les yvrognes; quelque vin que vous leur donniez, ils s'en accommoderont, parce que c'est du vin.

J'ai connu une Coquette de ce caractere-là, dit la Comtesse; tout Jouvenceau qui lui presentoit ses hommages, étoit sûr d'être mis sur la liste de ses adorateurs, quelque mal-fait qu'il pût être; au lieu qu'innaccessible aux Galans surannés, elle rejettoit leurs vœux & leurs présens.



LETTRE XI.

APHRODISIUS A LYSIMACHUS.

ON a raison de dire que tout est possible à l'Amour ; il n'y a point d'entreprise dont il ne puisse venir à bout. On l'a vû à la tête des Armées, montrer un courage intrépide, & remporter des victoires, désarmer de fiers Conquerans, réconcilier de mortels ennemis. Combien a-t-il rendu de Heros, infideles à leur gloire, qu'il a confondu de vastes projets. Mars a cedé à sa puissance. Enfin l'Amour est le plus puissant & le plus redoutable des Dieux. C'est ce que je vais vous prouver par un bel exemple.

Il y avoit long-temps que Milete & Myus étoient en guerre

ensemble ; tout commerce étoit interdit entre ces deux Villes. Il y avoit pourtant entre elles une suspension d'Armes qui duroit un certain temps, pendant lequel les peuples de Myus pouvoient librement aller à Milete, pour y célébrer la Fête de Diane. Vénus eut pitié de l'état déplorable où la guerre réduisoit ces deux Peuples, & resolut de les remettre en bonne intelligence. Pour y parvenir, voici le moyen que cette Déesse employa : Une jeune fille d'une beauté extraordinaire, appellée Pierria, vint à Milete avec ceux de Myus : le Seigneur de Milete ne l'eut pas plûtôt aperçuë parmi les femmes qui étoient au Temple avec elle, qu'il en fût épris. Il voulut, par curiosité, l'entretenir ; & comme elle avoit, outre ces traits qui frappent dans une belle personne, un esprit en-

gageant, & des manieres modestes, il en fut charmé. Il ne pouvoit se lasser de la regarder, & de l'entendre ; & quoiqu'elle fist ou voulût dire, c'étoient des graces par tout, & toujours de nouveau un je ne sçai quoi qui la faisoit trouver toute aimable. De son côté, le Seigneur de Milete étoit un homme de bonne mine, & qui faisoit toutes choses de bonne grace. Il s'attacha, tant que dura la Fête, à se rendre agréable à la belle Pierria, qui ne fut point insensible aux marques d'amour qu'il lui donna. Car enfin, Vénus, pour ne pas faire les choses imparfaitement, rendit le cœur de cette fille aussi tendre que celui de son Amant. Il s'en aperçut, & cette remarque l'enchanta. Il crut que rien n'approchoit de son bonheur: » Charmante Pierria, dit-il un jour dans un entretien qu'il eut avec elle

elle; « est-il possible que vous ré-
» pondiez aux sentimens que vous
» m'avez inspirés ? Que puis-je fai-
» re pour reconnoître une si pré-
» cieuse faveur ? Parlez, au nom
» des Dieux, demandez-moi ce
» que vous voudrez, & soyez as-
» surée de l'obtenir ». Pierria, le
croiriez-vous, au lieu de lui de-
mander qu'il l'associât à son rang,
au lieu de se servir du pouvoir que
l'amour lui donnoit sur sa con-
quête, pour se faire un établisse-
ment considerable; méprisant les
richesses, les grandeurs, & tout
ce qui flatte le plus l'ambition &
la vanité des femmes, ne songea
qu'au bien de sa Patrie: « Ah! Sei-
» gneur, répondit-elle d'un air mo-
» deste, puis-je vous demander,
» qu'il soit permis à toute ma fa-
» mille, & à moi, de venir libre-
» ment dans cette Ville, quand il
» nous plaira ». Le Seigneur com-

prit par-là qu'elle desiroit que la paix se fist entre Milete & Myus. Il jura qu'elle se feroit ; & ce serment, heureux ouvrage de l'Amour, fut plus inviolable que s'il eût été fait aux pieds des Autels, à la face des Dieux. Cette paix, dont Pierria eut tout l'honneur, prouve que deux beaux yeux sçavent mieux persuader que toute l'éloquence de Nestor. Les plus habiles Orateurs de l'une & l'autre Ville, s'étoient souvent assemblés infructueusement pour conclure la paix. La gloire en étoit reservée à la seule Pierria. De-là vient que les femmes Ioniennes disent ordinairement : Plaise au Ciel que mon Epoux ait autant de consideration pour moi, que le Seigneur de Milete en eut pour la belle Pierria.

LETTRE XII.

EUPHRONIE A THELXINOE.

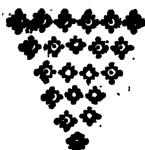
JUnon vient de regarder Melissaria favorablement. Ce n'est plus cette Coquette qui vivoit dans le libertinage ; la vertu regle à present ses mœurs, & sa conduite est très-reguliere. Sa mere se voyant sans bien, négligea son éducation ; ce qui fut cause que Melissaria, dès sa plus tendre jeunesse, prit le parti de monter sur le Theâtre, où l'exemple de quelques Comediennes, ne contribua pas peu à l'écarter de la sagesse. Des traits reguliers, une taille fine, une action aisée, un teint délicat, une bouche admirable, avec une déclamation qui enchantoit ; tout cela joint ensemble, formoit

une personne dont il étoit doux de se faire aimer. Elle eut une foule d'Amans qui s'empresserent à lui plaire ; & vous-même, Telxinoë, vous avez soupiré pour elle. Quoiqu'il en soit, mon cher, un jeune homme aussi riche que bien fait, & nommé Chariclès, en est devenu amoureux. Après avoir fait pour elle tout ce qu'un Galant, veritablement touché, est capable de faire ; il a eu le bonheur de voir ses soins approuvés. Melissaria & lui, unis des plus doux nœuds, vivent dans une intelligence dont rien ne trouble la douceur. Ils ont un enfant, qui est la vivante image du pere, & qu'ils regardent comme un gage dont les Dieux ont honoré leur engagement, & qui fait voir qu'ils l'ont avoüé. Jamais enfant n'a, je croi, été aimé avec plus de tendresse. Sa mere l'idolâtre, & son

pere croiroit commettre un crime, s'il pensoit qu'une Coquette l'a mis au monde. La joye qu'on a de la naissance d'un fils, qui fait la felicité de ses parens, est cause que les douleurs de l'enfantement n'ont fait aucun tort à la beauté de la mere. J'allai chez elle ces jours passés. Je m'attendois à trouver une Coquette disposée à me faire passer agréablement deux ou trois heures. Jugez de ma surprise, quand elle m'apprit tout ce qui lui étoit arrivé ; & que je sçus la vie douce & commode qu'elle menoit. Je m'approchai de son enfant, qui étoit au Berceau, & je le baisai avec beaucoup de délicatesse. O Dieux ! disois-je en moi-même, est-ce-là cette Melissaria, qui se donnoit en Spectacle aux Grecs, & prodiguoit ses charmes ? Quel changement ! quelle métamorphose ! J'admirois

sa contenance modeste, & la retenuë qu'il y avoit dans ses discours. Quand elle sort, tout le monde est charmé de sa démarche, tant elle a l'air d'une personne vertueuse. On diroit à la voir, que de si sages manieres seroient les fruits d'une heureuse éducation. Allez chez elle, mon cher Telxinoë. Je suis bien-aise que vous soyez témoin vous-même du prodigieux changement qui s'est fait en elle ; mais je vous avertis d'une chose, prenez garde de l'appeller Melissaria. Elle se nomme presentement Pytiade. Je pensai faire cette faute, & je l'aurois faite, si Glicera ne m'eût pas donné l'avis que je vous donne. Vous sçavez qu'une femme qui se repent de sa conduite passée, n'est que trop punie par ses remords : il lui reste toujours des ressouvenirs qui nuisent à son repos.

J'ai vû, dit le Baron, arriver la même avanture à Paris, dans le temps du Systême. Un riche Agioteur tira du desordre une fort belle personne qu'il aimoit; & d'une fille libertine, il en fit une honnête femme.



LETTRE XIII.

PHILAGIDES A PHRURION.

LEs plus grands bienfaits ne balancent point l'amour dans un cœur. Un jour on ſurprit un jeune homme avec une femme mariée ; on le chargea de chaînes, & on me l'amena. Il me fut ordonné de lui faire garder une étroite priſon, & de le traiter même avec beaucoup de rigueur. Cependant, tout Concierge que je ſuis, j'eus pitié du miſerable. Je lui fis ôter ſes fers, & le laiſſai joüir de toute la liberté qu'on peut avoir dans une priſon. Il alloit donc par tout où il vouloit, ſans que je me miſſe en peine de l'obſerver, tant j'étois éloigné de le croire capable de m'offenſer ; néanmoins

neanmoins vous allez voir de quelle façon il s'avisa de reconnoître les égards que j'avois pour lui. Il trouva mon épouse jolie ; il lui fit des mines ; & le drôle s'y prit de maniere qu'il lui plut ; de sorte qu'ils oublierent tous deux, l'un la reconnoissance, & l'autre la fidelité, qu'ils me devoient. Cet horrible attentat passe tout ce qu'a jamais fait Eurybate : cet insigne voleur, lequel ayant été mis en prison pour vol, se fit aimer des Guichetiers : & un jour, sous prétexte de leur montrer avec quelle adresse il avoit coutume de dérober, il se fit apporter une échelle, & en leur presence même, il monta sur la muraille, & s'échappa. Il en courut un bruit à leur honte. On se moqua de leur simplicite. Mais moi, plus dupe qu'eux ; moi, Geolier depuis si longtemps, vieux Renard, je me suis

rendu la fable & la risée du peuple, avec d'autant plus de raison, que j'ai mis moi-même mon prisonnier en état de payer mes bontés d'une si noire ingratitude.



LETTRE XIV.

ARISTOMENES A MYRONIDES.

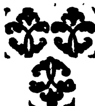
JE vais vous apprendre une nouvelle façon d'aimer, qui vous surprendra. On voit des femmes severes, perdre insensiblement leur severité, & tomber dans le dereglement; mais on n'en voit guéres qui s'étant une fois renduës aux empressemens qu'on a pour elles, sacrifient les plaisirs ausquels il semble qu'elles doivent s'abandonner à la crainte de se repentir un jour de les avoir pris. Architelès aimoit la tendre Telesippe, qui se sentant pour lui de l'inclination, le lui avoüa franchement: Je vous aime, Architelès, lui dit elle, je ne vous le cele point: mon cœur est à vous,

& je prendrai plaisir à vous le dire à tout moment. Faites, si vous pouvez, votre bonheur des sentimens les plus tendres, & des légeres faveurs dont je veux bien que votre amour se repaisse, mais contentez-vous de ces innocens témoignages de mon affection. N'esperez pas que j'en vienne jamais aux extrémités où vous voulez, peut-être, me porter. Ne vous flattez point d'obtenir une chose que je ne vous accorderai pas, de peur de perdre votre cœur. Adorable Telesippe, répondit Architelès, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Les Dieux me gardent de penser à ce qui peut vous déplaire. Trop heureux, si vous daignez seulement souffrir que je vous aime : mais, dites-moi, de grace, poursuivit-il, pourquoi vous voulez me priver du précieux bien que vous me refusez ?

Laissez-moi du moins croire que ce n'est point à mon peu de mérite, que je m'en dois prendre. Non, mon cher Architelès, repartit Telesippe, persuadez-vous que je suis bornée à vous plaire, & que si je pouvois vaincre les scrupules que j'ai là-dessus, je le ferois pour l'amour de vous; mais la legereté des hommes m'épouvante. Ils se font une douce idée de n'avoir plus rien à desirer; & d'abord qu'ils sont satisfaits, ce qui leur faisoit auparavant tant d'envie, ne les touche plus guére. Le malheureux Architelès, sans chercher à lever ces scrupules, se soumit à tout ce qu'elle voulut.

Parbleu! s'écria le Chevalier; il y a eu de tout temps des Nigauds. Convenez, Mesdames, qu'en vous-mêmes, vous blâmez Architelès, de n'avoir pas plûtôt

redoublé de vivacité, pour emporter une place qui ne demandoit qu'à se rendre. Non, Chevalier, dit la Comtesse, bien loin de desaprouver l'aveugle soumission de ce Grec, sçachez que nous en sommes charmées. Voilà ce qui s'appelle filer l'amour parfait.



LETTRE XV.

LUCIANUS A ALCIPHION.

VOus connoiſſez Chariſius, c'eſt un homme composé d'apparences, plein d'une gloire préſomptueuſe ; mais il eſt bien fait ; ſes manieres ſont agréables & polies ; & à le bien examiner, ce n'eſt pas un mortel haïſſable. La belle Glicera, comme vous ſçavez, l'aime, & l'a rendu ſi ſoumis & ſi complaiſant, que cela n'eſt pas concevable. Qu'a-t-elle fait, me direz-vous, pour le corriger de ſa ſotte fierté ? C'eſt ce que vous allez apprendre. Doris, Suivante de Glicera, voyant que ſa Maîtreſſe ſe plaignoit de la préſomption de Chariſius, réſolut de ſe ſervir d'un moyen qui lui vint

dans l'esprit, pour détruire les sentimens d'orgüeil qui déplaisoient à sa Maîtresse; dans son Amant. Un jour qu'elle le rencontra dans la ruë, elle prit un air triste. Ce jeune homme lui demanda ce qu'elle avoit. Une fort mauvaise nouvelle à vous annoncer, lui répondit-elle, ma Maîtresse aime Polemon. O Dieux, cela seroit-il possible! s'écria Charisius fort surpris, & changeant de visage. Cela n'est que trop veritable, repartit Doris. Comme elle n'ignore pas que je suis dans vos interêts, elle m'a défendu sous peine de lui déplaire, de lui parler jamais de vous, & même de m'entretenir avec vous. Elle se plaint de vos manieres. Que ne devenez-vous aussi plus complaisant? Pensez-vous qu'une femme trouve bon qu'un homme soit plus fier qu'elle? Charisius fit alors

éclater un vif desespoir, & Doris remarqua, plûtôt dans ses transports, le caractere d'un Amant tendre & passionné, que la vanité d'un jeune homme, qui s'imagine qu'il est aimé. Il jura qu'il allois changer de conduite. Un Amant fier des assurances qu'on lui donne de l'aimer toujours, devient tranquille, & n'a point ce vif empressement que donne un Rival. Il se dépoüilla de son orgüeil, & s'abandonna à sa douleur: Malheureux! s'écria-t-il, par quelle imprudence ai-je pû perdre le cœur de Glicera? Conduis-moi, Doris, à ta Maîtresse. Je veux la conjurer par tout ce que l'amour a de plus puissant, de me pardonner une fierté qu'on doit uniquement attribuer à mon naturel, & non aux sentimens que m'inspire un mérite qui n'a rien qui soit digne de l'adorable Gli-

cera. Ainsi parla Charisius, qui sur le champ courut chez cette Dame. Il se jette à ses pieds, il est beau, bien fait, éloquent, amoureux & soumis ; Glicera l'aime, elle le releve, il lui baise la main, & la paix se fait ; car elle ne jugea point à propos de le faire souffrir plus long-temps. Tandis que cela se passoit, Doris s'applaudissoit d'avoir imaginé un expédient si heureux.



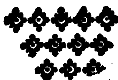
LETTRE XVI.

MUSARIE *à son cher* LYSIAS.

SI vous m'aimez autant que je vous aime, mon cher Lysias, vous serez bien-aise d'apprendre la victoire que vous remportâtes hier sur vos rivaux. Les plus considerables d'entre eux, s'étant assemblés chez moi, me presserent de declarer lequel de mes Amans m'étoit le plus cher. Ils croyoient profiter de votre absence, mais je répondis, sans hésiter, que Lysias avoit toute ma tendresse ; & puisqu'ils m'obligeoient enfin à prononcer entre eux & vous, qu'ils devoient se résoudre à souffrir votre bonheur, & à ne s'en prendre qu'à l'amour qui me forçoit de vous préferer à eux. Madame,

me dit alors le plus hardi, vous ne songez pas que votre attachement est contraire à votre fortune. C'est pourtant à quoi une personne de votre condition doit penser. Regardez les autres Comediennes, ce n'est point l'amour qui regle leurs tendresses, c'est l'interest. Ouvrez les yeux, poursuivit-il, Lysias est jeune, mais voilà tout son mérite. Combien avez-vous de soupirans mieux faits que lui ? Nous aurions moins de chagrin & de dépit, si vous eussiez fait un meilleur choix : Hé-bien, Messieurs, interrompis-je assez brusquement, vous avez tous plus de mérite que Lysias ; j'en conviendrai, si vous voulez, mais j'ai plus de goût pour lui, que pour vous. C'est lui seul que je veux aimer. Voilà mot pour mot, ce que j'ai dit à vos concurrens. Venez me remercier de l'avantage

que je vous ai donné ſur eux, & vous en réjoüir avec moi. Vénus m'inſpiroit, ſans doute, quand je leur ai parlé de cette ſorte. Hâtez donc votre retour, mon cher Lyſias; je commence à trouver votre abſence inſuportable. Je regarde tous les hommes comme des Satyres. Le ſeul Lyſias eſt agréable à mes yeux.



LETTRE XVII.

PHILENIS A PETALA.

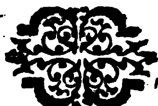
PAmphile m'invita hier à souper chez lui. J'y allai, j'y menai imprudemment ma jeune sœur Thelxinoa, sans penser au larcin que ses naissans appas m'alloient faire. Je devois bien me défier du soin qu'elle prenoit de se parer & de s'ajuster ; le miroir qu'elle consultoit à tous momens : cette affectation de choisir l'habit le plus propre à faire briller sa jeunesse : cet embarras de se mettre d'une façon qui pût satisfaire son goût coquet : tout cela ne devoit-il pas me faire soupçonner son perfide dessein ? Mais, non, mon amitié trahie, regardoit bonnement ces soins comme un effet

de l'inclination naturelle que les jeunes filles ont pour la parure. Je ne m'en allarmai point. Nous nous rendîmes donc chez Pamphile, qui pour nous mieux recevoir, avoit fait des préparatifs extraordinaires. Je ne m'apperçus que trop tard de la malice de ma Sœur. La friponne se mit entre Pamphile & moi, & fit agir sur lui tous ses charmes. Je remarquai bien-tôt qu'il la trouvoit aimable, & je vis dans leurs yeux quelque chose de fatal pour moi. Au commencement du repas, ils ne firent que se lancer de part & d'autre de tendres œillades; mais perdant peu à peu toute retenuë, Pamphile voulut dérober quelques baisers à Thelxinoa, qui le repoussa si mollement, que j'en pensai mourir de jalousie. Pour comble de tourmens, le perfide, le traître

mordit dans une pomme, & la jetta ensuite dans le sein de ma sœur, qui, loin de s'en fâcher, prenoit plaisir à ce badinage. Dans quelle horrible situation se trouva mon cœur dans ce cruel instant! Je voyois ma Rivale triompher à mes yeux, & joüir insolemment de ma honte. Ma sœur, une fille à qui j'ai servi de mere, & dont j'ai si soigneusement élevé l'enfance! Voilà de quelle façon elle renonnoît mes bontés. Enfin, ma chere Petala, vous le dirai-je, elle m'a enlevé mon Amant. O rage! ô desespoir! J'atteste ici Vénus que je m'en vengerai. Oüi, je veux lui rendre la pareille. Elle a des adorateurs bien faits, que je pourrai lui ôter, quoique je n'aye pas sa jeunesse.

Cela n'est pas sûr, s'écria le Baron

ron après la lecture de cette Lettre ; & il me paroît que les ſœurs aînées qui vont ſouper en Ville avec leurs Galans, n'y doivent pas mener leurs cadettes.



LETTRE XVIII.

GLICERA A PHILINNA.

AH, ma chere Philinna, je suis bien malheureuse de m'être mariée! Je m'applaudissois de sortir du célibat, pour m'associer à un homme, sur la seule foi du panchant que j'y avois. Bons Dieux, que d'idées trompeuses on se forme là-dessus! Que de faux biens les filles se repaissent! pour moi, je n'ai trouvé dans le mariage que de veritables supplices. Je souhaite, si mon exemple n'a pas le pouvoir de vous rendre sage, que vous soyez plus heureuse que moi; mais sur-tout, n'épousez point un Avocat, car c'est un homme de ce caractere qui m'oblige aujourd'hui à me plaindre.

Mes parens m'ont donc mariée à un Avocat, avec lequel je croyois devoir vivre contente. J'étois dans l'erreur. Quand on ne regarde que le dehors des hommes, on en juge souvent fort mal. Je suis condamnée à passer toute ma vie, peut-être, avec un Epoux qui n'a point de complaisance pour moi; & qui s'imagine qu'il ne faut vivre que pour examiner des Procès. Il consume la nuit entiere à préparer ses Causes. Quoi donc! ne suis-je sa femme, que pour être témoin de l'application qu'il apporte à étudier les Loix? Est-ce pour m'enseigner la Jurisprudence qu'il m'a prise pour sa compagne? Il semble que le lit nuptial soit un Barreau; il ne m'y entretient que de choses qui concernent sa profession. La triste vie pour une jeune femme qui n'est ni laide, ni malfaite! Ah, ma chere! quelques

beaux sentimens que mon devoir me fasse former, ce n'est pas sans peine, je vous l'avouë, que je fais de necessité vertu.

Que pense de cette Lettre M. le Baron, dit le Chevalier? Ne prouve-t-elle pas bien que les femmes les plus raisonnables veulent que leurs maris fassent leur devoir? Oüi, vraiment, répondit le vieux Railleur; & elle nous apprend aussi que dès le tems même d'Aristenete, Messieurs les Avocats ne passoient pas pour de rudes champions.



LETTRE XIX.

ELIANUS A CALICA.

CHarmante Calica, je me suis engagé à vous demander une grace; je ne sçai si vous voudrez bien me l'accorder: Je conjure votre amie Suada de se joindre à moi pour l'obtenir de vous. Le jeune Charideme, qui m'est cher, vous a fait une offense que je vous prie de lui pardonner. Si ce que je vais vous dire en sa faveur, n'est pas capable de vous toucher, je ne doute pas que son desespoir ne lui fasse prendre quelque funeste dessein. Un Amant de dix-sept ans est-il indigne de pardon? D'ailleurs le crime dont vous l'accusez, n'approche point de celui que vous commettrez, en

le faisant mourir. Quels reproches ne vous feriez-vous pas si ce malheur arrivoit? De grace, épargnez-vous d'inutiles regrets, en faisant succeder la tendresse à la colere. Le chagrin qu'il a de vous avoir déplû, le punit assez. Il vous adore, est-ce que vous en pouvez douter? Presente, il vous montre les plus vifs mouvemens d'un coeur amoureux: Absente, il languit, il meurt d'ennui. Je sçai bien qu'il est de la politique d'une Maîtresse d'affecter quelquefois de la colere, & de faire craindre à un Amant les sentimens que le dépit peut inspirer; cela réveille sa vivacité, & le rend plus attentif à ses devoirs; mais lorsqu'elle outre cette conduite, & qu'elle affecte une rigueur que rien ne sçauroit fléchir; songez qu'elle le fatigue, & le rebute. C'est ce qui fait tant d'infideles, & ce qui

finit tant d'attachemens. Si l'amour entre aisément dans le cœur de l'homme, il en sort de même; pendant qu'on le flatte de quelque esperance, il aime; voit-il qu'on méprise ses soins, & qu'on l'abandonne; croyez-moi, de quelques feux qu'il se sente brûlé, il devient tranquille après de legeres peines. Ainsi, belle Calica, quoiqu'il vous idolâtre, ne vous y fiez point. Il ne faut pas, dit le Proverbe, trop bander la corde, de peur de la rompre. Prenez garde que votre prudence ne dégenere en obstination. Vous n'ignorez pas que l'Amour hait la fierté, & qu'il faut cueillir les fruits avant qu'ils se gâtent. Vous deviendrez vieille un jour, & les Galans alors vous fuiront, au lieu de vous obseder. Considerez cette prairie: le Printemps la couvre de fleurs qui la rendent agréable,

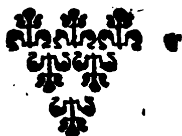
mais quand les frimats l'en auront dépoüillée, elle sera hideuse. Une femme, tandis qu'elle est dans sa jeunesse, a une grosse Cour, & dès qu'elle a perdu l'éclat qu'elle avoit dans ses beaux jours, tous ses adorateurs disparoissent. L'enfance & la vieillesse sont deux âges qui ne plaisent guéres à l'Amour ; la jeunesse seule lui convient. Profitez donc de ce que je viens de vous dire, & que les plaisirs d'un prompt raccommodement, vous dédommagent de ceux que votre fierté vous a fait perdre. Ça, permettez que je conduise votre jeune Amant à vos genoux, pour y recevoir le pardon que je sollicite pour lui. Ce que je demande pour toute récompense de ma peine, c'est de vous voir tous deux contents, vous allez revoir l'heureux Charideme. Vous le voulez bien, n'est-ce

n'est-ce pas ? l'amour en secret vous presse d'y consentir.

Je ne sçai, dit la Marquise à la Compagnie, si ces Lettres sont de votre goût ; pour moi, j'aime Aristenete ; je trouve dans ses Lettres un caractere de naïveté qui me plaît infiniment. En avons-nous encore beaucoup à lire ? Non, Madame, répondit le Pasteur ; il ne nous en reste plus que cinq ou six. J'en suis fâchée, s'écria la Comtesse ; le cœur parle dans ces Lettres ; & je ne me lasserois jamais de les entendre, si les femmes y paroissoient un peu moins galantes. C'est ce qui m'en plaît à moi, interrompit le Chevalier ; & je sçai mauvais gré au Traducteur, d'avoir passé l'éponge sur les mœurs du temps de son original. Je vous reconnois à ce

ne vous pas déplaire ! Mes yeux, par leur desordre, ont voulu vous informer de celui de mon cœur ; avez-vous entendu leur langage ? Lorsque vous vous êtes apperçûë que je m'attachois à vous considerer, & que vous avez abaissé votre voile, pour me priver d'un plaisir si charmant ; avez-vous penetré ma passion naissante ? Hélas ! auriez-vous pris pour un mouvement curieux, une ardeur inquiete, qui cherchoit à se declarer ? Ah, Pythias, il n'y a qu'un moment que je vous aime : mais si vous me permettez d'esperer qu'un jour vous répondrez à ma tendresse, elle durera, je vous le promets, autant que ma vie. N'apprehendez pas que je cesse de vous aimer. Cette crainte offenseroit également votre mérite, & mon amour. Jupiter a pris la forme d'un Taureau, il a pris celle

d'un Cygne, & mille autres encore pour des Mortelles qui ne vous valoient pas. Ah! si je vous rendois sensible, rien n'approcheroit de mon bonheur. Au contraire, si mes sentimens m'attirent votre haine, abandonez-moi à l'horreur de mon sort : vous serez assez vengée de mon audace.



LETTRE XXI.

CYRTION A DIETYUS.

JE pêchois un jour sur le bord de la mer, & je commençois à faire une heureuse pêche, lorsque je vis venir à moi une jeune fille, qui me parut parfaitement belle, & qui plus est, galante. Elle étoit negligée, & dans l'appareil d'une personne qui va se baigner. Elle avoit un air libre & gracieux. Ce qui me fit dire en moi-même: Bon ! les heureuses avantures arrivent quand on y pense le moins: Voilà une Nymphe que son étoile améne ici, peut-être pour me faire passer agréablement la journée : Pêcheur, me dit cette aimable fillette, en m'abordant d'un air riant, vous me paroissez un

homme disposé à faire plaisir aux Dames; Voulez-vous bien garder mes habits pendant que je serai dans le bain? Très-volontiers, ma Reine, lui répondis-je, & vous pouvez compter que c'est un soin dont je me charge avec joye. Pour dire la verité, je ne me montrois si obligeant que par interêt. Je me promettois bien de la voir deshabillée, & je ne fus pas tout-à-fait privé de ce plaisir; mais elle se jetta dans la Mer plus vîte que je ne souhaitois. L'écume qui flotoit sur les ondes, n'étoit pas plus blanche que son corps. Si je ne l'eusse pas vûë auparavant, j'aurois crû voir une Nereïde. Lorsqu'elle quitta le bain, elle ressembloit à Vénus, quand on represente cette Déesse sortant de la Mer. J'aurois dû me contenter de la vûë d'une si jolie personne en cet état, mais l'homme est-il

capable de se moderer lorsque ses passions s'allument ? Je ne pus m'empêcher de vouloir m'approcher d'elle pour l'embrasser, mais aussi-tôt me repoussant rudement : arrêtez, insolent, me dit-elle, gardez vous bien de porter sur moi vos mains hardies, de peur d'éprouver le châtiment que méritent les audacieux. J'eus beau lui demander pardon de ma hardiesse, au lieu de l'appaiser, mes excuses ne servirent qu'à irriter sa colere ; elle brisa mon hameçon, & le jetta dans la Mer, avec la pêche que j'avois faite. Qu'elle me parut aimable dans ses emportemens ! Si je lui manquai de respect, je vous assure que j'en fus assez puni ; car je ne suis point encore consolé d'avoir eu le malheur de lui déplaire.

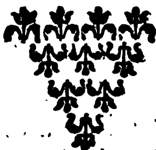


LETTRE XXII.

PHILOSTRATE A PAMPHILE.

ENfin vous triomphez, & comme un Conquerant qui vient de remporter une victoire; vous avez toute l'insolence d'un vainqueur. Vous me regardez comme un insecte qui rampe à vos pieds; & l'amour dont Cadmea brûle pour vous, enfle moins votre cœur, que la préference qu'elle vous donne sur moi. Mais, parlez, rival orgueilleux; pourquoi vous imaginez-vous qu'on vous aime? est-ce à cause de votre beauté? Hé bien, soit, je ne veux pas vous contredire. Elle trouve en vous un Amant digne de son estime. Vantez-vous que votre mérite m'enleve un cœur

que je voulois conserver. Applaudissez-vous d'une si belle conquête. Insultez même, si vous voulez, à la douleur dont vous me croyez pénétré, d'avoir perdu une Maîtresse; j'en connois trop le prix pour la regreter. Si elle étoit moins volage, je mêlerois peut-être des pleurs à votre triomphe; mais soyez assuré que je le vois d'un œil indifferent. La victoire est souvent plus fatale aux vainqueurs, qu'aux vaincus.



LETTRE XXIII.

MELITA A NICHOCARITES.

LA Discorde separeroit encore Nichocarites & Melita; nous vivrions tous deux dans la mesintelligence, si Vénus n'eût pas eu pitié de deux Amans qu'elle a unis elle-même. L'Amour n'a pû souffrir plus long-temps un divorce, si préjudiciable à son autorité, & si contraire à ses interêts. Ses nœuds rompus, & ses loix méprisées, ont interessé sa gloire, à remettre nos cœurs sous son obéissance. Que ceux à qui notre division a donné de la joye, s'affligent de notre raccommodement. Oüi, mon cher Nichocarites, je jure par notre ardeur mu-

tuelle, que nous allons avoir une parfaite liaison d'ames, & une fidelle correspondance de volontés. Hier je pleurai de joye en entrant chez vous : ne me trompai-je point, disois-je en moi-même ? Ne seroit-ce pas un songe ? Hé quoi, je revois un lieu où mon cher Amant m'a tant de fois juré de m'aimer toujours ! mais je m'abandonne, peut-être mal-à-propos, aux transports que m'inspire un si doux souvenir. Vous avez vû Melissaria. Elle est belle. L'avez-vous vûe avec plaisir ? Songiez-vous à moi quand vous étiez avec elle ? Ne penserez-vous plus à elle quand je serai avec vous ? J'aurois trop à souffrir, si je ne me flatois pas de l'esperance que vous serez tout à Melita. Adieu, cher Amant, rendons grace à Vénus & à son fils, de nous avoir recon-

ciliés. Il faut convenir que les plaisirs de l'amour ont quelque chose de plus vif & de plus piquant, lorsqu'ils ont été quelque temps interrompus.



LETTRE XXIV.

APOLLOGENES A SOSIAS.

UN cœur peut aimer deux objets en même temps, c'est une verité que j'éprouve malgré moi. Que les Amans cessent de jurer à leurs Maîtresses, qu'ils n'aimeront jamais qu'elles, car ils pourroient faire de faux sermens : qu'ils ne disent pas qu'une Beauté qu'on adore, remplit le cœur, & le ferme à toute autre personne. Si nous devenons sensibles aux attraits d'une Belle, pourquoi ne veut-on pas qu'une autre qui aura le même mérite, fasse sur nous la même impression? Avant que d'épouser Delphire, ma femme, vous sçavez, mon cher ami, que j'aimois une fort

jolie fille ; & quoique pour plusieurs raisons, nous vissions l'un & l'autre, que nous ne pouvions nous unir ensemble, nous ne laissâmes pas, sans sçavoir à quoi aboutiroit notre passion, de nous promettre de nous aimer toujours. Cependant on me proposa Delphire ; & comme je lui trouvai tout ce qu'on peut souhaiter dans une femme, qu'on veut aimer toute sa vie, j'acceptai le parti ; avec d'autant plus de joye, que je me persuadai qu'en me mariant, je me déferois d'une passion inutile. Mon mariage se fit donc, & mon Epouse, par son bon caractere, sçut m'attacher à elle si fortement, que je ne songeai plus qu'à lui plaire. Mais admirez le caprice de mon étoile : ma Maîtresse est revenuë dans ma pensée avec tous ses charmes, & l'amour que j'avois pour elle s'est reveillé,

Ainsi, quand je suis avec ma femme, je soupire pour ma Maîtresse ; & lorsque je suis avec ma Maîtresse, je rends justice à ma femme. Toujours content de ce que je possede, je me souviens avec plaisir de ce que je ne possede pas. Je suis comme un Vaisseau poussé par deux vents contraires ; je cede tantôt à l'un, & tantôt à l'autre. Les sentimens que j'ai pour Delphire, ne détruisent point ceux que j'ai pour ma Maîtresse ; & l'amour que je sens pour celle-ci, ne m'empêche pas de brûler toujours pour l'autre. Plût aux Dieux que ces deux Rivales pussent aussi-bien s'accorder ensemble, que j'accorde les sentimens que j'ai pour elles !

Le

LE Curé, dans cet endroit, ayant achevé de lire les Lettres d'Aristenete, demanda si la Compagnie souhaitoit qu'il reprît les Dépêches de la Valise, & qu'il en continuât la lecture. Les Dames lui répondirent, qu'oüi; mais qu'elles avoient peur que cela ne le fatiguât : Oh que non, Mesdames, repliqua-t-il, perdez cette crainte; j'ai, Dieu merci, la poitrine bonne, & mes poulmons sont faits à la fatigue. En disant ces paroles, il se saisit d'une Dépêche qui étoit conçûë en ces termes.





LETTRE XX.

De la Valise trouvée.

D'un vieux Poëte à une Dame qui aime la litterature, & dont l'esprit est très-cultivé.

REjoüissez-vous, Madame ; vous lirez bien-tôt la Tragedie nouvelle, dont vous me demandez compte, & qui fait aujourd'hui tant de bruit à Paris. Elle est sous la Presse, & vous pouvez être assurée que vous en aurez un des premiers Exemplaires. Tous ceux qui ont vû representer cette Tragedie, en ont été charmés. Ils en ont, entre autres choses, admiré la versification, qui leur a paru mâle & hardie. Puisse-t-elle éviter le malheureux

fort qui semble être attaché à l'impression des pieces qui ont extraordinairement réussi dans la bouche des Acteurs ! Que de Poëmes Dramatiques, après les plus brillans succès, sont depuis cinquante ans tombés dans l'oubli, & même dans le mépris. J'en pourrois citer un grand nombre ; mais je me contenterai de parler de la Judith de Monsieur Boyer. Elle a eu une si bizarre destinée, que je veux vous en conter l'Histoire. Je croi qu'elle vous divertira.

La Judith de M. l'Abbé Boyer, fut representée par de fameux Acteurs, & occupa la Scéne pendant tout un Carême. La Cour & la Ville y couroient en foule, & principalement les femmes, qui la trouvant, je ne sçai pas pourquoi, fort interessante, y mirent la presse. C'étoit tous les jours une grande affluence de femmes de

toutes sortes de conditions, qu'on ne sçavoit où les placer. Les hommes furent obligés de leur céder le Theâtre, & de se tenir debout dans les Coulisses. Quelle fureur! Imaginez-vous deux cens Dames assises sur des Banquettes, où l'on ne voit ordinairement que des hommes, & tenans des mouchoirs étalés sur leurs genoux, pour essuyer leurs yeux dans les endroits touchans. Je me souviens, sur-tout, qu'il y avoit au quatriéme Acte une Scéne où elles fondoient en pleurs, & qui, à cause de cela, fut appellée *la Scéne des Mouchoirs.* Le Parterre, où il y a toujours des Rieurs, au lieu de pleurer avec elles, s'égayoit à leurs dépens. Pour moi, je ne prenois plaisir qu'à observer l'Auteur, auprès de qui je me trouvois quelquefois à l'Amphiteâtre. Ennivré du succès de sa Judith, il

alloit là mandier des loüanges ; comme font tous les Auteurs en pareil cas, & il n'avoit pas peu d'occupation à répondre aux complimens qu'on lui faisoit : Monsieur l'Abbé, lui disoit l'un, voilà ce qui s'appelle une Piece sublime & pathetique. Vous devez être bien content, lui disoit l'autre, d'avoir produit un si bel ouvrage ; aussi vous voyez tous les Spectateurs dans l'admiration. Je leur en donnerai bien d'autres, répondoit modestement le Gascon, sur le ton de son pays. Je tiens le public, à present que je sçai son goût. Boyer se donnoit ainsi les violons, & veritablement Paris n'abandonnoit point sa Piece. En un mot, le charme dura jusqu'à la clôture du Theâtre. Alors notre Auteur, un peu trop persuadé du mérite de sa Tragédie, se hâta d'en faire gémir la Presse ; si bien qu'elle fut

imprimée dans la quinzaine de Pâques, & sifflée à la *Quasimodo*, c'est-à-dire, à la rentrée. Mademoiselle de Champmêlé, Actrice digne d'une éternelle mémoire, faisoit le rôlle de Judith. Etonnée d'entendre une pareille simphonie, elle dont les oreilles étoient accoutumées aux applaudissemens, apostropha le Parterre, dans ces termes : » Messieurs, nous sommes » assez surpris que vous receviez » aujourd'hui si mal une piece que » vous avez applaudie pendant le » Carême «. Dans ce moment on entendit une voix qui prononça ces paroles : *Les siffleurs étoient à Versailles, aux Sermons de l'Abbé Boileau.*

Ce que je vous rapporte, Madame, est un fait constant, dont j'ai moi-même été témoin. Vous voyez par cet exemple, que le

Public se détrompe aussi facilement, qu'il s'est laissé tromper ; & que par consequent un Auteur qui vient de réussir sur la Scéne ; au lieu d'en avoir de l'orgueil, doit craindre qu'il n'ait fait un mauvais ouvrage. Il n'est encore assuré de rien. Je ris d'un téméraire qui croit être sûr d'attraper le goût du Public. Rien n'est plus difficile. Je compare le goût du Public, à un petit Oiseau qui voltige sans cesse de branche en branche ; un Chasseur qui veut le coucher en jouë, a beau le suivre de l'œil, l'Oiseau par la vîtesse de son mouvement, lui fait souvent manquer son coup.



LETTRE XXI.

D'un Neveu à sa Tante.

J'Ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, ma très-chere & très-honorée Tante, pour vous faire part d'une avanture assez sérieuse, qui m'est arrivée la nuit derniere. Je me suis trouvé dans le plus grand danger où j'aye été de ma vie. Ne vous effrayez point. Le péril est passé. J'allai hier au soir dans une maison, où l'on jouë ordinairement au Pharaon, & je pontai si heureusement, que je gagnai cent loüis. Je les mis dans ma bourse en presence de plusieurs personnes, & suivi de l'Epine, mon Laquais; je sortis de la Salle du jeu, entre onze heures & minuit. J'entrai dans ma Chaise

Chaise à Porteur, qui m'attendoit à la porte, & je pris gaimént le chemin de mon Auberge. Mais nous eûmes à peine fait deux cens pas, que ma Chaise fut arrêtée tout à coup par cinq ou six hommes, dont deux me presenterent, l'un un poignard, & l'autre un pistolet, en me demandant la bourse. Je ne me la fis pas demander deux fois. Je la rémis docilement à ces fripons, qui, satisfaits de me l'avoir enlevée, se retirerent aussitôt, laissant à mes Porteurs la liberté de me rendre chez moi.

Je n'en fais pas le fin, ma Tante, je fus un peu étourdi de cet évenement. Outre que j'étois sensible à la perte de mes loüis, j'étois fort en peine de mon Laquais, qui ne revenoit point. Qu'est-il devenu, disois-je, ce pauvre Garçon? Peut-être aura-t-il voulu faire quelque résistance; car il est plein

de courage & de zele, & il se sera fait tuer. Cela n'est pas impossible. Que je vais avoir d'inquiétudes jusqu'à ce que je sois éclairci de son sort! Pendant que je m'affligeois de cette façon, admirez l'enchaînement des causes secondes, l'Epine arriva tout essoufflé. Ah! te voilà, lui dis-je avec émotion! Hé, pourquoi n'es-tu pas revenu plûtôt? que tu m'as causé d'alarmes! Monsieur, me répondit-il, je viens les dissiper, en vous apprenant le coup d'état que j'ai fait. Dans le moment que vous avez lâché votre bourse à l'un des deux voleurs qui vous l'ont demandée, j'étois auprès de lui, & l'étourdi me prenant pour un de ses camarades, me l'a mise entre les mains. Alors exerçant les bonnes jambes que le Ciel m'a données, je me suis, par une course legere, éloigné de ces honnêtes

gens. Et par de longs détours que j'ai jugé à propos de prendre, ajoûta-t-il en montrant ma bourse, je me rends auprès de vous avec vos loüis, que j'ai sauvés de leurs griffes. Vous vous imaginez bien, ma Tante, que je ne manquerai pas de récompenser l'Epine.

Il le mérite bien, s'écria la Marquise. Un pareil Domestique n'est pas commun. Il est du moins plus honnête-homme, que celui qui vouloit escamoter cent pistoles à son Maître. Messieurs, dit le Curé, j'ai mis à part une Dépêche qui me paroît originale. Elle contient l'Histoire d'un Singe. Je ne sçai si vous êtes curieux de l'entendre. Très-curieux, répondit le Chevalier, & je vous assure que ces Dames en seront ravies. Elles écoutent avec attention des Hist-

toires de Chiens & de Chats, & vous doutez qu'elles prennent plaisir au récit des actions d'un Singe, qui est de tous les animaux, la machine la plus ingénieuse? Vous n'y pensez pas. Lisez hardiment cette Lettre. Le Pasteur, aussi persuadé que le Chevalier, qu'elle seroit du goût de la Compagnie, en fit dans le moment la lecture.



LETTRE XXII.

D'un Ami à son Ami.

HISTOIRE DU SINGE DE CORDOUE.

JE ris hier de bon cœur, en entendant raconter l'avanture d'un Singe ; & puisqu'elle ma diverti, j'ai crû que je pouvois vous en faire le récit. Elle est trop plaisante & trop singuliere pour vous ennuyer. La voici telle qu'elle m'a été détaillée par un honnête homme, qui m'a protesté qu'elle étoit veritable. Il y avoit à Bordeaux un Gentilhomme, qui étoit tellement adonné au jeu des Echecs, qu'il fut sur-nommé par les rieurs de la Ville, *le Chevalier de l'Echiquier*. Il est vrai qu'il fai-

soit de ce jeu-là l'unique occupation de sa vie. De sorte qu'il devint le plus fort joüeur de Gascogne. Il n'y avoit personne qui osât joüer à but avec lui.

Dans le temps de sa plus grande réputation, il passa par Bordeaux un Cavalier Espagnol, qui voyageoit. Il s'arrêta quelques jours dans cette Ville, & vit par hazard joüer dans un Tripot le Chevalier de l'Echiquier, dont tout le monde admiroit les coups. A chaque piece qu'il touchoit, on entendoit un murmure applaudissant. A la fin d'une partie, l'Espagnol lui dit: En verité, Seigneur François, je suis étonné de trouver en France un homme qui joüe aux Echecs aussi-bien que vous. Sans vous flater, je vous dirai que vous me paroissez de la force de D. Gabriel de Roquas, qui passe pour le plus fort joüeur qu'il y ait en

Espagne : Seigneur Cavalier, lui répondit le Gascon, qu'est-ce que c'est que ce Don Gabriel ? je n'en ai jamais oüi parler. C'est un Gentilhomme Cordoüan, repliqua l'Espagnol ; & il est actuellement à Cordoüe, où tous les jours il arrive de tous les endroits de la Monarchie d'Espagne, des joüeurs qui s'imaginant être des Calabrois, osent lui proposer de joüer une partie ; mais aucun de ces téméraires ne le gagne ; & ils s'en retournent tous chez eux, persuadés qu'aucun mortel n'est comparable à Don Gabriel. Ils ont peut-être tort, reprit le Chevalier de l'Echiquier, & jusqu'à ce que ce redoutable Cordoüan m'ait vaincu, je ne le croirai point invincible. Au lieu de me le faire craindre en me le peignant si terrible, vous m'inspirez l'envie d'aller à Cordoüe le provoquer au combat, &

dussai-je grossir le nombre des audacieux, qui ont augmenté sa gloire par leur défaite, je pars dès demain pour l'Espagne. Je brûle d'impatience de me voir aux mains avec un ennemi digne de moi.

Vous croyez peut-être que ce Gascon ne parloit pas sérieusement. Pardonnez-moi. Dès le jour suivant, il partit de Bordeaux, sans s'embarrasser de ce qu'on pourroit dire d'un Voyage si ridicule; & suivi d'un Valet bien monté comme lui, il se mit en chemin pour Cordoüe. Aussi-tôt qu'il fut arrivé dans cette Ville, il s'informa de la demeure de D. Gabriel de Roquas, & s'y étant rendu, il trouva ce Gentilhomme qui joüoit aux Echecs avec un petit Singe, qui étoit assis à la façon de son espece, sur une table, un Echiquier devant lui. Le Seigneur Dom Gabriel se leva pour

recevoir l'étranger, qui, l'abordant fort civilement, lui dit : Seigneur, vous voyez un Gentilhomme François, qui, ſur le bruit de votre réputation, vient exprès de ſon pays, pour vous prier d'avoir la complaiſance de joüer avec lui une partie d'Echecs. Vous aimez donc bien ce jeu-là, lui répondit Don Gabriel en ſouriant, puiſque vous venez de ſi loin me faire une pareille propoſition ; & ſelon toutes les apparences, vous joüez parfaitement ? Aſſez bien, repliqua le Gaſcon ; & pour vous le couper court, je vous avoüerai franchement, que je ſuis le Coriphée des Joüeurs d'Echecs de Bordeaux. Je m'en réjoüis, dit le Seigneur de Roquas. Nous allons voir tout à l'heure ce que vous ſçavez faire. Voilà un Echiquier préparé. Toutes les pieces ſont poſées. Aſſeyons-nous, &

Joüons. Là-dessus ils prennent leurs places, & commencent la partie. Mais à peine ont-ils joüé cinq ou six coups, que D. Gabriel se leve avec vivacité, en disant : Vous n'êtes pas de ma force. Il est inutile de continuer. Vous ne pouvez, tout au plus, gagner que mon Singe.

A ces derniers mots, le François le prenant pour un trait railleur, dit au Cordoüan, de l'air d'un homme qui se croit insulté : Seigneur Don Gabriel, je m'imagine, Dieu me damne, que vous vous moquez de votre Serviteur. A votre avis, suis-je fait pour joüer avec un Singe? Vous pouvez joüer avec le mien, répondit Don Gabriel; car c'est un animal plein d'adresse & d'intelligence. Il entend tout ce que je lui dis; & je l'ai trouvé si disciplinable, que je lui ai montré à joüer aux

Echecs. Aux Echecs, s'écria le François avec une extrême surprise! Cela peut-il être? Il ne tiendra qu'à vous, reprit le Cordoüan, d'en être témoin tout à l'heure; & je vous assure qu'il s'en acquitte si bien, que je parirois plûtôt pour lui que pour vous. Sandis! dit le Gascon, je croi que vous me bernez. Un Singe joüer aux Echecs! Il faut que je joüe une partie avec lui, par curiosité. Je veux avoir le cœur net sur cela.

Le Gentilhomme de Cordoüe, pour le satisfaire, appella son Singe: Narcisse, lui dit-il, mets-toi à ma place, & acheve la partie que j'ai commencée avec ce Seigneur étranger. Alors le Singe sauta sur la table, se plaça devant le Gascon, & en moins de dix coups, le fit échec & mat. Le Chevalier de l'Echiquier, qui ne s'étoit point attendu à perdre si

promptement la partie ; au lieu de rire de l'avanture, en fut si mortifié, que se laissant aller à la colere, il jetta Narcisse à six pas de lui, d'un coup de poing. Le pauvre animal en poussa un cri perçant, & se retira en faisant d'horribles grimaces. Le Seigneur de Roquas ne vit pas, sans chagrin, maltraiter son Singe : il en fit des reproches au Gascon. Vous êtes bien vifs, vous autres François, lui dit-il : pourquoi avez-vous frappé mon Singe ? Cela ne se fait point entre beaux joueurs. Si vous avez perdu la partie, ce n'est qu'à vous seul que vous devez vous en prendre. Vous avez raison, Seigneur Don Gabriel, lui répondit le Gentilhomme de Bordeaux, j'ai tort ; je l'avouë ; nous autres Gascons nous avons le sang un peu chaud. Je vous demande pardon de mon injuste emportement ; & pour me

reconcilier avec Monsieur votre Singe, je vous prie de l'engager à me donner ma revanche. C'est ce que je n'oserois vous promettre, lui repartit l'Espagnol. Mon Singe est effrayé. Je ne sçai s'il voudra m'obéir; cependant je vais tâcher de le faire revenir. En même temps il se mit à rappeller l'animal, employant tantôt la priere, & tantôt la menace. Mais l'indocile Narcisse, au lieu de se montrer, se tenoit caché dans un coin; craignant de s'exposer, s'il paroissoit, à recevoir un nouveau coup de poing. Son Maître, toutesfois, lui parla de façon, qu'il le rassura; & l'ayant fait revenir auprès de lui: Allons, mon fils, lui dit-il en le caressant, donne à Monsieur sa revanche, & ne crains rien. Il est fâché de t'avoir frappé. Cela ne lui arrivera plus;

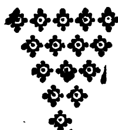
Le Singe, aussi-tôt, se remit sur la table, devant l'Echiquier, & commença une seconde partie en tremblant de tous ses membres, car la vûë du François lui faisoit peur. Narcisse joüa pendant un quart-d'heure sans faire le moindre mouvement qui pût laisser entre-voir le dessein qu'il méditoit ; mais tout à coup, sautant de dessus la table en bas, il prit la fuite avec épouvante, & disparut comme un éclair. Le Gascon surpris de cette action du Singe, demanda pourquoi il s'enfuyoit ainsi. N'en voyez-vous pas bien la raison, lui répondit Don Gabriel ? vous n'avez plus que deux coups à joüer, après quoi il vous fera échec & mat. Et comme il n'a pas oublié de quelle maniere vous en usez avec les gens qui vous gagnent, il a pris, en Singe

prudent & ſage, la précaution de s'éloigner de vous avant la fin de la partie.

Le Chevalier de l'Echiquie ne pouvant ſe conſoler d'avoir été battu aux Echecs par un joüeur automàte, reprit à l'heure même le chemin de Bordeaux; où ſes Amis ne manquerent pas de lui demander à ſon retour, s'il avoit gagné Don Gabriel de Roquas. Comment aurois-je pû le gagner, Meſſieurs, leur répondit-il? je n'ai pû même gagner ſon Singe.

Toute la Compagnie applaudit à l'hiſtoire du Singe de Cordoüe. En verité, Meſſieurs, dit la Marquiſe, il faut convenir qu'il y a des animaux qui font des choſes bien ſurprenantes. Pour moi, dit le Chevalier, cela ne m'étonne point du tout, puiſque les bêtes, à ce qu'on dit, ſont animées par

autant de Démons qui les font agir. Ce que je n'ai pas de peine à croire à present ; car pour joüer aux Echecs aussi-bien que Narcisse, il falloit que ce Singe eût le Diable au corps.



LETTRE

LETTRE XXIII.

D'un homme d'Affaires à une Dame d'Alençon.

JE demeure d'accord avec vous, Madame, que M. B.... n'étoit pas un homme fort estimé dans le monde. La bassesse de sa naissance, & des premiers emplois qu'il a exercés, ne rend pas sa memoire fort vénérable ; mais il n'est pas moins vrai aussi qu'il avoit l'ame noble & généreuse. Je l'ai connu assez particulierement, & si j'avois à écrire son histoire, j'ose dire que je pourrois citer mille traits de générosité qui ne sont sçûs que des personnes qui s'en sont ressenties ; car M. B.... ne faisoit point plaisir par ostentation. Permettez-moi de

vous en rapporter un seulement.

M. B..... étant un jour à la Comedie Italienne, se trouva dans une Loge auprès d'un Chevalier de Saint Louis, homme d'esprit & de bonne mine. Ils lierent ensemble conversation, & ils se plûrent reciproquement. A la fin de la Comedie, M. B. . . . dit au Chevalier : Monsieur, sans façon, voulez-vous venir souper chez moi ? ma table n'est pas mauvaise, & j'ai toujours bonne Compagnie. Le Militaire accepta la proposition. Ils sortirent aussi-tôt de l'Hôtel de Bourgogne, & M. B.... ayant fait monter son convive dans son Carrosse, qui étoit à la porte, il l'emmena chez lui. Ils y trouverent trois ou quatre hommes, qui étoient venus-là pour souper, qui paroissoient des personnes de condition, & qui l'étoient effectivement. Ils se mi-

rent tous gaiment à table, & y demeurerent jusqu'à une heure après minuit, en tenant de joyeux propos, & en bûvant les meilleurs vins. Après le repas, les convives se retirerent chacun chez soi, mais avant qu'ils se séparassent, M. B.... pria le Chevalier de Saint Louis de venir le plus souvent qu'il pourroit souper avec lui. Ce que le Chevalier lui promit. Cependant, quoiqu'ils fussent très-contens l'un de l'autre; le Militaire, loin de tenir sa promesse, & de cultiver l'amitié de M. B.... ne songea plus à lui.

Il y avoit déja trois mois d'écoulés depuis le jour qu'ils avoient fait connoissance à la Comedie Italienne, lorsque le Chevalier, par le crédit d'une Duchesse dont il avoit été Ecuyer, obtint un petit Gouvernement, qui ne valoit tout au plus que mille écus de

rente, encore la protection exigeoit-elle de sa reconnoissance, un present de quatre mille livres. Ce qui le mettoit dans le plus grand embarras du monde; car outre que M. le Gouverneur étoit un Cadet de la Garonne, & par consequent très-mal en especes, il n'avoit pas un ami qui fût en état de lui prêter une pistole. Que faire dans une si fâcheuse situation? Il se ressouvint alors de M. B... & se repentant de l'avoir negligé: Qu'as-tu fait, malheureux, se disoit-il à lui-même avec amertume? La fortune qui te préparoit la grace que tu as reçuë de la Cour, t'avoit procuré une connoissance, qui te seroit peut-être aujourd'hui d'un grand secours, si tu l'avois menagée. Tout hardi que tu es, tu n'auras pas le front de revoir M. B... si tu avois cette effronterie, il t'en puniroit

par un juste refus. Après ces reflexions, il en faisoit d'autres que la necessité lui fournissoit, & il se resolut, enfin, à recourir à M. B... au hasard de s'exposer à une reception desagréable. Mais le poli M. B... au lieu de lui faire un mauvais accüeil, le reçut fort gracieusement. Ah! Chevalier, lui dit-il d'un air riant, vous sçavez que j'ai sujet de me plaindre de vous. Vous m'avez manqué de parole. Je confesse ma faute, lui répondit le Militaire, & je vous avoüerai, à ma honte, que je suis encore plus coupable que vous ne pensez; puisque ma visite est un peu interessée. En même temps il lui détailla de quelle maniere, & à quelle condition il avoit obtenu son Gouvernement; & il ne lui cacha point l'embarras où il étoit de trouver quatre mille francs pour son avare Duchesse. Il crut

qu'après ce détail, M. B... pourroit lui offrir sa Bourse; mais le Financier ne fit que rire de sa situation : Allez, allez, Monsieur le Chevalier, lui dit-il, un galant homme, comme vous, ne doit pas être embarrassé pour si peu de chose. Vous vous tirerez de-là sans peine. Voici des Convives qui nous viennent; il ne faut songer qu'à nous réjoüir. Il arriva, en effet, dans ce moment, plusieurs Cavaliers, qui avoient coutume de venir regulierement tous les jours dîner chez M. B... On se mit à table, & l'on fit très-bonne chere. Quoique notre Gouverneur n'eut pas l'esprit dans une disposition gaye, il ne laissa pas de briller pendant le repas; car il étoit tout-à-fait amusant. Il poussa encore quelques bottes au Financier, touchant les quatre mille livres en question; mais jugeant

que c'étoit infructueusement, il ne lui en parla plus ; & perdant toute esperance de réussir de ce côté-là, il sortit dans le dessein d'aller ailleurs chercher quelqu'un qui voulût lui prêter cette somme. Le pauvre diable, sans le trouver, courut tout le reste de la journée, & se retira le soir fort chagrin dans l'Hôtel garni où il étoit logé. Monsieur, lui dit son Hôtesse, il y a là-haut un homme qui vous attend depuis trois heures pour le moins, à la porte de votre Appartement, & qui est chargé d'une petite hotte, qui me paroît pleine d'especes.

Ces paroles émurent terriblement notre Chevalier, qui monta vîte à son Appartement, & rencontra veritablement un homme couché par terre à sa porte, la tête appuyée sur une hotte remplie de sacs d'argent : Mon ami, lui dit le

Militaire, à qui en voulez-vous? Au Chevalier de Mexignac, lui répondit le porteur de hotte; ne seroit-ce point vous, par avanture? Oüi, mon enfant, lui repartit le Chevalier, d'un air doux & honnête, qu'est-ce qu'il y a? Monsieur, reprit le porteur, ce sont dix sacs de mille francs chacun, que M. B... vous envoye. A ces mots, le Chevalier de Mexignac, transporté de joye, donna une pistole au porteur, pour boire à sa santé: & pénétré de la plus vive reconnoissance, il se rendit le lendemain matin au levé du Financier: Monsieur, lui dit-il en l'abordant avec toutes les marques d'un homme fort sensible au bienfait reçû, permettez que je vous témoigne tout le ressentiment que j'ai du plaisir que vous m'avez fait. Je n'oublirai jamais que je vous dois le bonheur de ma vie. Ne parlons

parlons point de cela, interrompit Mr. B. . . je suis bien-aise de vous voir content. Mexignac voulut lui faire un Billet de dix mille francs, mais le Financier s'y opposa : Non, Chevalier, lui dit-il, je ne veux point de Billet. Commencez par satisfaire votre Duchesse, & employez le reste de votre argent à vous arranger dans votre petit Château. Ne songez à payer vos dettes qu'après vous être enrichi dans votre Gouvernement. C'est le terme que je vous prescris pour vous acquitter envers moi. Voilà, Madame, une action de Mr. B. . . Je la tiens d'un ami du Chevalier de Mexignac, qui la lui a lui-même revelée, pour faire honneur à la mémoire de son Bienfaicteur.

Que l'ame de ce Financier, s'écria le Baron, jouïsse d'un repos

éternel. C'étoit un galant homme. Je croi bien que dans le cours de sa vie, il a fait plus d'un tour de son métier; mais je les lui pardonne, puisque ses exploits sont mêlés de traits généreux. Entre nous, dit la Marquise, il me semble que le Chevalier de Mexignac ne méritoit guére que Mr. B. . . lui rendît service. Il est vrai, reprit le Baron, que tout autre que ce Financier, auroit été plus vindicatif; mais il en est plus estimable.



LETTRE XXIV.

D'un Frere à sa Sœur.

HISTOIRE D'UN ENFANT GASTÉ.

VOus faites bien, ma Sœur, de ne pas trop aimer vos Enfans; je veux dire, de ne leur pas montrer toute la tendresse que vous avez pour eux. Par cette conduite prudente & sage, vous éviterez le chagrin qui devore aujourd'hui Madame Argante, veuve d'un Trésorier de France. J'aurois tort de ne vous pas mander l'avanture qui vient d'arriver dans sa famille. Ce détail vous confirmera dans le dessein de continuer, comme vous avez commencé, à donner à mes Neveux & à mes

Niéces, une éducation un peu févere.

Madame Argante a une fille de feize à dix-huit ans, & un fils de dix-neuf. Cette mere folle, au lieu de les aimer également tous deux, a peu d'affection pour fa fille, & idolâtre fon fils. Ce font pourtant deux fujets bien differens. Hortenfe eft belle & vertueufe, & Saint-Fard a tous les vices de la jeuneffe. Néanmoins, quoique la fœur ait toutes les bonnes qualités du cœur & de l'efprit, fa mere n'y fait aucune attention; quelques fotifes que faffe le frere, Madame Argante en eft charmée. Elle aime ce qu'elle devroit haïr, & hait ce qu'elle devroit aimer. Tous fes parens, & principalement un célébre Avocat, qui eft fon frere, lui difent en vain tous les jours, que Saint-Fard eft plongé dans toutes fortes de débau-

ches ; elle ne peut ajouter foi aux rapports qu'on lui fait contre un fils si chéri. Loin de se laisser prévenir contre lui, elle l'excuse, & prend sa défense avec beaucoup de vivacité : Allez, allez, leur dit-elle, vous êtes tous de faux délateurs. Vous lui en voulez, vous le haïssez, parce que je l'aime ; mais vous avez beau vous déchaîner contre ce pauvre garçon, plus vous m'en direz du mal, plus il me sera cher. Que répondre à cela ? Comment faire entendre raison à une mere si entêtée ? Il n'y avoit que Saint-Fard qui pût faire ce miracle. Lui seul pouvoit se détruire dans un esprit si prévenu en sa faveur. Ce qui, grace au Ciel, est arrivé de la façon que je vais vous le dire : Avant-hier Saint-Fard ayant appris que sa mere avoit reçû un remboursement de vingt mille écus en or,

trouva moyen de s'en rendre maître, à l'aide d'un Valet dévoüé à ses volontés, & prit la fuite avec cette femme; mais ses parens, aussi-tôt, en ayant été avertis, firent leurs diligences; & du consentement de Madame Argante, qui, pour le coup, ouvrit les yeux: Saint-Fard fut arrêté; & enfermé à saint Lazare; d'où il ne sortira de long-temps.

Le Lecteur se disposoit à continuer; mais il s'arrêta, en disant à la Compagnie: Voici une Lettre qui me paroît un peu trop badine. Je suis tenté de la supprimer. Gardez-vous-en bien, s'écria le Chevalier, ce sont celles que j'aime. Je n'en doute pas, reprit le Pasteur, & je veux bien en faire la lecture, à condition que les Dames, si elles n'en sont pas contentes, ne s'en prendront qu'à

vous. Oüi, volontiers, dirent-elles, vous n'avez qu'à lire, & pour peu que la Lettre blesse nos oreilles délicates, le Chevalier aura à faire à nous.



LETTRE XXV.

D'un Gentilhomme d'Anjou qui fait à Paris l'homme à bonnes fortunes, à un Chevalier de son pays.

PUisque vous voulez tenir Registre de mes avantures, Chevalier, j'en ai deux nouvelles à vous mander aujourd'hui, pour grossir le volume. Elles sont, il est vrai, fort differentes, mais l'Histoire de ma vie en sera plus variée.

Je suis actuellement aux trousses de la Veuve d'un Avocat, pour laquelle les Parques ont déja filé six lustres tout au moins. C'est une femme belle, bien faite, & digne d'occuper une place dans la galerie de mes Maîtresses. Mais, entre nous, je ne sçai si je dois me

flater d'en pouvoir faire la conquête ; car c'est une Dame qui me paroît fiere & très-indifferente. Cependant je vais vous dire où j'en suis avec elle, & vous jugerez si j'ai tort, ou raison, de concevoir les plus douces esperances. Il y a huit jours que mon Avocate, & deux de ses amies, accepterent une partie que je leur proposai. Je les menai à Saint Cloud, où nous passâmes l'après-dînée à nous promener, & nous y soupâmes. Vous vous imaginez bien que je fis l'agréable & le passionné auprès de ma Veuve. Mais halte-là, s'il vous plaît. Les plus innocentes libertés me furent interdites, & l'on ne me laissa de libre que la langue, que j'employai à débiter des lieux communs. Tel fut le sot personnage qu'il me fallut faire pendant le souper.

Enfin, après le repas, nous remontâmes en Carrosse, pour nous en retourner à Paris. Par hazard, ou autrement, les deux Amies de l'Avocate se placerent dans le fond, de sorte que je me trouvai sur le devant, à côté de ma Princesse. J'en ressentis une douce émotion ; & la nuit, qui étoit des plus obscures, m'inspirant une hardiesse que je n'aurois osé prendre le jour, je me saisis de la main de ma Veuve, pour la baiser à la dérobée. Mais la Dame la retira dans le moment, avec tant de précipitation, que j'eus tout lieu de penser que mon action lui avoit déplû : Qu'as-tu fait, miserable, me dis-je alors à moi-même ? tu perds par ta faute une bonne fortune. Elle n'auroit pû t'échaper, si tu ne l'eusses pas brusquée. Je me repentois de ma vivacité, & je croyois que mon Avocate ne me

la pardonneroit jamais, lorſque je ſentis revenir à moi ſa main, qu'elle n'avoit retirée que pour ôter ſon gant.

Le Baron, le Marquis & le Chevalier interrompirent en cet endroit de la Lettre, le Lecteur, par de grands éclats de rire ; & c'étoit une choſe aſſez plaiſante à voir, que la peine qu'avoient les Dames à s'empêcher de ſuivre leur exemple. Voilà, s'écria le Baron, comme on juge mal des femmes ; & ſi vous voulez entendre le reſte de la Lettre, dit le Paſteur, vous verrez comme on juge mal des filles. Voyons cela, dit le Marquis. Auſſi-tôt le Curé pourſuivit ainſi la lecture de la Dépêche commencée.

Il n'eſt pas beſoin de vous en dire davantage. Venons preſentement à une autre avanture qui m'arriva quatre jours après. De

Senlis, où j'avois été pour affaire; je revenois à Paris par le Coche. Il y avoit dedans une jeune personne qui s'attira mon attention, par une figure des plus piquantes. C'étoit une de ces petites Grisettes qui ont une chemise blanche, & un air tout appetissant. Il faut observer qu'elle étoit placée sur le devant du Carrosse, & moi à ses pieds, puisque j'étois à la portiere de son côté. J'eus bien-tôt lié conversation avec elle; & comme je me trouvois à portée de me faire entendre, en parlant tout bas, je ne négligeai pas cette commodité. Je lui adressai d'abord quelques paroles flateuses à demi-voix, en lui faisant les doux yeux, & jugeant par ses réponses naïves, que c'étoit une fille toute neuve, une innocente qui n'avoit point encore été cajolée; la conquête m'en parut

plus précieuse. Aussi employant pour la tenter, tout ce que j'avois d'art, je passai la journée à lui faire des mines, ausquelles il me sembla qu'elle prit quelque plaisir. La nuit, pendant ce tems-là, nous surprit, & son obscurité devint telle, que nous ne pouvions plus nous voir dans le Carrosse. Alors faisant réfléxion que ma Grisette & moi nous allions bientôt nous quitter pour jamais, je ne voulus point me séparer d'elle, sans avoir auparavant fait un peu le badin. J'eus l'audace, & je m'en repens bien, je vous assure, de porter la main sur un de ses pieds qui étoit auprès de moi. Je la passai & repassai en badinant sur la boucle de son soulier; & comme la Belle ne fit aucun mouvement qui marquât que le jeu lui déplaisoit, je gagnai le gras de la jambe. On me laisse faire. Cela

c'est dans leur commerce seul que réside le bon goût. Adressez-vous enfin aux Gens de Lettres, & à ces hommes qui brillent dans les Caffés, en mettant le tau aux nouveautés litteraires ; ils ne manqueront pas d'être assez vains pour vous faire réponse, qu'il n'appartient qu'à eux de décider. On pourroit, ce me semble, conclure delà, que le goût est arbitraire. Comment arbitraire, s'écrieront avec emportement certains beaux esprits, qui veulent passer pour les Oracles de la litterature ! N'est-ce pas à nous qu'il faut s'en rapporter ? Quand nous approuvons, ou condamnons une Piéce de Theâtre, par exemple, notre jugement ne doit-il pas faire loi ? Apprenez que notre censure & notre approbation, sont des Arrêts dont on ne peut appeller. Il est vrai, répondrai-je à ces génies décisifs,

décisifs, que votre réputation pourroit en imposer au Public, si vous vous accordiez ensemble; mais bien loin d'être d'un même sentiment sur un ouvrage, vous en parlez contradictoirement, & vous vous échauffez là-dessus, jusqu'à vous dire des injures grossieres. Après cela, pensez-vous qu'on veüille s'en fier à vos décisions? Non, Messieurs, on n'est sûr de rien avec vous. Et pour vous prouver que le goût est arbitraire, je ne veux que vous demander pourquoi deux Critiques qui paroissent avoir une égale mesure d'intelligence & d'esprit, ne sont pas du même sentiment sur un ouvrage? Pourquoi l'un trouve-t-il mauvais ce que l'autre trouve bon? c'est que chacun a sa façon de penser. Donc le goût est arbitraire. Pour moi, Madame, je le croi ainsi, & je regarde com-

me des esprits superbes, & des fanatiques, tous ceux qui veulent qu'on ne pense pas autrement qu'eux.

Je suis du sentiment de cet Abbé, dit le Marquis ; le goût me paroît arbitraire ; & à moi aussi, s'écria le Chevalier ; ne dit-on pas ordinairement : *tot capita, tot sensus ?*

Il y a, j'en conviens, têtes & têtes ; mais les meilleures ne s'accordent pas mieux entr'elles, que les autres ; je pense que le bon goût est un trésor imaginaire, que les esprits présomptueux croyent posseder réellement.

Oh, ça, M. le Chevalier, dit alors le Lecteur, après s'être saisi d'une nouvelle Lettre, voici une Dépêche qui sera de votre goût, car elle contient des bagatelles que vous aimez.

LETTRE XXVII.

D'un Gendarme de la Garde, à un de ses Camarades qui est en Province.

JE me souviens, mon cher Camarade, que j'ai promis de vous écrire les affaires d'honneur, & les événemens de galanteries qui pourront arriver à Paris pendant votre absence.

Je vais, pour commencer à tenir ma promesse, vous apprendre un galant exploit de notre Camarade Damis. Ces jours passés il sortit de chez lui sur les cinq heures du soir en Chaise à Porteurs, pour aller voir une Dame, dont il étoit nouvellement devenu amoureux. Il avoit un habit riche & tout neuf, ce qu'il est bon de

remarquer, avec des bas de soye à coins d'or, & tout le reste de l'ajustement d'un homme à bonnes fortunes. Enfin, poudré, musqué, adonisé, il arrive au port où tendoient ses desirs, c'est-à-dire, à la ruë Montorgüeil, car c'étoit là que sa Princesse demeuroit. A deux cens pas de chez elle, il sort de sa Chaise, renvoye ses Porteurs; & pour faire les choses avec moins d'éclat, il continuë son chemin à pied; mais un Démon jaloux de ses plaisirs, confondit sa discrétion. Il survint tout-à-coup un orage qui l'obligea de gagner une allée pour s'y mettre à couvert d'une effroyable pluye, qui fit en moins d'un quart-d'heure, un fleuve de la ruë Montorgüeil.

Tandis que le Ciel lâchoit ses écluses sur la Ville de Paris, comme s'il eût voulu l'abymer pour châtier ses habitans; Damis, en se

morfondant, faisoit dans son allée des réfléxions morales, à la maniere des Gendarmes, je veux dire, en maudissant ce tems affreux, en jurant comme un payen. Il y avoit déja près de trois heures qu'il gardoit-là le mulet, lorsqu'il plut à Dieu que la pluye cessât. Mais notre Galant n'en fût guéres plus avancé, car il lui fallut attendre l'écoulement des eaux, ce qui le mena jusqu'à la nuit, qui, ce soir-là, devint très-sombre. Cependant avec de la patience on vient about de tout. Damis sortit de son allée, & marchant le long du ruisseau, qui étoit fort large, il s'avança vers la maison de sa Nymphe. Il se flatoit que l'Amour lui alloit tenir compte de ce qu'il venoit de souffrir ; & dans une si douce espérance, il chantoit d'un air gai entre ces dents, ces Vers d'Opéra :

Il est fâcheux de porter des chaînes ;
C'est un cruel tourment ;
Mais quand l'Amour en veut payer les peines,
C'est un plaisir charmant.

Il faut remarquer que pour entrer chez la Dame, il avoit le ruisseau à passer ; ce qu'il entreprit de faire : mais admirez le malheur qui le poursuivoit ce jour-là ; dans l'instant qu'il se disposoit à sauter le ruisseau, un homme de l'autre côté, pressé de la même envie, le sauta aussi au même instant ; de sorte que Damis & lui venant à se rencontrer, se heurterent si rudement, qu'ils tomberent l'un & l'autre tout de leur long dans le ruisseau. Ils pousserent aussitôt chacun un cri ; & ce qu'il y a de merveilleux dans cette avanture, c'est

qu'ils se reconnurent à la voix : C'est Moncade, dit Damis ! C'est Damis, dit Moncade ! En même temps, s'étant relevés tous deux, ils ne purent s'empêcher de rire de cet évenement, & de se voir dans l'état où ils se trouvoient : Camarade, dit Damis, soyons francs & sinceres : Ne viendrois-tu point par hazard de chez une Dame de ma connoissance ? cela pourroit bien être, lui répondit Moncade. Où demeure-t-elle, & comment l'appelle-t-on ? Ne seroit-ce pas Belise ? Justement, reprit Damis ; c'est toi qui l'as nommée. Ah, l'infidelle ! ah, la perfide ! j'aurois juré qu'elle n'aimoit que moi. Desabusons-nous tous deux, mon ami, dit Moncade, j'ai aussi été la dupe de cette friponne. Abandonnons-la pour jamais, & rendons grace au Ciel du malheur qui vient de nous ar-

ver; puisqu'il est cause que nous sommes détrompés.

Les Dames & les Cavaliers s'égayerent à l'envi aux dépens de Damis. Ce n'étoit pas la peine, dit le Baron, de faire un si bel habit neuf, & de se parer comme pour aller à la nôce. Il est vrai, dit le Marquis, qu'il a perdu bien désagréablement son étalage. Pour moi, interrompit la Comtesse assez serieusement, je le plains; car enfin en tombant, il s'est peut-être blessé. Oüi, vraiment, s'écria la Marquise d'un air moqueur: le pauvre petit poulet! ne craignez-vous pas qu'il en meure? Monsieur le Curé, poursuivit-elle en adressant la parole au Pasteur, que nous allez-vous lire à present? Une Lettre tendre & passionnée, répondit-il, celle d'une Amante embrasée de mille feux, à son Amant absent

absent depuis trois mois. Fy donc, dit le Chevalier, cela doit être fade. Faites-nous grace de celle-là. Le jargon des Amours m'ennuye. Quand je prête l'oreille aux lamentations d'une Dame que l'amour presse, il me semble que j'entends gémir une chatte amoureuse sur les goûtieres. Encore une fois, Monsieur l'Abbé, passez celle-là. Qu'il s'en garde bien, dit la Marquise. La Comtesse & moi nous serons bien-aises d'en entendre la lecture. Nous avons eu la complaisance de nous prêter à votre goût ; vous ne refuserez pas, Chevalier, de vous accommoder un peu au nôtre. Le Curé, sans hésiter, satisfit ainsi les Dames.



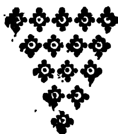
LETTRE XXVIII.

D'une Amante passionnée, à son Amant absent.

Vous me faites, mon cher Amant, une peinture assez vive des maux que l'absence vous fait souffrir ; & si elle n'est pas moins vraie qu'elle est touchante, je suis très-contente de vous. Mais vous avez beau me vanter votre amour, il est impossible que vous m'aimiez autant que je vous aime. Je renonce à tous les devoirs de la societé, pour m'occuper uniquement de ma tendresse. Je déteste tout ce qui peut un instant détourner de vous ma pensée. Je ne prends plaisir qu'à me souvenir des sermens que vous m'avez faits de m'aimer toujours ; & je me

plais à m'imaginer que vous êtes incapable de les violer. Mais, dites-moi, songez-vous qu'il y a trois grands mois, trois siécles, que nous vivons séparés l'un de l'autre? Votre absence ne finira-t-elle jamais? Le Ciel m'auroit-il reservée au malheur de ne vous plus revoir? Non, je ne le croi pas. Vous m'assurez que les affaires qui vous tiennent éloigné de votre Hortense, vont être incessamment terminées. Il n'y a que cette flateuse assurance qui soutienne ma vie. Sans cela j'aurois déja succombé sous le poids de votre éloignement. Qu'il vous vole de plaisirs, mon cher Dorante! Qu'il est fâcheux d'être écarté d'une Maîtresse passionnée! Y faites-vous quelquefois réfléxion? Je ne le croi pas. Si vous étiez sensible à ce que vous perdez, vous hâteriez votre retour.

Hé bien, Chevalier, dit la Marquise, trouvez-vous donc cette Lettre si fade ? Non, Madame, répondit-il, mais ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'elle est courte. Je m'attendois à un long verbiage d'amour, elle m'a trompé agréablement.



LETTRE XXIX.

D'une jeune Bourgeoise de Paris, à une de ses amies établie à Saumur.

MA CHERE ET BONNE AMIE,

PUisque nous sommes dans l'habitude depuis notre enfance de nous faire mutuellement les confidences les plus délicates, je t'écris aujourd'hui pour t'apprendre un troc assez plaisant que nous avons fait Araminte & moi. Tu connois cette fille, & tu sçais qu'il y a long-temps que nous vivons ensemble dans une étroite liaison. Tu sçais bien encore que nous avions pour Amans, elle, Clitandre & moi, Damon ; mais les choses sont changées, & le

récit que j'ai à te faire de ce changement, va te divertir.

Il y a quinze jours que j'étois aux Thuilleries avec Araminte. Nous étions seules. Après quelques tours d'allées, nous allâmes nous asseoir sur le gazon ; & là, pourras-tu bien croire qu'elle me tint ce discours ? Ma chere Angelique, je m'apperçois chaque jour que Clitandre a l'art de te plaire, & que tu ne serois pas fâchée de t'eu faire aimer à mes dépens. Ces paroles me troublerent un peu ; & je voulus interrompre Araminte, pour l'assurer qu'elle se trompoit dans ses soupçons ; mais elle me ferma la bouche, en me disant avec vivacité : Ne t'imagine pas, ma Mignone, que j'aye la moindre envie de te faire des reproches. Ne me regarde point comme une fâcheuse Rivale, qui doit s'opposer à ton bon-

heur. Au contraire, je médite un dessein qui te sera plaisir à coup sûr. J'ai du goût pour Damon, ainsi que tu en as pris pour Clitandre. Car tu voudrois en vain me le celer. Je lis dans ton ame, de même que tu vois ce qui se passe dans la mienne. Que cela n'altere point notre amitié. Bien loin d'imiter les femmes qui se broüillent par jalousie, songeons de concert aux moyens de nous rendre toutes deux contentes. Il m'en est déja venu dans l'esprit un, entre autres, que tu approuveras : le voici : Tu n'as qu'à feindre d'être mal satisfaite de Damon. Fais-lui un crime de quelque faute d'attention qui lui sera échapée, ou d'un regard qu'il aura laissé tomber par hazard sur quelque jolie personne. Romps avec lui brusquement. Il voudra se justifier ; ne l'écoute point, & le chasse de ta maison.

Il ne manquera pas de venir à moi comme à ta meilleure amie, pour me prier de te parler en sa faveur. Je le lui promettrai ; mais au lieu de lui tenir parole, je lui dirai que je ne te puis fléchir. Je te peindrai inexorable, & pendant ce tems-là, faisant agir sur lui tous mes charmes, il y aura bien du malheur, si je ne viens about de t'enlever cet Amant.

Tandis que tu employeras cette ruse pour te défaire de Damon, poursuivit Araminte, de mon côté, je la mettrai aussi en œuvre, pour bannir de chez moi Clitandre, & te le livrer tout entier. Que dis-tu de ce stratagême ? N'en es-tu pas contente ? J'en suis charmée, lui répondis-je ; & le succès ne m'en paroît pas incertain ; car il faudroit que nous fussions bien mal adroites, si avec de la jeunesse, un peu d'esprit, &

de beauté, nous rations les conquêtes que nous voulons entreprendre. Néanmoins malgré toute ma confiance, je ne laisse pas de craindre une chose. Hé quoi donc, me dit mon Amie? la constance de Damon, lui repartis-je. C'est un homme qui a le défaut de trop s'attacher. J'ai peur qu'il ne s'obstine à me demeurer fidele. Oh! que non, ma petite, repartit Araminte en souriant, va, j'y mettrai bon ordre. D'ailleurs, fais réfléxion qu'il y a plus de six mois qu'il te rend des soins; son amour est à demi-usé. Je m'en apperçois, mon Enfant, sa passion pour toi commence à s'assoupir; il faut de nouveaux appas pour le remettre en goût d'aimer.

J'entrai de bonne grace dans les sentimens d'Araminte, & consentis au troc qu'elle venoit de me proposer, en lui disant avec

une franchise égale à la sienne; que je ne demandois pas mieux que de lui céder Damon pour Clitandre, puisque les loix ne défendoient pas de changer d'Amans, comme de maris. Je ne doute pas, ma chere Amie, que tu ne sois fort curieuse de sçavoir le reste. Je vais te le dire en peu de mots : Nous joüâmes, Araminte & moi, parfaitement nos rôlles. Nous ne fîmes pas inutilement les avances ; & soit dit à notre honte, ou à notre gloire, nous n'eûmes pas beaucoup de peine à nous souffler reciproquement Clitandre & Damon.

Cette Lettre ne fut pas celle qui plût le moins à la Compagnie. Voilà, dit la Marquise, un tour de Coquette bien imaginé. Je vous en réponds, s'écria le Baron, je le trouve ingénieux, & bien digne

de deux Parisiennes. On en pourroit faire une Comedie assez plaisante, & l'intituler, *le Troc à la mode*. Le Marquis & le Chevalier applaudirent à l'idée du Baron. Messieurs, dit alors le Curé, je suis au bout de mes piéces. Je n'ai plus que deux Lettres à vous lire. Hé bien, Monsieur, dit la Marquise, faites-nous-en la lecture. En même temps le Pasteur lut les deux Lettres suivantes.



LETTRE XXX.

D'un Avanturier joüeur, à un Chevalier de ses amis à Coutances.

TU sçais, cher Ami, que je me plais à voyager; & que pour ne pas loger dans des Auberges, ou des Hôtels garnis, que je n'aime point, j'ai coutume de me marier dans toutes les Capitales où je fais quelque séjour, pour être toujours chez moi. J'ai, par exemple, une femme à Florence, une autre à Venise; & comme je n'en avois point à Paris, j'épousai, il y a huit jours, la veuve d'un Commandeur. C'est une grosse réjoüie, entre-deux âges, & qui a l'esprit fort amusant. Nous avons tous les jours bonne Compagnie, & la fortune qui m'est ordinaire

ment favorable au jeu, prend soin d'entretenir l'abondance dans ma maison. Je me suis fait un devoir de t'apprendre cette nouvelle, qui ne te dois pas être indifferente. De grace, Chevalier, si-tôt que tu seras de retour à Paris, viens chez-moi par curiosité. Tu verras un petit ménage qui sent bien son homme rangé.

Je suis, &c.

Je suis bien trompée, dit la Marquise, si le Chevalier, qui n'aime point les longues Lettres, n'a pas trouvé celle-ci un peu trop courte. Vous ne vous trompez point du tout, Madame, je vous assure, lui répondit le Chevalier. Le stile de ce Joüeur me plaît assez. Je voudrois connoître ce vivant-là. Fy donc, Monsieur le Chevalier, s'écria la Comtesse, vous ne pensez pas assurément à

ce que vous dites. La connoissance d'un homme tel que celui-là, ne vous convient nullement. Madame, dit alors le Baron, ne voyez-vous pas bien qu'il badine? Je vous le garanti trop délicat pour vouloir se faux-filer avec des veuves de Commandeurs. Le Curé, dans cet endroit, coupa la parole au Baron, & lut enfin la derniere Lettre, qui étoit conçuë dans ces termes.



LETTRE XXXI.
& derniere.

Qu'un jeune Poëte écrit à Bayeux à un de ses Amis, & qui pourroit être intitulée : L'ECOLE DES AUTEURS.

MON CHER AMI,

LA Lettre que je t'écris aujourd'hui, te causera, sans doute, une extrême surprise. La ferme résolution où je suis de renoncer à l'eau de l'Hipocrêne, te paroîtra aussi téméraire que celle qu'un yvrogne prendroit de renoncer au vin. Tu m'as vû possédé du Démon de la Poësie, ne parler, ne m'occuper que de Vers, sans me soucier de passer pour un fou ; car c'étoit ce qu'on

devoit penser de moi, à mon air trop vif, & à la rage que j'avois de lire mes Vers à tout le monde : je rougis à present lorsque je me souviens de ma fureur Poëtique : Qu'as tu donc fait, me diras-tu, pour te défaire si promptement d'une passion qui dure ordinairement toute la vie ? Je vais te l'apprendre.

Un de mes Amis me mena l'autre jour chez un homme de Lettres, âgé de quatre-vingt ans pour le moins. Ce Doyen des beaux esprits a encore tout le bon sens qu'il avoit dans sa virilité. Il aime, il est vrai, à discourir comme le bon homme Nestor, mais ses discours aussi sensés que ceux de ce Grec, rendent son intemperance de langue respectable. Mon Ami me presentant à ce Vieillard lui dit que j'étois un nourrisson des Muses, que je composois des

Vers en perfection, & que j'avois commencé une Tragédie, que je me promettois de donner bientôt au Public; en un mot, qu'on me regardoit comme un genie propre à consoler Paris de la perte du grand Corneille. Je suis persuadé, ajouta-t-il; que vous n'en douteriez pas si vous vouliez entendre seulement une tirade de Vers de sa façon. Cela n'est pas nécessaire, lui répondit en soûriant le Bel-esprit octogenaire. Je croi Monsieur votre Ami fort capable de produire des chefs-d'œuvres dramatiques; mais veut-il bien me permettre de lui faire une question? Tant qu'il vous plaira, Monsieur, lui dis-je alors très-respectueusement. Hé bien, mon Enfant, reprit-il, avez-vous du bien? Fort peu, lui répondis-je, pour ne pas dire point du tout. Cela étant, continua le Vieillard,

je me croi obligé en conscience, de vous donner un conseil dont vous me paroissez avoir besoin. Votre famille ne vous destine-t-elle pas à remplir quelque Charge ? Pardonnez-moi, lui dis-je ; mon pere a dessein de me faire Procureur ; & je suis actuellement dans une Etude, à grater le papier. Mais je déteste cette profession ; l'amour de la Poësie m'en a dégoûté. Tant pis, repliqua-t-il. Quoique vous puissiez choisir un autre métier que celui de Procureur, je vous conseille, mon fils, de vaincre votre aversion, & de vous conformer aux vûes de vos parens. Si la vie des Poëtes vous paroît plus agréable, songez qu'elle est moins solide, & qu'elle a ses désagrémens. Vous vous faites une idée charmante de mettre au Theâtre une Tragédie qui vous couronne de lauriers, sans sça-

voir que ces lauriers se flétrissent promptement. J'ai vû Rotrou, Tristan, la Chapelle, Boyer, & dix autres Poëtes après eux, adorés du Public dans leur tems ; & je les voi aujourd'hui pour jamais écartés de la Scéne sur laquelle ils ont regné. Que les Auteurs qui sont maintenant à la mode, ne s'attendent pas à un autre sort. Heureux même ceux qui joüissent toute leur vie de l'estime qu'ils se sont attirée par de brillans succès ; car il y en a qui ont le malheur de survivre à une grande réputation, & qui ne laissent après eux qu'un nom qui n'arrache plus d'éloges quand on l'entend prononcer.

Desabusez-vous donc, jeune homme, poursuivit le Vieillard, & prenez un meilleur parti que celui de vous consacrer à la Poësie : employez mieux votre jeu-

nesse. La Guerre ouvre à votre courage une noble carriere. Si vous aimez les lauriers, allez en cueillir dans les champs de Mars; ou bien allez dans le Barreau proteger l'innocence; ou bien, enfin, vous attachant au Commerce, partagez avec les Négocians l'honneur de le faire fleurir dans l'Etat. Ces conditions sont préférables au stérile & pénible métier que vous avez envie de faire. Si vous étiez riche, ajouta-t-il, je vous dirois : Abandonnez-vous à votre penchant; faites des Vers pour vous amuser; mais puisque vous ne l'êtes pas, occupez vous plus utilement. Au lieu de courir après la gloire Théatrale, qui dans le fond n'est qu'une pure chimere, embrassez quelque honnête profession; visez à quelque bon Emploi; cela vaudra mieux que tous les Vers du monde. Faites-y bien

réfléxion, mon fils, & mettez à profit ce que je viens de vous dire.

Je rendis grace à ce bon-homme des avis ſalutaires qu'il venoit de me donner, en l'aſſurant que je ne les negligerois point: Monſieur, lui dis-je, vous venez de me déſiller les yeux. Je reconnois mon erreur. Je m'imaginois que la Poëſie conduiſoit au Palais de la Fortune; & je vois bien à l'heure qu'il eſt, qu'elle méne plutôt à l'Hôpital. Qu'il y a de jeunes gens dans la même erreur, qui ne ſont point encore détrompés, & qui ne le ſeront peut-être que trop tard! Je ſuis ravi, me répondit-il, de vous avoir perſuadé. C'eſt toujours un Eſclave que j'affranchis des liens de la Poëſie.

Tel fut l'entretien que j'eus avec ce ſage & judicieux Vieillard; dont les diſcours demeu-

rent gravés dans ma mémoire. Je retournai chez moi, en me les rappellant : & plus j'y pensois, plus je les trouvois solides. Enfin, mon cher Ami, j'en ai si bien profité, que depuis ce jour-là, je n'ai pas senti le moindre accès de Poësie. Je suis radicalement guéri de ma métromanie. Il me semble que je te vois rire en ce moment, & que je t'entends crier, *garre la rechûte*. Mais ne crains rien. Loin d'avoir la moindre démangeaison de rimer, je ne m'occupe plus l'esprit que de Mémoires, que de Productions, que de Contredits. Choses que je haïssois beaucoup auparavant, & qui commencent à me devenir moins désagréables de jour en jour. Tu vois par-là, mon cher, que je suis changé du blanc au noir, puisque je me dispose à grossir le nombre des Procureurs qui n'est déja que trop

grand. Je veux contenter mon pere, qui se fait un extrême plaisir de me voir sur le corps une Robe noire. Dieu veüille qu'il ne m'arrive pas d'imiter certain Mousquetaire qui quitta l'Epée pour se faire Conseiller. En se regardant dans une glace sous son nouvel habillement, il se mit d'abord à rire comme un fou, en disant qu'avec son Rabat & sa Perruque quarrée, il ressembloit à une Coque-cigruë. Ensuite reprenant son sérieux, & le stile des Mousquetaires, il se deshabilla en jurant, & en protestant qu'il aimoit mieux renoncer à la Magistrature, que d'en endosser la Robe. Ce n'est pas tout, mon Ami ; mon pere veut me marier. Il m'a choisi lui-même une femme, qui est une fille riche & jolie. Je me suis informé d'elle, sous-main, & je te dirai confidemment qu'elle est coquet-

te en diable. Je ferai, s'il plaît à Dieu, un Procureur accompli.

Cette Lettre, dit le Marquis, est une fort bonne leçon pour les Clercs, & pour les Ecoliers qui s'amusent à composer des Poëmes Dramatiques, au lieu de remplir leurs devoirs : ce qui les dérange, & leur fait perdre leur temps.

Après la lecture de cette derniere Lettre, la Compagnie remercia le Curé de sa complaisance.

Fin de la seconde & derniere Partie.

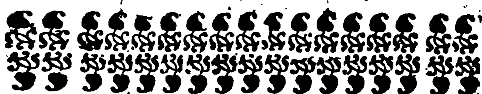


TABLE
DU CONTENU
EN CET OUVRAGE.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

LES LETTRES D'ARISTENETE.

SUITE DE LA VALISE TROUVÉE.

Fin de la Table.

LA



